Edma et Marguerite, ou les Ruines de Chatillon d'Azergues, par Mme Woillez,...



BIBLIOTHÈQUE

DE

LA JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Fille de l'Émigré (la), par M. d'Epagny, épisode de la Restauration.
Fille du Maçon (la), suivie de Simple histoire d'une famille, par Mlle É. Moreau.
Histoire d'Espagne, par le comte Victor du Hamel.
Jacques Cœur, par M. Cordellier-Delanoue, 1 v.
Jeune Marin (le), ou l'Education maternelle, par Mme Claire Guermante.
Julienne, ou la Servante de Dieu, par M. le vicomte Walsh, 1 v.
Mathilde et Gabrielle, ou les Bienfaits d'une Education chrét. par Mme Guermante.
Pierre-le-Grand, par M. Dubois, professeur de l'Université, 1 v.
Récits et souvenirs d'un voyage en Orient, par Baptistin Poujoulat.
Templiers (histoire des), par M. J.-J.-E. Roy.
Trois Frères Écossais (les), par M. l'abbé Duchaine, 1 v.
Une première année dans le monde, Journal d'une élève des Dames du Sacré-Cœur, publié par M. l'abbé Th. B***.

2e SÉRIE (4 GRAVURES).

Abrégé de tous les voyages autour du monde, par E. Garnier, 2 volumes.
Agnès de Lauvens, par L. Veuillot, 2 vol.
Aline et Marie, ou les jeunes Parisiennes en Suisse, 1 volume.
Amalia, ou l'orpheline de Sienne, par M. Doublet, 1 volume.
Amélie, par Mme Laure Bernier, 1 vol.
Anna, ou les épreuves de la piété filiale, par M. de Marlès, 1 vol.
Artisans célèbres (les), par M. Valentin, 1 vol.
Aurélie, ou le monde et la piété, par M. d'Exauvillez, 1 volume.
Aventures et conquêtes de Fernand Cortez au Mexique, par Henri Lebrun, 1 v.
Aventures et voyages de Robinson Crusoé, traduits de Daniel de Foé, 2 vol.
Bossuet (histoire de), évêque de Meaux, par M. Roy, 1 volume.
Charlemagne et son siècle, par M. Roy, 1 volume.
Charles-Quint (histoire de), d'après Robertson, 1 volume.
Chevalerie (histoire de la), par M. Roy, 1 volume.
Chevaliers de Malte (histoire des), d'après l'abbé de Vertot, 1 volume.
Chronique de Grégoire de Tours sur l'histoire de France, par M Roy, 1 vol
Conquête de Grenade, d'après Washington Irving, par Adrien Lemercier, 1 v.
Conquête du Pérou par Pizarre, 1 volume.
Croisades (histoire abrégée des), par F. Valentin, 1 volume.
Curé de campagne (le), par M. Stephen de la Madelaine.
Derniers jours de Pompeï (les), imité de Bulwer, par Adrien Lemercier, 1 v.
Ernestine, ou les charmes de la vertu, par Mme Césarie Farrenc, 1 vol.
Esquisses entomologiques, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 vol.
Fénelon (histoire de), archevêque de Cambray, par M. Roy, 1 volume.
Ferréol, ou les passions vaincues par la religion, par Théophile Ménard, 1 v.
Firmin, ou le jeune voyageur en Égypte, par M. de Marlès, 1 vol
Frère et la Sœur (le), par Mme Woillez, 1 vol.
Gatienne, ou courage d'une jeune fille, par M. l'abbé Pinard.
Gerson, par Ernest Fouinet, 1 vol.
Gilbert, ou le poëte malheureux, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
Gustave, ou le jeune voyageur en Espagne, par M. de Marlès, 1 vol.
Histoire et description du Japon, d'apres Charlevoix, 1 volume.
Histoire naturelle des animaux les plus remarquables, 1 volume.
Histoire naturelle des oiseaux, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 volume.
Incas (les), par Marmontel, édition revue et purgée avec soin 1 volume.
Jeune Tambour (le), ou les deux amis, par Mme Woillez.
Jeanne d'Arc (histoire de), par M. Roy, 1 volume.
Jeunes Ouvrières (les), par Mme Woillez.
Joseph, par Bitaubé, édition revue et purgée avec soin, 1 volume
Laure et Anna, par Mlle Fanny de V. 1 vol.
Léontine et Marie, par Mme Woillez, 1 vol.
Lettres sur l'Italie, par Dupaty, édition revue et purgée avec soin, 1 vol.
Louis XI (Histoire de), par M. Roy, 1 vol
Marie, ou l'ange de la terre, par Mlle Fanny de V., 1 volume.
Marie Stuart (histoire de), par M. de Marlès, continuateur de Lingard, 1 vol
Mes prisons, ou mémoires de Silvio Pellico, traduction nouvelle, 1 volume.

Monde souterrain (le), par M. de Longchêne, 1 vol.
Naufragés au Spitzberg (les), ou les salutaires effets de la confiance en Dieu, 1 v.
Orpheline de Moscou (l'), ou la jeune institutrice, par Mme Woillez, 1 volume.
Paul, ou les dangers d'un caractère faible, par M. l'abbé Guérinet, 1 vol.
Paul et Virginie, suivi de la Chaumière indienne, édition revue, 1 vol.
Peintres célèbres (les), par Valentin, 1 volume.
Récits du château (les), par M. d'Exauvillez, 1 volume.
Robinson Suisse, ou histoire d'une famille suisse naufragée, 2 volumes.
Rose et Joséphine, nouvelle historique (1812-1815), par Mme M. G. E***. 1 vol.
Salle d'asile au bord de la mer (la), par Ernest Fouinet.
Séphora, épisode de l'histoire des Juifs, par Ad. Lemercier, 1 volume.
Trois mois de vacances, par Mme N. Souvestre.
Venise (histoire de), par Valentin, 1 volume.
Voyages au pôle nord (1380-1833), par Henri Lebrun, 1 volume.
Voyages dans l'Asie méridionale, par E. Garnier, 1 volume.
Voyages en Abyssinie et en Nubie, recueillis et mis en ordre par H. Lebrun, 1 v.
Voyage en Perse, par E. Garnier, 1 vol.
Voyages et aventures de Lapérouse, par Valentin, 1 volume.
Voyages et découvertes dans l'Afrique, par Henri Lebrun, 1 volume.
Voyages et découvertes des compagnons de Colomb, par Henri Lebrun, 1 vol.

Collection. — Format in-18 (1 gravure).

Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament, traduit de Schmid.
Abrégé de l'histoire du Nouveau Testament, traduit de Schmid.
Agnès, ou la petite joueuse de luth, traduit de Schmid.
Albertine, ou la connaissance de Jésus-Christ, par L. F.
Alexis, ou le jeune artiste.
Anatole, ou les épreuves de la piété filiale, par M. Logeais.
André, ou bonheur dans la piété, par Mme Farrenc.
Annette, suivie de Béatrice, ou l'épouse chrétienne, par L. F.
Antonio, ou l'orphelin de Florence, par Pierre Marcel.
Auguste, ou le jeune pâtre de Dettenheim, par Pierre Marcel.
Augustin, ou le triomphe de la foi catholique,
Bague trouvée (la), ou les fruits d'une bonne éducation, traduit de Schmid.
Barque du pêcheur (la), par L. F.
Bastien, ou le dévouement filial, par Mme C. Farrenc.
Benjamin, ou l'élève des Frères des écoles chrétiennes, par M. Logeais.
Bernard et Armand, ou les ouvriers chrétiens.
Braconniers (les), ou les dangereux effets de la colere.
Bramines (les), ou le triomphe de la religion chrétienne, par Ad. Lemercier.
Caroline, ou l'orpheline de Jurançon, par Mme M. G. E.
Cécilia, ou la jeune infortunée, par Mme Ménard.
Cent petits contes pour les enfants, traduits de Schmid.
Chartreuse (la), traduit de Schmid.
Chaumière irlandaise (la), par L. F.
Clotilde, ou l'élève des Sœurs, par M. l'abbé Juchereau.
Colporteur au village (le), par M. l'abbé Pinart.
Conteur allemand (le petit).
Croix de bois (la), traduit de Schmid.
Croix au bord du chemin (la), par Mme Menard.
Deux Ambroise (les), par A. N.
Deux frères (les), ou le vrai et le faux bonheur, par Adrien Lemercier.
Duval, histoire racontée par un Curé de village à ses élèves.
École du Hameau (l'), ou l'élève du bon pasteur, par Mme C. Farrenc
Édouard, ou l'enfant gâté, par M. l'abbé Guérinet.
Élisabeth, ou la charité du pauvre récompensée, par M. d'Exauvillez.
Émigrants au Brésil (les), par L. F.
Emma, ou le modèle des jeunes personnes, par M. l'abbé Guérinet.
Enfant de Chœur (l'), par Mlle C. M
Enfants vertueux (les), par Pierre Marcel.
Ermite mystérieux (l'), par Adrien Lemercier.

Etienne, ou le prix de vertu, par P. Marcel.
Eustache, épisode des premiers temps du christianisme, traduit de Schmid.
Famille africaine (la), ou l'esclave convertie
Famille chrétienne (la), traduit de Schmid.
Famille Sismond (la), ou la piété éprouvée et récompensée.
Félix, ou la vengeance du chrétien.
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol, traduit de Schmid.
Fête de saint Nicolas (la) par L. F.
Florestine, ou religion dans l'infortune, par M. Logeais.
Frédéric, ou l'ermite du mont Atlas, par M. E. N.
Fridolin (le bon) et le méchant Thierry, traduit de Schmid.
Fridoline (la bonne), traduit de l'allemand.
Geneviève, traduit de Schmid
Gondicar, ou l'amour du chrétien, par L. F.
Guirlande de houblon (la), traduit de Schmid.
Gustave et Eugène, par Mme C. Farrenc.
Henri (le jeune), traduit de Schmid.
Henri et Marie, ou les orphelins.
Honorine, ou le triomphe de l'humilité sur l'orgueil, par A. N.
Hubert, ou les suites funestes de la paresse et de l'indocilité, par E. N.
Itha, comtesse de Toggenbourg, traduit de Schmid.
James, ou le pécheur ramené à la religion par l'adversité, par M. E. W.
Jénoseph, ou vertu, jeunesse et adversité, par M. Logeais.
Joseph et Isidore, par Pierre Marcel.
La jeune Marie, ou conversion d'une famille protestante, par M. l'abbé B....
Laure, ou la jeune émigrée, par Mme M. G. E.
L'Orphelin des Alpes, par Mme Celarier.
Léon, ou le choix d'un ami, par M. Laumier.
Louis, le petit émigré, traduit de Schmid.
Louise et Elisabeth, ou les deux orphelines, par Pierre Marcel.
Lydia, ou la jeune Grecque.
Maître d'école de Montigny (le), par E. Fouinet.
Maria, ou confiance en Dieu porte bonheur, par A. D.
Marie, ou la corbeille de fleurs, traduit de Schmid.
Marthe ou la sœur hospitalière, par M. l'abbé Juchereau.
Mélanie et Lucette, ou les avantages de l'éducation religieuse.
Michel et Bruno, ou les fils du pieux marinier, par Mme C. Farrenc.
Mouton (le petit), suivi du Ver luisant, traduit de Schmid.
Nouveaux petits contes, traduits de Schmid.
OEufs de Pâques (les), suivis de Théodora, traduit de Schmid.
Paul et Georges, ou charité et rigorisme, par L. F.
Petite Chapelle (la), par Mlle Élise Voiart.
Petite mendiante (la), ou une journée d'angoisse et de bonheur, par P. Marcel.
Pierre Cœur, suivi de Louis et Georges.
René, ou la charité récompensée, par M. P. T.
Rose de Tannebourg, traduit de Schmid.
Rosier (le), suivi de la Mouche, traduit de Schmid.
Rossignol (le), suivi des Deux Frères, traduit de Schmid.
Rudolphe, ou l'enfant de bénédiction, par P. Marcel.
Sept nouveaux contes, traduit de Schmid.
Serin (le), suivi de la Chapelle de la forêt, traduit de Schmid.
Sœur Léocadie, ou modèle d'une bonne religieuse.
Soirées romaines, ou cinq nouvelles religieuses, traduit de l'italien.
Solitaire du mont Carmel (le), par Adrien Lemercier.
Sophie, ou les bienfaits de la Providence, par E. W.
Théobald, ou l'enfant charitable, par E. W.
Théophile, le petit ermite, traduit de Schmid.
Tilleul (le), ou l'oubli des injures, par L. F.
Vallée d'Alméria (la), par E. W.
Veille de Noël (la), traduit de Schmid.
Wilfrid, ou la prière d'une mère, par Ad. Lemercier.

Tours — Impr. Mame.



Front. EDMA ET MARGURITE. P. 272.



K. Girardet del. Ferdinand sc.

« GRÂCE, GRÂCE, POUR MON PERE SIRE ! IL EST MOURANT ;
RENDEZ-LE À MON AMOUR. »

Berthiau Imp.

RENDEZ-LE A MON AMOUR.

Berthiau Imp

EDMA

ET

MARGUERITE

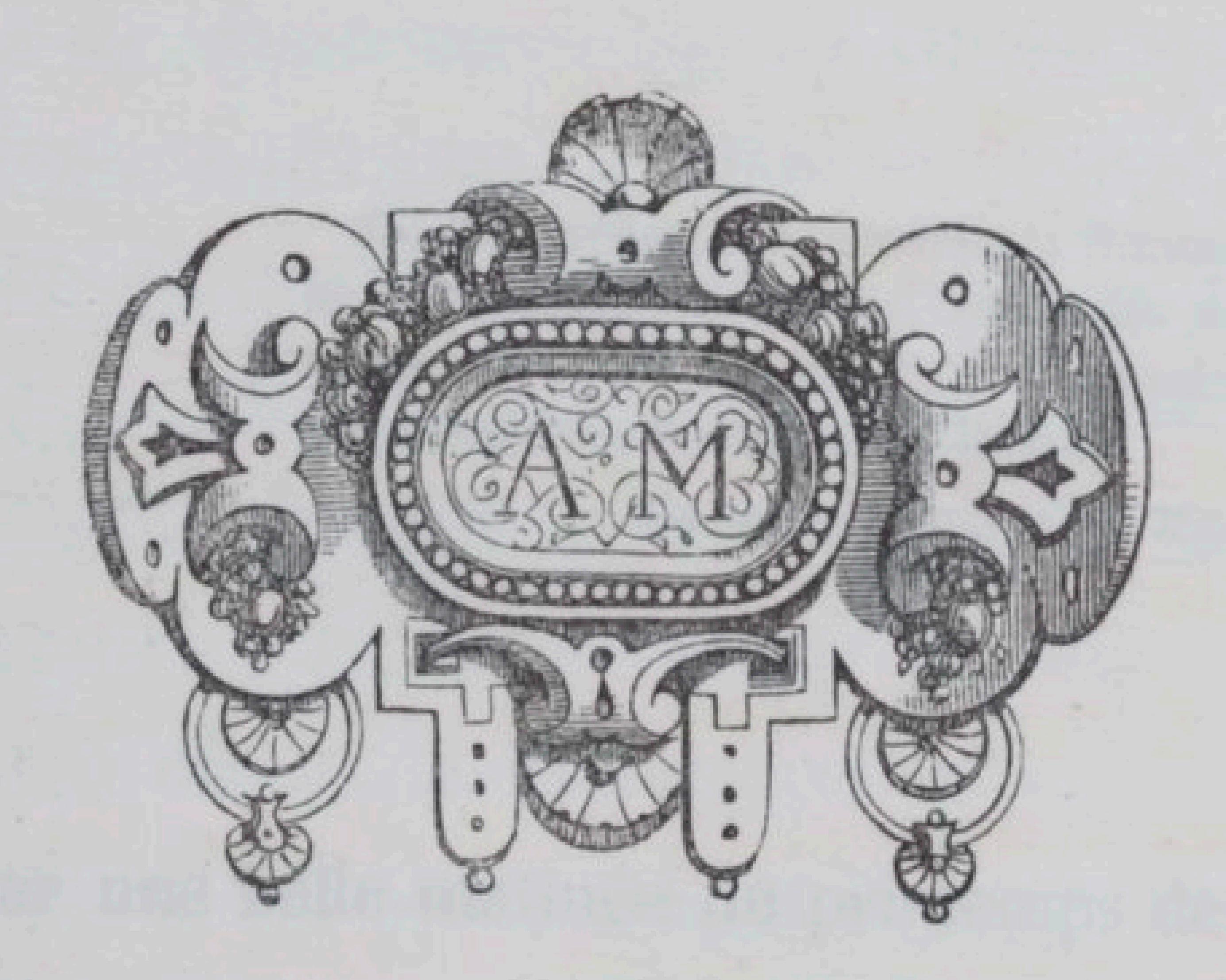
OU

LES RUINES DE CHATILLON D'AZERGUES

PAR

Mme WOILLEZ

Auteur du Robinson des demoiselles, des Souvenirs d'une mère de famille, de l'Orpheline de Moscou, des Deux Educations, du Jeune Tambour, etc.



TOURS

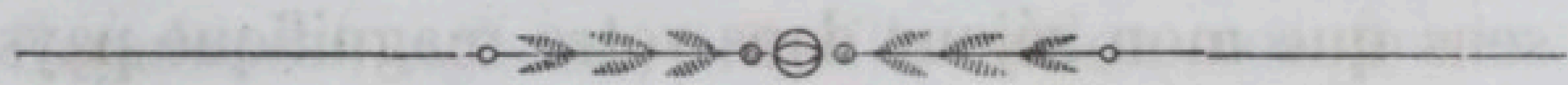
A^d MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1848

EDMA

ET

MARGUERITE



CHAPITRE I.

> Si j'étais artiste, je peindrais la Bienfaisance avec un voile comme la Pudeur, posant un doigt sur la bouche comme le Silence ; et la Reconnaissance avec une trompette, comme la Renommée.
>
> DE SÉGUR, *Pensées et Maximes.*

Par une belle matinée du printemps de 1818, une jeune femme élégante et un vieillard d'un extérieur grave parcouraient lentement en calèche les environs de Milan.

Le ciel d'Italie étalait en ce moment toutes ses

splendeurs. L'air était embaumé; une foule d'oiseaux, voltigeant au milieu des plantes odoriférantes, troublaient seuls, par leurs chants mélodieux, le repos de la nature.

« Que cette matinée est délicieuse! dit langoureusement la jeune femme à son silencieux compagnon. J'avais bien raison, cher docteur : je sens que mon séjour dans votre magnifique pays calmera l'agitation de mes nerfs fatigués; celui de nos montagnes m'eût tuée infailliblement. Sans cesse je le disais à mon mari; mais il y a des gens qui n'entendent, qui ne comprennent rien; et puis, les hommes livrés à l'agriculture semblent ignorer les maux qui pèsent sur la pauvre humanité.

— C'est, Madame, répondit le médecin italien, nommé Butura, qu'ils y sont, pour la plupart, moins assujettis : le travail, l'air pur des champs, et le contentement qu'éprouvent ceux qui les font fructifier, sont les meilleurs préservatifs contre les maladies, trop souvent le partage du désœuvrement et de la paresse.

— Ainsi vous pensez, cher docteur, que l'exer-

cice me guérira? reprit la dame, toujours du même ton.

— Sans doute, repartit assez brusquement le vieillard. Je vous l'ai déjà fait entendre, Madame, et il faut aujourd'hui vous le dire sans détour : il n'y a de malade chez vous que l'imagination, et ce que j'appellerais volontiers le trop-plein de l'opulence ; agissez, travaillez selon vos forces ; occupez sérieusement votre esprit des devoirs qui vous sont imposés, et vos maux disparaîtront comme de vains fantômes.

— En vérité, monsieur le docteur, vous êtes encore plus incrédule, en fait de souffrances, que votre ami le baron de Linard. Lui, du moins, plaignait parfois celles que j'endure, et, quand j'insistai pour faire le voyage d'Italie, il céda à mes instances, ne doutant pas que vos soins ne parvinssent à me guérir, tandis que vous semblez à peine les croire nécessaires.

— Je n'ai pas l'habitude, Madame, répliqua l'obstiné vieillard, de faire entrer la flatterie dans le traitement que j'emploie pour ceux qui me consultent : je laisse ce moyen aux charlatans ; un

homme qui se respecte n'en saurait user sans s'abaisser à ses propres yeux. Or, votre mari, que j'ai beaucoup connu autrefois, vous a envoyée avec confiance auprès de moi pour que je vous disse la vérité, et je vous la dis, pensant qu'elle pourra vous être utile.

— Voyons, ne vous fâchez pas, bon docteur, se hâta de répondre Mme de Linard, accompagnant ces paroles de son plus séduisant sourire. Avec le temps vous reconnaîtrez la réalité de mes souffrances. Promettez-moi seulement de ne pas faire connaître à mon mari votre opinion actuelle; il ne manquerait pas de s'en autoriser pour me rappeler en France sur-le-champ, et je perdrais ainsi le fruit du voyage que j'ai tant désiré. Si vous saviez combien la solitude que s'est choisie le baron est triste et monotone pour une femme qui compte à peine vingt-six ans!

— Eh! Madame, dans cette solitude, dont vous vous plaignez, se trouvent des richesses à répandre sur les malheureux, une maison à surveiller, un mari qui vous aime, une enfant qui réclame vos soins maternels: ne sont-ce pas là des

objets capables de vous sauver de l'ennui?

— Que vous vous méprenez, cher docteur! sachez donc que dans ces montagnes du Lyonnais, où furent ensevelies les plus belles années de ma jeunesse, personne ne s'occupe de moi. Le baron ne songe qu'aux spéculations financières qu'il fait marcher de front avec la culture de ses vignes et de ses champs; ma fille ne se plaît qu'avec sa poupée; quant à la maison, M. de Linard y commande en maître; que puis-je faire au milieu d'une vie si opposée à mes goûts? »

En recueillant ces mots, l'austère Butura haussa brusquement les épaules, et sa belle cliente, déconcertée de son air frondeur, n'osa poursuivre l'entretien; en sorte que leur promenade eût fini par les ennuyer beaucoup l'un et l'autre, si un cri perçant, sorti d'un massif d'arbres que côtoyait leur voiture, n'était venu tout à coup les distraire.

Au même instant, une petite fille, âgée de huit ans environ, et n'ayant pour vêtements que de misérables haillons, se précipita hors du taillis, et vint tomber aux pieds des chevaux, qui, heureusement, s'arrêtèrent d'eux-mêmes.

« Oh ! tu ne m'échapperas pas, » criait en italien une femme derrière le feuillage, d'où elle sortit pour s'élancer sur la petite fille. Étonnée à la vue de l'équipage, que dans sa fureur elle n'avait pas aperçu, soudain elle changea de ton, et, joignant les mains d'un air suppliant, elle implora la charité des promeneurs.

« Pourquoi maltraitez-vous cette enfant ? lui demanda sévèrement le docteur, qui, déjà descendu de voiture, avait ramassé la pauvre petite, dont la pâleur annonçait l'effroi.

— Eh ! mais, *signor*, répondit l'Italienne, que voulez-vous donc que je fasse ? Ce mauvais sujet est à ma charge ; pour elle, il me faut chaque jour diminuer la part de mes propres enfants ; encore ne veut-elle pas mendier le pain qui nous est si nécessaire. Tout à l'heure nous étions là sous ces arbres ; des gens comme il faut vinrent à passer, je lui dis d'aller leur demander l'aumône ; au lieu de m'obéir, elle se mit à pleurer en se cachant, et des larmes, voyez-vous, signor, ça ne rapporte rien, tant qu'elles ne sont pas versées devant ceux qui peuvent soulager notre misère.

— A qui appartient cette jeune infortunée, et comment se trouve-t-elle entre vos mains? reprit le docteur en fixant sur la mendiante un regard pénétrant.

— La chose est facile à expliquer, répliqua celle-ci, sans témoigner le moindre embarras. J'habite cette cabane que vous voyez (en même temps elle montrait une masure isolée qu'on apercevait à travers le taillis), et c'est presque toujours de ce côté que je viens demander l'aumône. Il y a deux ans, une jeune femme, dont le visage défait annonçait le chagrin et la souffrance, passa sur cette route. Elle tenait cette enfant par la main; tout à coup je la vis chanceler et tomber au pied d'un arbre. J'allai vers elle, sans oser toutefois lui adresser la parole; elle m'aperçut alors, malgré son profond abattement, et me demanda d'une voix éteinte de lui indiquer un gîte où sa fille et elle pussent passer la nuit. Je lui conseillai de retourner à Milan, d'où elle paraissait venir. A ce nom elle baissa les yeux, puis aussitôt, les relevant sur moi, elle me dit d'une manière à fendre le cœur :

« Je me sens mourir ; au nom du Ciel, par pitié « pour ma pauvre enfant, ne me laissez pas « expirer ici ; conduisez-nous vers un abri quel- « conque. »

« Faisant alors un dernier effort sur elle-même, elle essaya de se soulever, tenant toujours la main de sa fille ; mais elle retomba au pied de l'arbre, d'où je parvins pourtant à l'emmener, en la soutenant de toutes mes forces.

« Il était impossible, continua la mendiante, que dans un pareil état la malheureuse femme allât bien loin. Aucune maison ne se trouvant aux alentours, je pris le parti de la conduire dans ma cabane, où elle perdit connaissance en arrivant.

« Vous pouvez penser, signor, dans quel embarras je me trouvai. Je n'avais rien, absolument rien pour la secourir ; et, pour comble d'ennui, sa fille, en la voyant ainsi inanimée, poussait des cris si perçants, que j'en avais la tête assourdie.

« La pauvre créature revint pourtant un peu à elle-même, et regarda son enfant avec une mortelle angoisse. Je profitai de ce moment pour lui proposer d'aller chercher un médecin : elle ne put

me répondre ; une horrible oppression soulevait sa poitrine ; on voyait qu'elle voulait parler, et qu'elle n'en était plus capable. Son état me fit grand'peur ; car il me sembla bien qu'elle allait mourir.

« Heureusement, quelqu'un vint à passer devant la maison ; c'était un habitant du village le plus voisin. Je courus à lui, le suppliant de m'envoyer sans retard le médecin de l'endroit ; il me le promit, et je revins plus tranquille auprès de la malade, que je retrouvai en proie à une affreuse convulsion. Son visage était tout à fait décomposé ; cependant elle tenait encore sa fille serrée dans ses bras. Je voulus la lui ôter, de crainte qu'elle ne l'étouffât dans les mouvements qui agitaient ses membres ; mais cette enfant obstinée se cramponna de telle sorte à son cou, qu'il me fut impossible de l'en arracher.

« Enfin, après une lutte terrible entre la vie et le trépas, la pauvre femme poussa un cri, aussitôt un flot de sang lui sortit par la bouche, et elle rendit l'âme.

« La petite fille, demeurée sur le sein de sa mère, semblait agonisante ; je pus alors l'enlever

sans résistance, et je la portai au fond de ma cabane, où je la forçai de demeurer, afin qu'elle ne revît pas la défunte.

« Le médecin, arrivé deux heures après cet événement qui me donna tant de soucis, constata que l'inconnue était morte d'une maladie du cœur; le lendemain on enterra le cadavre, qu'il me fallut garder jusque-là, et que, sans reproche, je suivis jusqu'à son dernier gîte.

— Vous trouvâtes sans doute, sur cette infortunée, quelque indice, quelque papier, qui durent aider à faire des recherches sur sa famille, sur sa position sociale? demanda le docteur.

— Rien, signor, rien, répondit vivement la mendiante: elle ne portait nulle chose qui pût la faire reconnaître, et ne laissa en mourant que cette petite malheureuse, que je gardai par pitié, quoique je pusse la déposer dans un hospice ou l'abandonner sur la grand'route. A vrai dire, j'espérais qu'elle m'aiderait à mendier: c'est un métier tout comme un autre; mais la paresseuse qu'elle est, aime mieux, les trois quarts du temps, se passer de nourriture que d'aller implorer la

charité des passants, qui cependant lui donnent toujours de préférence, dès qu'ils l'aperçoivent au bord du chemin. Vous conviendrez, signor, qu'il y a bien là de quoi se fâcher contre elle; car enfin, je le répète, les pleurs qu'elle verse depuis deux ans ne me rapportent rien, et elle n'en est pas moins à ma charge. »

Si ces dernières paroles soulevèrent dans l'âme du bon docteur une juste indignation contre celle qui les avait prononcées, elles redoublèrent en même temps sa tendre pitié pour l'objet de son enquête. Animé par ce sentiment, il se tourna vers Mme de Linard, qui savait assez d'italien pour n'avoir rien perdu du récit de la mendiante, et il lui dit en français:

« A nous deux, Madame, nous pouvons faire ici une bonne œuvre : arrachons cette enfant aux griffes d'une telle mégère; Dieu nous bénira ; il a eu ses desseins, sans doute, en amenant devant nous la pauvre petite. »

Et déjà il prend cette dernière dans ses bras pour la porter dans la calèche; mais l'Italienne l'arrête.

« Que faites-vous donc, signor? s'écrie-t-elle de sa voix glapissante; cette enfant est à moi, puisque je la nourris depuis deux ans.

— Je te l'achète! » répond le vieillard en lui lançant sa bourse; et, tandis que la misérable compte avidement les pièces d'or livrées à sa cupidité, l'enfant, placée dans la voiture, disparaît à ses regards.

« Quelle bonne inspiration nous avons eue, cher docteur, en dirigeant de ce côté notre promenade matinale! dit alors la baronne; vraiment, notre protégée est jolie comme un ange.

— Quand elle serait laide, Madame, elle n'en aurait pas moins de droits à notre commisération.

— Je suis de votre avis; seulement je pense qu'un peu de beauté ne gâte jamais rien, et je suis fort aise que cette petite soit déjà si bien pourvue sous ce rapport. Ah çà! docteur, vous me l'abandonnerez, n'est-ce pas? Vous êtes garçon, elle vous embarrasserait, tandis que moi je pourrai lui donner des soins, m'en occuper sans cesse; elle charmera l'ennui de ma solitude, j'en ferai la compagne de ma Sophie, et, si un jour vous êtes

assez aimable pour venir visiter nos montagnes, vous la retrouverez non-seulement grandie, mais, je l'espère, toujours digne de votre protection.

— Ce sont là de généreux projets auxquels je ne puis que souscrire, Madame, repartit le vieillard, non sans une arrière-pensée qui semblait lui être pénible ; et je vous félicite de pouvoir les former : il est si doux de jeter dans un jeune cœur les semences de la vertu, de recueillir ensuite dans son affection la récompense des soins qu'on lui a donnés ! »

Puis, regardant la petite fille avec un profond sentiment d'intérêt, et lui prenant la main :

« Pauvre infortunée ! dit-il, puisse ton sort être plus heureux désormais ! tu parais avoir déjà tant souffert ! Comment te nommes-tu ?

— On m'appelle Edma, signor, répondit-elle avec un sourire mélancolique.

— Et ta mère, comment la nommait-on ? »

A cette question nouvelle, les yeux de l'enfant se remplirent de larmes, et elle reprit d'une voix tremblante :

« Oh ! maman, elle est morte... Francesca me

l'a dit; mais je pense à elle tous les jours; elle m'aimait tant!

— Ainsi tu te souviens du nom qu'elle portait?

— Oui, on l'appelait la signora de B***.

— Et ton père, où est-il?

— Je n'en sais rien, signor; maman m'a dit que des méchants l'avaient emmené loin de nous; c'est pour cela qu'elle était malade, qu'elle pleurait toujours, et moi aussi...

— Mais tu l'as vu, ton père? tu te souviens de lui?

— Non, de maman, voilà tout. »

Et en prononçant ces mots, elle se mit à pleurer amèrement.

« Cessez donc de telles questions, docteur, se pressa de dire Mme de Linard; ne voyez-vous pas qu'elles affligent cette petite?

— Ce n'est pas sans raison, Madame, que je les lui faisais, répliqua ce dernier; j'espérais trouver dans ses réponses quelque indice qui m'aidât à découvrir ses appuis naturels; malheureusement ses souvenirs sont trop vagues pour guider mes recherches. »

La conversation des promeneurs en était là, lorsque leur calèche rentra dans Milan.

Le premier soin de la baronne, en arrivant à l'hôtel où elle était logée avec sa femme de chambre, fut de donner à cette dernière l'ordre d'aller acheter les vêtements nécessaires à sa protégée.

Celle qui recevait cet ordre était une fille de trente-six ans environ, au regard oblique et dédaigneux, qui ne put s'empêcher de s'écrier, à la vue des misérables haillons dont Edma était couverte :

« Eh, mon Dieu ! où Madame a-t-elle donc ramassé cette petite mendiante, et comment lui a-t-elle permis de s'asseoir à ses côtés ! Pour le coup, cela est incroyable ! Quant à moi, je ne me sens pas le moins du monde disposée à réparer le désordre d'une semblable toilette ; que Madame charge de ce soin quelque servante de l'hôtel.

— En vérité, vous êtes folle, Annette, interrompit vivement la baronne, un peu confuse que sa suivante osât lui parler ainsi devant le médecin italien, dont l'esprit frondeur ne lui était que

trop connu ; que signifient ces sottes réflexions et cette humeur ? Obéissez, je le veux ! »

A ces mots, l'orgueilleuse Annette sortit ; mais ce fut en lançant sur Edma un regard courroucé et menaçant qui n'échappa point au protecteur de cette dernière ; aussi la répugnance qu'il éprouvait déjà à l'abandonner aux soins de sa cliente, parut-elle s'accroître par cette circonstance.

Au premier abord, il semblerait que le docteur fût peu fondé en raison pour se défier ainsi d'une personne dont il connaissait l'opulence, qui était douée d'un extérieur charmant, et qui joignait à ces avantages, tant prisés dans le monde, toutes les apparences de la bonté ; mais c'est qu'une longue expérience lui avait appris que les richesses et les dehors séduisants servent parfois à cacher bien des défauts, et, tout en rendant justice aux intentions généreuses que montrait la belle Française en faveur de leur protégée, il lui trouvait une certaine légèreté de caractère qui l'empêchait de lui accorder pleinement sa confiance.

Malheureusement cette légèreté, indice d'un esprit superficiel, n'existait que trop chez Mme de

Linard, et ce n'était pas le seul reproche qu'on pût lui faire.

Née avec d'excellentes dispositions, cette jeune femme avait puisé dans une éducation toute mondaine, où l'instruction religieuse n'était entrée pour rien, des idées et des penchants propres à étouffer ou du moins à dénaturer le germe des vertus qui se trouvait dans son cœur.

Ainsi, portée à la bienfaisance, capable même d'une action généreuse, elle songeait moins au bien qui devait en résulter, qu'aux louanges que cette action allait lui attirer. Chez elle, la vanité dominait tout, jusqu'aux plus doux sentiment de la nature. Visant sans cesse à l'effet, elle se posait comme sur un piédestal, afin qu'on l'admirât ou qu'on la plaignît, selon les impressions qu'elle désirait produire; et, lorsqu'elle rencontrait quelque esprit sérieux ou assez éclairé pour lui disputer le tribut dont elle était avide, elle se dépitait comme une enfant, ou recourait à toutes sortes de séductions pour triompher de la résistance qu'on lui opposait.

C'est ainsi que le docteur italien, dont l'expé-

rience et la sévérité lui faisaient peur, était devenu soudain, malgré ses soixante ans, son ton brusque et sa figure peu prévenante, l'objet de ses attentions les plus aimables. Une autre raison lui faisait d'ailleurs multiplier ses efforts pour gagner les bonnes grâces de ce vieillard : il était l'homme que le baron de Linard estimait le plus; et elle désirait obtenir ses suffrages, afin d'arriver plus sûrement à exercer dans son intérieur une domination dont elle était envieuse.

Cependant, s'étant posée d'abord comme une femme incomprise, elle n'avait pas tardé à s'apercevoir que cette sorte de caractère, aussi ridicule qu'affecté, déplaisait souverainement à l'austère Butura, et elle en était à chercher le moyen de gagner cet esprit rétif, lorsque la rencontre de la jeune mendiante vint le lui offrir.

A Dieu ne plaise pourtant que, dans cette circonstance, nous voulions ôter à la bienfaitrice le mérite du bienfait : non, si le cœur humain a ses faiblesses, il porte aussi la marque indélébile qu'une main divine y a gravée, et son premier mouvement est toujours en faveur du bien, quand

de mauvaises passions ne viennent pas arrêter l'élan de sa bonté naturelle. Or, nous l'avons dit, Mme de Linard était capable d'une noble action, et ce fut avec un véritable empressement, dégagé de toute arrière-pensée, qu'elle offrit sa protection et ses soins à l'enfant jetée par la Providence entre ses bras. Si plus tard cette généreuse inspiration dégénéra en égoïsme, ce fut moins la faute de son cœur que de sa vanité, qui la rendait accessible aux perfides conseils de l'adulation.

Il eût été difficile d'ailleurs que l'innocente créature dont elle se faisait l'appui ne captivât pas son intérêt. Douée d'une beauté ravissante, cette enfant annonçait, avec une intelligence précoce, une sensibilité qui donnait un charme inimitable à ses moindres paroles. Sous ses haillons mêmes, on voyait qu'elle n'était pas née pour l'état misérable dont on l'avait tirée; et quand cette triste livrée du malheur fut remplacée par des vêtements convenables, elle se sentit si heureuse, si à l'aise, qu'elle ne se lassait pas d'embrasser sa bienfaitrice et de lui exprimer ses sentiments.

Quel serait le cœur assez froid pour résister à de si doux témoignages de reconnaissance? Aussi la baronne n'y fut pas insensible, et le docteur, témoin de sa bonté continuelle envers leur protégée, cessa de craindre pour l'avenir de cette enfant, dont le sort l'intéressait au plus haut point.

Plus il la voyait, plus il sentait accroître cette tendre sollicitude ; car Edma lui montrait de son côté une vive affection. C'était à lui principalement qu'elle se plaisait à dire ses pensées, ses joies enfantines ; aussi, en écoutant ces naïves confidences, ne pouvait-il s'empêcher de songer avec tristesse à sa prochaine séparation d'un objet si aimable.

« Que j'envie votre bonheur, Madame! dit-il un soir à la baronne : vous allez assister au développement de cette jeune intelligence, déjà si riche des dons du Ciel; chaque jour vous verrez, vous dirigerez ses progrès. C'est là une douce et sainte mission que la Providence vous confie. Sans doute vous vous efforcerez de la remplir dignement; mais permettez à un vieillard, dont la vie fut consacrée à la recherche des vrais biens

ici-bas, de vous soumettre quelques réflexions à ce sujet.

« Aujourd'hui, continua-t-il, on s'occupe peu, généralement, dans l'éducation de la jeunesse, des biens dont je veux parler : pourvu qu'un enfant brille par son esprit, par ses succès, on oublie, ou plutôt on refuse de lui ouvrir la seule voie où il puisse trouver le bonheur.

« Cette voie, c'est celle de la religion, c'est celle du salut. En la suivant, tout est bien : les talents, le savoir, les richesses y prospèrent ; et l'ignorance elle-même, comme la pauvreté, y trouvent des consolations. En dehors, tout est mal ; tout conduit l'homme à d'innombrables erreurs et à d'incalculables fautes, qui, en lui ravissant le repos dès ce monde, le plongent dans un éternel abîme, si le repentir ne vient auparavant l'éclairer.

« Je vous en supplie donc, Madame, en vous chargeant de la pauvre orpheline, daignez envisager sérieusement quelle influence auront sur sa vie, sur son avenir, les principes que vous lui inculquerez. Ce ne serait pas assez de lui créer

d'utiles ressources par l'instruction et les talents qu'elle peut acquérir; avant tout, nourrissez son âme des grandes vérités qu'elle doit connaître; inspirez-lui l'amour de notre sainte religion; en un mot, faites-en une vraie chrétienne. Ce titre, bien compris, commande toutes les vertus, tous les genres de dévouement dont une femme est capable; avec lui, elle se montre fidèle à ses devoirs, grande et résignée dans le malheur, humble dans la prospérité; parce que, sans cesse appuyée sur Dieu, elle n'a d'autre désir, d'autre but, que d'accomplir la volonté de ce divin maître. »

Ces conseils, répétés ensuite sous diverses formes pendant plusieurs mois, produisirent sur celle qui les écoutait une impression d'autant plus salutaire, que non-seulement elle désirait accomplir sa tâche envers Edma, mais qu'elle aspirait aussi à gagner l'estime de l'homme respectable qui avait reçu ses promesses. Plus elle l'entendait, plus elle regrettait de ne pas ressembler au portrait qu'il lui avait tracé d'une femme chrétienne; et si elle manquait de courage pour réparer

immédiatement sur ce point son insouciance passée, elle formait pour l'avenir les meilleures résolutions.

C'est ainsi que de bons avis, donnés à propos, peuvent ramener au sentiment de ses devoirs un esprit qui a le malheur de ne pas les comprendre; et c'est ainsi, disons-le, que beaucoup de jeunes personnes, dont la raison n'a pas été suffisamment éclairée, éviteraient les écueils au milieu desquels elles marchent en aveugles, si, au début de la carrière, elles trouvaient une main amie qui sût les leur montrer et les conduire dans une route plus sûre.

Sous ce rapport, on ne peut nier que bien des maris n'aient à s'accuser des torts de leurs femmes, dont ils devraient être toujours les guides et les soutiens. Mais l'homme comprend rarement ses plus chers intérêts: la fortune, l'ambition ou la gloire, voilà ses idoles, le but principal de sa vie; pourvu qu'il accumule son or ou qu'il marche aux honneurs, à la célébrité, peu lui importe que sa compagne, que la mère de ses enfants soit plus ou moins affermie contre

les erreurs du monde. Sans doute il exige qu'elle accomplisse ses devoirs; mais il ne daigne pas s'assurer si d'avance on lui a appris à les bien connaître, et, s'il la trouve en défaut, il lui fait orter la peine de son ignorance; puis il se dit le plus à plaindre.

Cette remarque, qu'on est souvent à même de faire, peut s'appliquer ici au mari de Mme de inard.

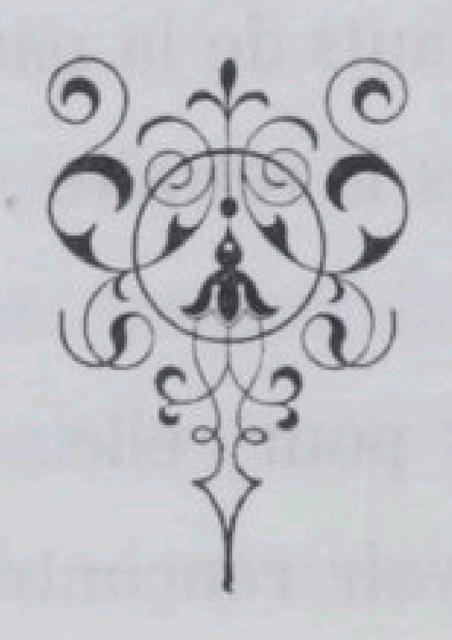
Livré tout entier, malgré son rang, à d'immenses spéculations commerciales dans lesquelles il avait secrètement engagé toute sa fortune, cet homme, dont la réputation de probité n'avait jamais souffert la moindre atteinte, ne s'était occupé, cependant, dans le choix d'une épouse, que de la dot qu'elle lui apportait.

Un échec imprévu dans ses calculs l'ayant ensuite obligé de réduire le train de sa maison, il ne s'était pas non plus informé si sa femme, âgée alors de dix-neuf ans, se plairait dans la solitude d'un vieux château; il avait exigé qu'elle l'y suivît, sans même lui confier la raison du parti rigoureux qu'il prenait. Continuant alors

simultanément ses opérations de banque et d'agriculture, il crut inutile aussi de faire aucun effort pour que sa jeune compagne trouvât autour d'elle quelque compensation au sacrifice des dissipations et des plaisirs dont il avait souffert qu'elle prît l'habitude. De là l'humeur, les dégoûts, les plaintes ; plus d'harmonie, plus de rapport entre ces deux âmes qu'un lien sacré unissait ; et les défauts de la pauvre femme, loin de se modifier dans la retraite, ne firent que s'y multiplier.

Ce fut donc pour elle une circonstance bien heureuse d'avoir rencontré dans le médecin italien, qu'elle était venue consulter par désœuvrement, un homme capable d'éclairer sa raison et son cœur. Nul doute que si son séjour se fût prolongé auprès de lui, elle n'eût puisé dans ses conseils le courage de triompher de cette légèreté, de cette vanité insatiable, qui seules l'empêchaient de pratiquer les vertus dont elle pouvait attendre son repos et son bonheur ; mais, rappelée en France par son mari, elle dut partir, renoncer à ces graves entretiens, si propres à

faire naître dans son esprit d'utiles réflexions ; et, rendue trop tôt à des habitudes contraires, elle perdit peu à peu le fruit des efforts qu'elle avait tentés sur elle-même.



CHAPITRE II.

> Il y a des gens dont les bienfaits sont moins un soulagement qu'un surcroît d'affliction pour celui qui les reçoit.
>
> OXENSTIERN.

Depuis qu'elle avait été soustraite au triste métier de mendiante, ainsi qu'aux brutalités de l'odieuse femme qui le lui imposait, Edma avait repris la gaieté naturelle à son âge, et le souvenir des maux qu'elle avait soufferts s'était effacé peu à peu sous le charme de ses nouvelles impressions ; mais, quand il fallut quitter l'ex-

cellent docteur pour suivre en France sa protectrice, elle sentit dans cette occasion une peine si vive, que, malgré les efforts qu'elle fit sur elle-même durant la route, sans cesse ses pleurs étaient prêts de couler.

« Que cette petite fille est maussade ! disait secrètement la méchante Annette à sa maîtresse, lorsque celle-ci faisait arrêter pour prendre du repos. En vérité, Madame est beaucoup trop bonne : sans elle, cette sotte créature serait morte de faim au coin de quelque buisson, et pourtant c'est tout au plus si elle daigne s'apercevoir du changement de son sort et des soins qui lui sont prodigués ; c'est là de l'ingratitude, ou je ne m'y connais guère.

— Tu es beaucoup trop sévère, répondait alors la baronne assez faiblement, parce que déjà les leçons du sage Butura commençaient à s'effacer de sa mémoire. Cette enfant est, en effet, portée à la mélancolie ; mais l'affreux état dont je l'ai tirée explique cette disposition, qui ne l'empêche pas de sentir mes bienfaits. Elle saisit au contraire toutes les occasions de m'en

témoigner sa reconnaissance ; et, sous ce rapport, comme sous celui des autres qualités de son cœur, peu d'enfants peuvent lui être comparés.

— Ce que j'en dis, reprenait la perfide, c'est par pur attachement pour Madame... Je voudrais que chacun sût la chérir, l'admirer comme moi ; et je ne puis m'empêcher de trouver étrange que cette petite fille, sauvée d'une situation si abjecte, si misérable, continue d'éprouver de l'ennui, quand une personne comme ma chère maîtresse daigne la traiter avec tant de bonté. »

De semblables flatteries étaient trop du goût de celle qui les écoutait pour qu'elle pût en reconnaître la noirceur. Quand la vanité est en jeu, le plus grossier encens l'enivre : s'il en était autrement, le flatteur serait moins à craindre ; il suffirait d'un regard pour le démasquer.

Ainsi la basse envie à laquelle Edma se trouvait en butte échappa à celle qui devait la protéger contre cette vile passion.

La pauvre enfant, au contraire, devinait déjà instinctivement son ennemie : aussi lui était-il

impossible de montrer devant elle le moindre abandon ; il semblait que sa présence paralysât les mouvements de son cœur. En regardant la méchante Annette, elle croyait revoir Francesca ; et la réserve que lui imposait cette involontaire répulsion fournit encore de nouvelles armes pour la desservir auprès de sa bienfaitrice.

Cependant cette dernière arriva au terme de son voyage : les souvenirs de la belle Italie firent place à des pensées qui étaient loin de captiver agréablement son imagination. Elle aperçut de loin les hautes montagnes dont la vue l'avait attristée tant de fois ; et elle s'irrita de nouveau contre la volonté qui la condamnait à vivre dans cette espèce de désert.

Du reste, l'habitation que Mme de Linard appelait ainsi méritait ce nom jusqu'à un certain point.

Située entre les monts de l'Arbresle et les coteaux qui avoisinent Châtillon-d'Azergues, cette demeure se trouvait, à raison de la difficulté des chemins qui existaient alors, presque entière-

ment privée de communication avec les villes et les villages environnants. Un château immense, délabré sur divers points, et dont l'architecture n'avait rien qui plût aux regards, un parc entouré de bois, formant la crête d'une haute colline, des vergers, de beaux vignobles, tel était le domaine des deux époux. Non loin de lui, quelques maisons éparses donnaient sans doute un peu d'animation à ce tableau; mais ce n'en était pas moins une véritable solitude. Pour s'y plaire, il eût fallu aimer le calme des champs, l'étude et le travail : malheureusement, ces goûts n'étaient pas ceux de la baronne, nous l'avons dit; aussi ce lieu lui inspirait une telle aversion, qu'en le revoyant elle eut peine à retenir ses pleurs.

Les paroles affectueuses de son mari, les caresses de sa fille parvinrent cependant à dissiper ce nuage; ce fut même avec l'effusion d'un sentiment qui honorait son cœur qu'elle leur présenta sa protégée, en réclamant pour cette enfant tout l'intérêt dont elle était digne.

Au milieu de ses préoccupations financières et

agricoles, le baron de Linard n'avait jamais été insensible au plaisir de faire une bonne action : il se prêta d'autant plus volontiers à recevoir chez lui la jeune orpheline, qu'elle lui parut devoir être pour sa fille une compagne agréable.

Ce fut donc avec une impression de bien-être, puisée dans ce bon accueil, qu'Edma prit place au foyer de ses bienfaiteurs. Retrouvant alors son enjouement et sa grâce naturelle, elle se montra si aimable envers leur fille, que celle-ci, malgré les manières dédaigneuses dont une mauvaise éducation lui avait donné l'habitude, ne put s'empêcher de répondre à ses prévenances avec un empressement qui semblait d'un favorable augure.

Mais, hélas ! ce moment de joie devait être de courte durée pour la pauvre Edma. Dès le lendemain, à l'exception des deux époux, chacun des habitants du château lui témoigna une malveillance et un mépris qui blessèrent profondément son cœur.

« C'est la petite mendiante italienne dont nous a parlé Annette, se disaient les uns aux autres les

domestiques en se la montrant. Croirait-on jamais, la voyant si bien vêtue, qu'elle ait fait un pareil métier! Encore, c'est qu'elle est, à ce qu'on dit, maussade et glorieuse. Pardi! Madame n'avait pas besoin de courir si loin pour se montrer charitable; les enfants pauvres ne manquent pas dans le pays; et mieux valait prendre l'un des nôtres que de nous amener cette jeune aventurière. »

L'infortunée qu'on traitait ainsi comprenait parfaitement le français; dès sa plus tendre enfance elle n'avait pas parlé d'autre langue avec sa mère. Elle s'était même familiarisée assez vite, durant son séjour auprès de la baronne, avec le patois en usage dans les montagnes du Lyonnais, dont Annette se servait. Aussi ne perdit-elle pas un seul mot des discours outrageants que nous venons de rapporter, bien qu'ils fussent articulés dans ce langage rustique; et, beaucoup trop jeune pour dédaigner cette malveillance de bas étage, elle en fut si douloureusement affectée, qu'elle se réfugia sous une des sombres allées du parc pour y épancher en liberté son chagrin.

« O maman ! ma chère maman ! disait-elle tout bas à travers ses sanglots, pourquoi n'avez-vous pas emmené votre Edma dans la tombe ? elle est si à plaindre sur la terre ! Tout le monde l'appelle *mendiante*, parce que, trop petite encore pour travailler, elle est forcée de manger le pain de l'aumône... Mon Dieu ! comment donc faire pour n'être plus humiliée ainsi, pour ne plus entendre ce vilain nom qui me poursuit partout?... Oh ! je vais aller trouver ma bienfaitrice ; je lui dirai les mépris dont on m'accable dans sa maison... Mais ce serait mal peut-être ? ces pauvres gens, on les gronderait à cause de moi. Non, je dois me taire ; je dois pleurer toute seule, sans dire à personne le sujet de ma peine. Pourtant cela est bien triste !... Pourquoi le bon docteur a-t-il permis qu'on m'emmenât ? Il m'aimait, lui ; il ne me reprochait pas d'être pauvre ; il n'eût pas souffert qu'on me traitât avec tant de dureté !... »

On voit que la malheureuse enfant comprenait déjà trop bien sa situation pour que la vive sensibilité de son âme ne lui devînt pas une source

intarissable de souffrances au milieu des méchants dont elle se voyait sans cesse entourée.

S'efforçant néanmoins de renfermer sa tristesse, elle continua de se montrer reconnaissante envers ses bienfaiteurs, et toujours empressée de plaire à la jeune Sophie, leur fille, dont elle désirait gagner l'amitié.

Cette dernière avait depuis quelques mois une institutrice allemande, femme instruite, mais infatuée de son savoir, froide à l'excès, et tout à fait incapable de former le cœur de son élève.

Edma lui fut confiée pour servir d'émule à Sophie, dont les progrès avaient, en quelque sorte, été nuls jusque-là. Ce fut un malheur de plus pour l'orpheline; car, si d'un côté son intelligence précoce, son assiduité, son ardeur à l'étude lui firent en l'espace de deux ans multiplier ses progrès de la manière la plus étonnante, chacun d'eux devint un sujet de jalousie pour sa compagne, dont l'astucieuse Annette avait promptement réussi à lui aliéner le cœur.

Il n'y eut plus dès lors un seul moment de repos pour l'objet infortuné d'une si odieuse mal-

veillance. Sa bienfaitrice elle-même en était venue à l'accabler de dédains, parce que, toujours dominée par une vanité incorrigible, elle ne pouvait lui pardonner de surpasser sa fille ; et imitant trop bien de jour en jour la misérable qui avait soulevé tant de mauvaises passions, bientôt elle ne rougit plus de se poser en ennemie devant l'innocente créature qu'elle eût dû protéger.

C'était à l'insu du baron de Linard que se commettait une telle injustice ; il ne l'eût pas soufferte. Mais, plus que jamais livré à ses spéculations, il était fort rarement à portée de suivre les détails de son intérieur ; et si par sa présence il arrêtait l'expression d'une haine contre laquelle il eût sévi, d'un autre côté, il l'alimentait en donnant à la jeune étrangère les éloges qu'il était forcé de refuser à sa fille.

Tout concourait donc à laisser Edma à la merci des basses persécutions de l'envie. Plusieurs fois déjà, depuis qu'elle savait écrire, elle avait eu la pensée de s'adresser au généreux Butura pour qu'il vînt l'arracher à ses tourments ; mais sachant le digne vieillard en proie depuis quelque

temps à une maladie dont il se préoccupait péniblement, la crainte de l'affliger la fit renoncer à cette idée.

Un appui d'ailleurs bien plus puissant ne tarda pas à relever son courage.

Elle était arrivée à l'époque de sa première communion ; un saint prêtre lui avait appris à aimer Dieu, à le servir fidèlement, et, fortifiée par cette religion toute d'amour qui parle si bien au cœur des affligés, elle se sentit capable de supporter le malheur avec une résignation jusque-là inconnue à sa jeunesse.

Dès ce moment aussi, songeant beaucoup moins aux dédains, aux outrages dont on l'abreuvait, elle s'examina avec une attention plus sérieuse ; s'efforçant de vaincre ses ennemis par sa douceur et son humilité, elle parvint, pendant un certain laps de temps, à retrouver assez de calme pour se livrer à l'étude avec une nouvelle ardeur. Celle des langues lui paraissait surtout fort attrayante. S'étant appliquée presque simultanément à l'italien, à l'allemand et au français, elle y fit de tels progrès, qu'elle finit par triompher

de la froideur de son institutrice ; et les témoignages d'intérêt obtenus de la part de cette femme lui parurent du moins un dédommagement à ses ennuis.

Malheureusement, cette consolation ne fut pas de longue durée. Plus irritée que jamais de voir sans cesse l'objet de sa charité l'emporter sur sa propre fille, Mme de Linard sut trouver des raisons spécieuses pour décider son mari à placer Sophie dans un pensionnat qui jouissait à cette époque d'une grande vogue à Lyon, et l'institutrice allemande fut remerciée.

C'était une irréparable perte pour Edma. Privée à l'âge de quatorze ans des leçons dont elle avait jusque-là si bien profité, et qui seules pouvaient offrir d'utiles distractions à ses peines, elle tomba bientôt dans un profond découragement, dont la religion vint cependant la faire sortir.

Ses livres et ses cahiers d'étude étaient des ressources dont elle eut le courage de profiter; et elle s'en servit avec tant d'assiduité pendant une année entière, qu'elle n'oublia rien de ce qu'elle avait appris.

Mais la haine qui la poursuivait ne s'était point lassée ; elle semblait grandir au contraire avec les qualités et les vertus de la pauvre jeune fille. Bientôt on l'obligea à quitter ses études chéries pour la surcharger de grossiers travaux à l'aiguille, exigés à heure fixe.

Elle obéit sans se plaindre, soutenue par cette noble fierté que rien n'avait pu détruire dans son cœur. Ce fut même avec joie qu'elle se vit en état de gagner sa subsistance par le travail de ses mains; et le plus souvent elle prolongeait ses veilles, afin de mieux accomplir la tâche qui lui était imposée.

Tant de docilité, de résignation, ne parvint pas encore à désarmer sa cruelle ennemie. Avant tout, elle voulait l'éloigner du château, et ses odieuses menées ayant échoué sous ce rapport, elle réussit du moins, pendant une absence prolongée du maître, à la réduire à une solitude absolue.

Bannie de la présence de Mme de Linard, reléguée dans une chambre écartée où le soleil pénétrait à peine, la malheureuse enfant se sentit

alors atteinte d'un ennui qui menaçait de ruiner sa santé. La seule distraction qu'on lui permît était de franchir les limites du parc et d'errer librement dans la campagne. Pourvu que sa tâche fût remplie, personne ne s'inquiétait de son absence. Les domestiques de la maison, dirigés et incités par la perfide Annette, ne prenaient nul souci de la victime, et lui donnaient à peine un regard lorsqu'ils venaient à la rencontrer. Elle était seule, seule au monde avec son cœur : et il faut une grande force de caractère pour résister à un tel isolement.

Dans les premiers temps, l'infortunée ne songea même pas à jouir de sa triste liberté. On était alors en hiver, et la rigueur de la saison, en redoublant l'ennui dont elle était dévorée, l'empêcha pendant plusieurs mois de se hasarder dans les chemins escarpés et pierreux qu'il fallait parcourir pour explorer les environs du château. Elle ne connaissait bien d'ailleurs que la route d'une petite paroisse où elle se rendait assidûment pour demander à Dieu le courage de supporter sa pénible situation.

Un jour cependant, c'était la fête de Pâques, Edma avait eu le bonheur d'assister à la table sainte; elle avait longtemps prié au pied de la croix, dont l'âme affligée ne s'approche jamais en vain. Se sentant beaucoup moins abattue que de coutume, elle résolut de prolonger sa promenade solitaire, gravit un coteau, et se trouva en face d'une charmante vallée tirant son nom de l'Azergues qui la parcourt, et dont les rayons d'un magnifique soleil faisaient ressortir en ce moment toutes les beautés.

Presque toujours nos sensations prennent la teinte des pensées qui nous occupent ; aussi, jamais la jeune fille n'avait été mieux disposée à admirer les œuvres du Tout-Puissant dans les merveilles de la nature, et elle demeura comme extasiée à la vue du ravissant paysage qui se présentait à ses regards.

Les rives de l'Azergues offrent en effet des points de vue si délicieux, qu'il est impossible de les contempler froidement.

Resserrée çà et là dans des gorges étroites, bordée de frais ombrages et avoisinée de belles

prairies où paissent d'innombrables troupeaux, cette rivière capricieuse mugit parfois comme un torrent sur des roches éboulées, ou bien se montre calme et paisible en parcourant la plaine. Son bassin s'élargissant alors sans nul obstacle lui donne l'aspect d'un fleuve majestueux, qui redevient ruisseau quelques pas plus loin.

Ce riant tableau attira d'abord toute l'admiration d'Edma. Ses regards errèrent ensuite sur les collines couvertes de bois, de beaux vignobles et de hameaux pittoresquement groupés ; puis ils s'arrêtèrent sur l'antique manoir de Châtillon, jadis la merveille du pays, qui n'offre plus maintenant que des ruines chancelantes, trop délaissées par l'art, et dont chaque hiver nous ravit quelque précieux fragment.

Situé au milieu de la vallée, ce monument, qui prend son origine dans les temps les plus reculés de la féodalité, s'élève fièrement encore au sommet d'un rocher pyramidal qu'entourent des maisons bâties en amphithéâtre, et au pied desquelles se trouve le bourg de Châtillon, d'un aspect presque aussi original que son château lui-même.

Ce fut vers ce lieu qu'Edma se dirigea. Elle voulait voir de près ce vieux donjon, avec ses teintes ocrées, respectées par les siècles, sa tour crénelée, sa chapelle romane (1), son clocher en pyramide et ses deux portails, dont les vestiges excitent encore si puissamment l'intérêt des vrais amateurs de l'architecture gothique. Jamais la beauté de ces ruines précieuses, déjà remarquées plusieurs fois à distance par l'orpheline, ne l'avait frappée comme en ce moment.

Ayant donc franchi l'espace qui la séparait de l'Azergues, vers laquelle elle se promit de ramener souvent ses pas, elle traversa la planche qui, à cette époque, servait de pont. Arrivée aux maisons du bourg, au centre desquelles se trouve placée la vieille église, comme une bonne mère au milieu de ses enfants, elle s'arrêta en face du saint lieu, d'où sortait une foule compacte, mais recueillie, que précédait le clergé avec la croix.

(1) Par une décision ministérielle, du 6 septembre 1847, cette chapelle, que l'on va réparer, vient d'être mise au nombre des monuments historiques à la conservation desquels s'intéresse le gouvernement.

Bientôt cette foule se déploya en silence sur le parvis ; un grand nombre de jeunes filles, vêtues de blanc, la tête couverte d'un voile, vinrent se ranger derrière les enfants de chœur. Tous les habitants, jeunes et vieux, pauvres et riches, se mirent à leur suite ; et la procession, entonnant des chants religieux, s'achemina lentement, par des rues étroites et tortueuses, vers l'antique château, près duquel est une chapelle dédiée à saint Roch, et où se trouve l'un des deux cimetières du pays.

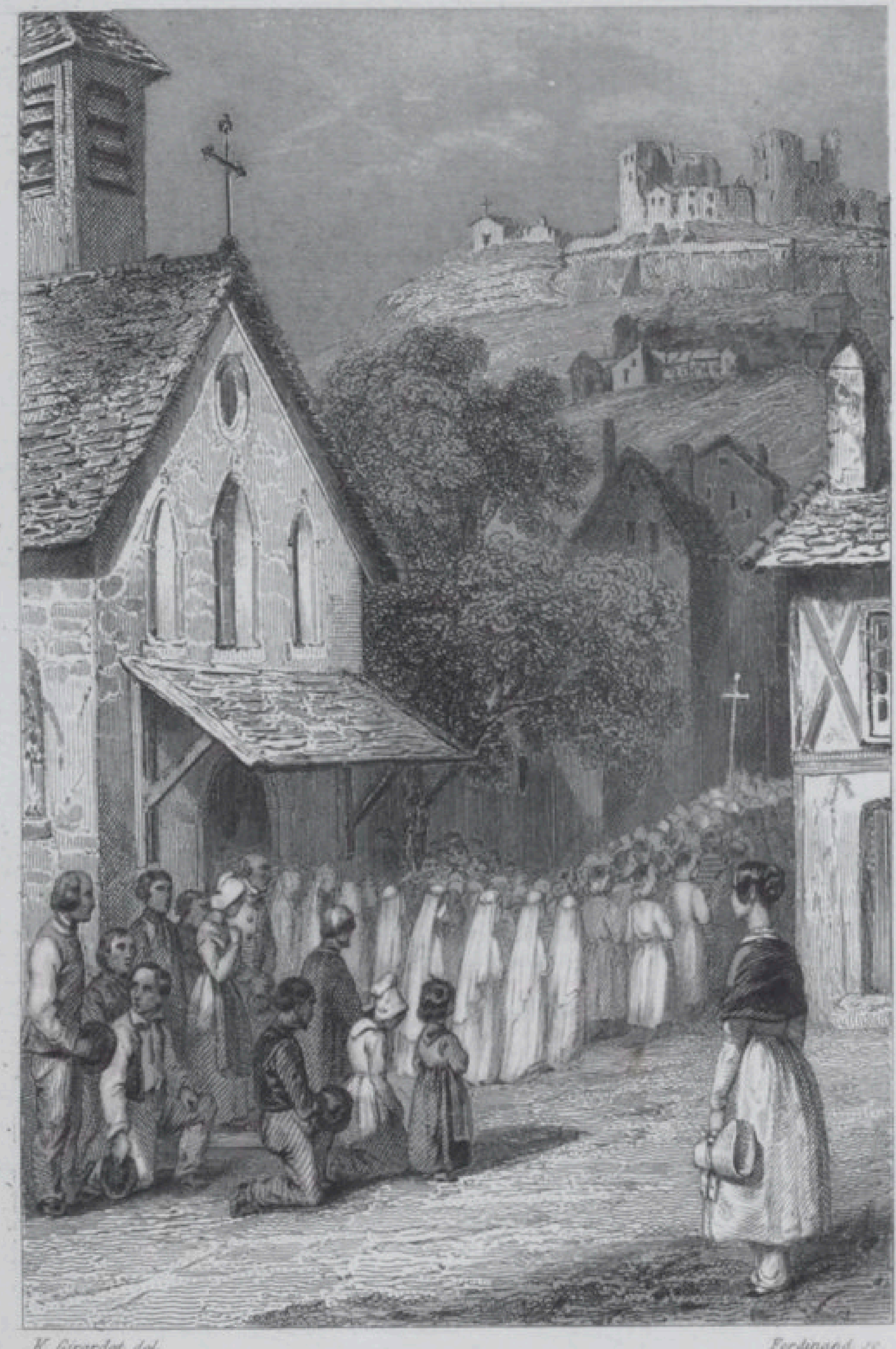
Qui pourrait voir cette procession, qui pourrait entendre ces chants pieux, se renouvelant chaque année pour les défunts, au jour de la résurrection d'un Dieu mort pour nous sur la croix, et demeurer insensible? Non : il y a dans cet acte, si bien compris par les bons Châtillonnais, quelque chose de sublime qui élève, qui électrise l'âme, et qui la rapproche de la Divinité.

Edma connaissait déjà ce saint usage, répandu dans le Lyonnais ; mais elle n'en fut pas moins touchée, et suivit la foule jusqu'au cimetière avec autant d'émotion que de recueillement.



QUI POURRAIT ENTENDRE CES CHANTS PIEUX

ET DEMEURER INSENSIBLE ?



K. Girardot del. Ferdinand sc.

QUI POURRAIT ENTENDRE CES CHANTS PIEUX,

ET DEMEURER INSENSIBLE ?

Arrivé là, chacun chercha la tombe qui l'intéressait particulièrement, pour s'y agenouiller ; et alors, parmi de ferventes prières, percèrent aussi des sanglots, auxquels se mêlait le lugubre tintement de la cloche fêlée du vieux manoir.

Reprenant ensuite ses chants pieux, la foule s'éloigna, et redescendit dans le même ordre le rocher escarpé qu'elle avait dû gravir pour venir prier sur des tombeaux.

L'orpheline ne la suivit plus : cette scène, empreinte d'une religieuse tristesse, avait réveillé dans son cœur les regrets qu'elle y nourrissait depuis son enfance, et elle sentait le besoin d'épancher en liberté les sentiments qui l'oppressaient. S'étant donc agenouillée derrière un buisson, à l'un des angles du cimetière, elle y demeura d'abord comme absorbée dans ses pensées douloureuses; puis elle dit tout haut en versant des larmes :

« Hélas! ces gens qui pleuraient là tout à l'heure sur ces croix amoncelées, sur ces pierres tumulaires, avaient du moins une consolation : ils étaient près des restes de ceux qu'ils ont chéris !

Tandis que moi, pauvre exilée dans cette vie de misères, il ne me reste rien, pas même une tombe où puissent s'exhaler mes douleurs !...

— Jeune fille, il vous reste le Ciel ; c'est vers lui qu'il faut élever votre pensée, » interrompit soudain une voix grave, qui fit tressaillir la pauvre enfant.

S'étant relevée aussitôt, elle aperçut à quelques pas une femme d'un aspect assez étrange, qui, debout, les mains jointes sur la poitrine, la regardait avec une expression pleine d'intérêt.

« Oh ! Madame, vous m'avez fait bien peur ! s'écria involontairement Edma tremblante.

— Que pouviez-vous craindre, enfant ? reprit l'inconnue. Il n'y a point de méchants à Châtillon ; je n'en connais pas. S'il en existait, ils ne viendraient pas dans ce lieu réservé aux larmes et à la prière. Quant à la pauvre Marguerite, il faut que vous soyez étrangère au pays pour avoir craint son approche ; car elle ne veut de mal à personne, je vous l'assure. »

Celle qui parlait ainsi paraissait assez âgée, quoiqu'elle n'eût alors que cinquante-cinq ans. Coiffée d'un grand chapeau de paille en usage

chez les Châtillonnaises, elle portait une robe dont la forme et le tissu grossier contrastaient avec la majesté de sa taille, et sur laquelle était une longue mante noire d'une irréprochable netteté, mais où le temps avait marqué ses ravages. Sa démarche était lente et grave comme ses paroles. Ses traits nobles et délicats avaient dû être d'une beauté parfaite ; ils étaient encore empreints d'une suave douceur et d'une dignité calme qui tour à tour commandaient l'affection et le respect. En un mot, bien qu'au premier abord on pût remarquer une sorte de singularité dans cette femme, il était impossible d'observer son regard doux et bienveillant sans se sentir attiré vers elle par une vive sympathie.

Ce fut l'effet qu'elle produisit sur Edma. Il y avait si longtemps d'ailleurs qu'elle n'avait vu cette expression de bonté sur un visage, qu'entraînée spontanément, elle tendit la main à Marguerite, et lui dit :

« Pardonnez-moi, Madame, si dans le premier moment j'ai manifesté devant vous une crainte ridicule ; sans vous connaître, il devait me suffire

de vous regarder pour être sûre de vos bonnes intentions.

— Merci, répondit cette dernière. Je suis heureuse de voir se dissiper le mouvement de frayeur que vous a causé ma subite apparition, qui fut inconvenante peut-être; mais, sans le vouloir, j'avais entendu vos paroles, et je vous vis pleurer si amèrement, qu'aussitôt je sentis le besoin de m'approcher de vous, pour vous offrir quelques consolations. Maintenant permettez-moi une seule question, Mademoiselle : n'êtes-vous pas la jeune orpheline amenée d'Italie, il y a huit ans, par la baronne de Linard?

— Oui, répondit Edma en rougissant, oui, je suis celle que chacun appelle *la mendiante*, et qui aujourd'hui du moins a le bonheur de gagner sa vie en travaillant.

— Mon enfant, reprit Marguerite avec douceur et en pressant dans ses mains amaigries celles de la jeune fille, si la Providence, dont il faut bénir les décrets, vous a placée dans une position difficile, elle vous a en même temps, il me semble, accordé tous les dons propres à alléger votre far-

deau. Croyez-moi donc, ne rougissez plus de ce qui est indépendant de votre volonté ; accomplissez courageusement celle du bon Dieu, et ne vous inquiétez jamais du jugement des hommes. Que vous importe de paraître pauvre à leurs yeux, pourvu que devant notre souverain maître vous vous montriez toujours riche en vertus ? »

Edma demeura confuse : elle avait provoqué, par un mouvement de vanité blessée, la leçon que renfermaient les paroles de Marguerite, et cette dernière ne put douter qu'elles n'eussent produit un effet salutaire ; aussi, loin de continuer le même sujet, elle engagea la jeune fille à sortir du cimetière, et lui proposa de la conduire vers les ruines du vieux donjon, dont elle lui dit connaître tous les détours. Mais l'heure s'avançait, Edma craignait de rentrer trop tard chez la baronne, et elle allait prendre congé de sa nouvelle connaissance, quand celle-ci lui dit avec une expression d'intérêt plus marquée encore :

« Non, je ne veux pas vous laisser retourner seule ce soir vers le lieu désert que vous habitez. Ma maison d'ailleurs est située près du chemin

qui doit vous y conduire, et si ma compagnie ne vous déplaît pas, nous abrégerons la distance en causant. »

Edma la remercia de son obligeance; et elles descendirent ensemble la côte qui ramène du vieux château au village.

En traversant ce lieu, l'orpheline remarqua que sa compagne était l'objet d'un profond respect de la part des habitants. Presque tous se trouvaient en ce moment assis devant leur porte, et chacun d'eux, en apercevant la digne femme, se levait aussitôt, la saluait, et répétait à l'envi :

« Bonjour, chère dame Marguerite! Que le Seigneur vous conserve; priez pour nous.

— Oui, mes amis, répondait cette dernière. Vous savez bien que je ne vous oublie jamais devant notre bon Père à tous; j'espère qu'il vous bénira ainsi que vos familles et vos moissons. »

Plus loin, c'étaient des enfants qui, en la voyant venir, quittaient leurs jeux et accouraient sur son passage pour la saluer aussi, avec un mélange de vénération et de confiance dont elle se montrait vivement touchée.

« Que vous êtes heureuse, Madame ! s'écria Edma lorsqu'elles eurent quitté le bourg, tous ces gens vous aiment. Mériter ainsi l'affection ce doit être le bonheur sur la terre.

— Oui, vous avez raison, mon enfant, répondit Marguerite ; Dieu, en nous créant à son image, en imprimant dans notre âme quelque chose de ce divin amour qu'il porte à toutes ses créatures, nous a donné ainsi la faculté de jouir de l'affection dont vous parlez. Du reste, cette jouissance, si précieuse aux bons cœurs, est plus facile à obtenir ici que dans beaucoup d'autres lieux. Il y a, chez ce peuple que vous venez de voir, une candeur, une pureté de mœurs que le contact des villes n'a pas encore troublées. Naturellement porté aux bons sentiments, à tout ce qui constitue l'union et la concorde, il est sobre, laborieux, économe, affable, obligeant ; il possède surtout un sens droit qui lui fait aisément discerner ses amis : voilà pourquoi sans doute il m'aime un peu, pourquoi il me fait un si bon accueil.

— Que je bénis le Ciel de vous avoir rencon-

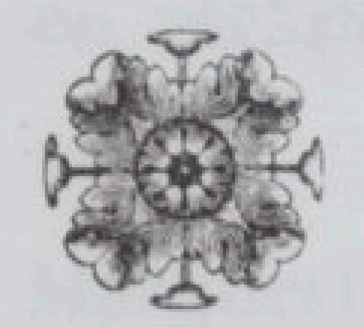
trée, Madame ! reprit Edma plus que jamais enchantée. Daignerez-vous permettre à une pauvre orpheline de venir quelquefois renouveler auprès de vous des impressions qui ont eu pour elle tant de douceurs ?

— Vous prévenez mon désir, répondit Marguerite. Depuis longtemps déjà j'entendais parler de vous ; je souhaitais vous voir, vous assurer que dans ce coin de terre, où votre jeunesse est livrée à un si triste isolement, il existe un cœur qui sait aimer et plaindre. Venez donc vers moi avec une entière confiance. Vous voyez là-bas cette chaumière, sur le penchant de la colline ; j'y demeure seule, et toujours je vous l'ouvrirai de grand cœur. »

C'était la première fois qu'Edma, depuis son séjour en France, rencontrait tant de bienveillance unie à une si noble simplicité : aussi ne put-elle répondre à sa nouvelle amie sans laisser paraître une vive émotion. Celle-ci la comprit ; mais il fallait se séparer. Elles étaient arrivées au sentier le plus voisin du parc, et Marguerite, après avoir pressé affectueusement la main de la jeune fille,

la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à la grille.

Cette nouvelle marque d'intérêt toucha vivement Edma. Il lui semblait si doux d'avoir enfin trouvé un cœur disposé à répondre au sien, qu'en rentrant dans son réduit solitaire elle se prosterna pour remercier Dieu de ce bienfait inattendu, et se promit de ne pas tarder à renouveler le plaisir qu'elle venait de goûter.



CHAPITRE III.

Dans la prospérité il est bon d'avoir un ami ; dans le malheur c'est un besoin.

SÉNÈQUE.

Le lendemain, à son lever, l'orpheline retrouva les douces impressions de la veille, aussi ce fut avec un nouveau courage qu'elle se hâta de reprendre ses occupations ordinaires, afin de se rendre plus tôt chez la bonne Marguerite.

Cette dernière lui avait indiqué un chemin qui abrégeait la distance, et, en moins d'un quart

d'heure, elle l'eut franchie. Quelle que fût son impatience d'arriver, elle s'arrêta cependant près de la maison, devant laquelle se passait en ce moment une scène qui l'intéressa au plus haut point.

Marguerite, assise sur un banc de pierre, avait autour d'elle trois petits enfants, presque nus, auxquels elle faisait une ample distribution de pain, de fruits et de vêtements. Sa noble figure portait l'empreinte d'une bonté ineffable ; elle souriait à la joie de ces petits infortunés, dont la mère ne tarda pas à paraître. Celle-ci, pâle et chancelante, reçut sa part du bienfait ; et, se ranimant alors, elle dit en versant des larmes de reconnaissance :

« O chère dame Marguerite ! sans vous, mes pauvres enfants et moi, il nous faudrait mourir ; car, vous le savez, ils n'ont plus de père, et depuis ma dernière maladie je n'ai plus la force de travailler pour eux...

— Dieu vous la rendra, mon enfant ; prenez patience et courage. En attendant, voici de quoi vivre pendant quelques jours. »

En même temps, la digne femme présenta à l'indigente une pièce de cinq francs.

« C'est trop, beaucoup trop, dame Marguerite, s'écria cette dernière. Je ne suis pas la seule que vous assistiez ainsi : tous les malheureux ont part à vos aumônes, je le sais bien ; et, pour me donner cela, vous vous priveriez peut-être... Non, non, je ne dois pas accepter.

— Et tes enfants, pauvre mère! oublies-tu donc qu'ils auraient faim? reprit vivement Marguerite d'un ton pénétré. Va, s'il était vrai que pour te faire ce léger don j'eusse quelques privations à subir, n'en serais-je pas mille fois trop heureuse, puisqu'elles me serviraient devant celui qui ne laisse aucune de nos bonnes intentions sans récompense ? »

En finissant ces mots, elle glissa l'écu dans la poche de l'indigente, lui dit de revenir la voir dans quelques jours, et la famille s'éloigna en la bénissant.

Sortant alors du buisson où elle s'était cachée, Edma accourut se jeter au cou de l'excellente femme, et lui dit avec émotion :

« J'ai tout vu, tout entendu, et je comprends maintenant l'affection qu'ils vous portent et leur respect pour tant de vertus... Bonne Marguerite, vous êtes un ange!...

— N'exagérons rien, ma jeune amie, répondit cette dernière. Où est donc le mérite de faire quelque bien quand on le peut? N'est-ce pas un des premiers besoins, un des premiers devoirs de notre cœur? et ne trouvons-nous pas, dans le sourire de l'infortuné dont nous venons de soulager la misère, un plaisir qui surpasse nos bienfaits, quels qu'ils soient?

— Mais cette femme a dit que votre charité allait vous coûter des privations.

— Elle s'est trompée, ma chère enfant. Celui qui s'habitue à une grande sobriété, à l'ordre, à l'économie dans sa dépense, n'éprouve aucune peine à se passer du superflu : or cette habitude, je l'ai prise depuis fort longtemps. Il me faut peu, très-peu pour vivre ; et dans la modeste position où m'a placée la Providence, je me trouve toujours assez riche pour tendre au malheur une main secourable. Vous le voyez, c'est là une jouis-

sance obtenue sans nul effort, et non pas un mérite. »

Après avoir dit ces mots du ton le plus simple, Marguerite engagea la jeune fille à entrer dans sa demeure, qu'elle avait appelée une chaumière, mais qui, assez vaste pour loger commodément une famille, se faisait encore remarquer par l'agrément de sa distribution, sa propreté parfaite, son ameublement presque confortable, et la vue délicieuse dont on y jouissait.

De cette riante retraite, située en face du vieux manoir de Châtillon, on apercevait divers châteaux formant avec lui un ensemble, un réseau féodal qui donne à la vallée de l'Azergues ce cachet particulier, cet aspect si intéressant qu'on ne se lasse jamais de contempler.

En ce moment, la jolie rivière reflétait dans ses eaux miroitantes les aunes et les peupliers qui la bordent. L'hiver avait disparu ; la campagne, toujours si belle dans ces parages, commençait à se revêtir de ses plus riches parures ; le soleil était radieux ; tout s'animait, tout souriait aux regards d'Edma dans ce ravissant tableau.

« Que j'aimerais cette charmante solitude ! Que vous devez y être heureuse, chère dame Marguerite ! s'écria-t-elle.

— Heureuse ! répéta cette dernière avec une sorte d'amertume ; heureuse ! Jeune fille, votre inexpérience seule a pu vous faire concevoir une telle opinion. Si vous aviez considéré attentivement ces rides profondes qui ont devancé la vieillesse, ces yeux affaiblis par les larmes, et cette maigreur qui rend semblable à un spectre la pauvre Marguerite, ah ! vous n'eussiez pas imaginé que le bonheur pût exister pour elle, si ce n'est dans le peu de bien qu'elle est à même de faire encore...

— Pardon ! mille fois pardon, Madame ! repartit vivement l'orpheline. J'ai blessé, sans le vouloir, les sentiments secrets de votre cœur ; mais ne pensez pas, je vous en conjure, que le mien soit insensible. Hélas ! il a déjà trop souffert pour ne pas savoir compatir à la douleur ; et si un jour vous daigniez m'honorer de quelque confiance, croyez bien que je saurais partager vos peines et pleurer avec vous. »

Elle avait prononcé ces paroles d'un ton si pénétré, si affectueux, que Marguerite la regarda à son tour avec la plus tendre expression; puis se levant, elle lui prit la main, et la conduisit au fond de sa demeure dans une pièce qu'elle n'avait pas ouverte en lui montrant la distribution des lieux.

Là, était un grand christ, un prie-dieu, un certain nombre de volumes soigneusement rangés sur des tablettes, et un banc en face duquel se trouvait une large croisée donnant sur la campagne.

Marguerite, en entrant dans ce lieu, si propre à la méditation, alla d'abord se prosterner au pied de la croix; elle semblait oppressée. Mais, après s'être recueillie pendant quelques instants, elle reprit une apparence de calme, fit asseoir la jeune fille, et lui dit avec un sourire mélancolique :

« Puisque je n'ai pas su me taire, je dois maintenant vous faire connaître le sujet de mes afflictions. Il n'est peut-être pas inutile d'ailleurs de vous montrer les tristes épreuves auxquelles

nous pouvons être exposés dans cette vie. Vous en avez déjà subi de bien douloureuses, je le sais, pauvre enfant ; mais si vous puisez dans le récit de mes propres malheurs l'exemple d'une résignation qui seule peut nous faire recueillir quelque prix de nos souffrances, je n'aurai pas à regretter de vous avoir parlé de moi, quand je ne voulais m'occuper que de vous. Écoutez :

« Je suis née près d'ici, dans un domaine dépendant de l'antique château de Chazay, dont les flèches élancées, les tourelles gothiques, les voûtes en ogives et les nombreux créneaux annonçaient autrefois la splendeur. Oui, ce fut au milieu de cette charmante vallée, devenue pour moi une vaste solitude, que s'essayèrent mes premiers pas, que s'arrêtèrent mes premiers regards.

« Oh ! comme alors mes joies étaient douces et pures !... Des parents qui me chérissaient, un compagnon de mes jeux qui prévenait mes moindres désirs, qui veillait sur moi comme l'eût fait le meilleur, le plus tendre des frères : voilà quel fut le bonheur dont le Ciel daigna doter ma jeunesse. J'en jouis jusqu'à l'âge de dix-huit ans,

sans que jamais une seule peine vînt m'avertir qu'il pût avoir un terme... »

Ici Marguerite s'arrêta un moment ; elle reprit ensuite d'une voix plus assurée :

« Mes parents étaient nobles ; et un des ancêtres de ma mère fut l'allié du bon sire de Sautefort, dont plus tard je vous esquisserai l'histoire.

« Une fortune opulente, jointe à quelque beauté, fit rechercher ma main par divers seigneurs du voisinage ; mais mon père la destinait à celui qu'il avait dès longtemps adopté comme un fils, à ce compagnon de mes jeux, qui, orphelin dès son enfance, répondait aux soins dont ma famille l'avait comblé par toute l'affection d'un noble cœur.

« Vous dirai-je la joie que témoignaient ces bons parents, à la seule pensée d'unir les deux êtres qu'ils chérissaient le plus au monde ? Ah ! plus que lui, plus que moi peut-être, ils jouissaient d'avance du bonheur qu'ils nous avaient préparé. Ce bonheur, j'y croyais comme eux : j'allais appartenir au meilleur, au plus vertueux des hommes ; et je trouvais mon sort si digne

d'envie, que sans cesse j'en rendais grâces au Ciel.

« Enfin, on fixa l'époque de cette union si désirée, et les fêtes commencèrent : nos amis, nos voisins, se plurent à nous offrir chaque jour de nouveaux plaisirs. Oh! le malheur ne nous paraît jamais si affreux que quand il nous surprend au milieu de ces joies bruyantes durant lesquelles notre imagination se crée les plus riantes images! Par elle, nous ne voyons la vie qu'à travers un prisme trompeur; et lorsque le charme vient à se détruire, lorsque la triste réalité nous apparaît, notre âme énervée succombe sous le poids de ses maux, si la religion ne vient la soutenir.

« Ce fut pendant les réjouissances qui précédèrent mon mariage que j'éprouvai les premières atteintes des amères douleurs qui devaient frapper ma vie.

« Depuis quelques jours, mes parents et moi, nous remarquions dans la santé du comte de Senneville, mon futur époux, une altération qui nous alarmait.

« Pressé par nos questions, il s'était efforcé d'abord de nous rassurer; mais bientôt, ne pouvant plus nous cacher les progrès du mal, il dut nous avouer qu'une chute de cheval, dont il nous avait fait mystère, lui causait d'affreuses souffrances au cerveau. Dès ce moment, vous le pensez bien, tous les soins lui furent prodigués; et il parut aller mieux.

« Hélas! on croit aisément ce qu'on désire! Il sut d'ailleurs si bien nous dérober les maux qu'il endurait encore, que ce fut avec une entière sécurité que mes parents consentirent, six semaines après, à nous conduire à l'autel.

« Un très-petit nombre de personnes obtinrent d'être admises à l'auguste cérémonie qui devait sanctifier notre bonheur.

« Dès le matin, le comte accourut embrasser ma famille. Sa noble figure, naguère pâle et languissante, était animée du plus vif incarnat; les mots se pressaient sur ses lèvres; il semblait communiquer sa joie à tous ceux qui nous entouraient...

« Enfin nous partons, et en quelques minutes

nous arrivons au pied du sanctuaire. Le saint sacrifice commence, les paroles sacramentelles sont prononcées, Dieu a reçu nos promesses; mais, ô douleur! à l'instant même, je vois M. de Senneville pâlir et chanceler. Il tombe; un cri m'échappe. On nous emporte tous deux; et quand je repris mes sens, ce fut pour découvrir le plus affreux malheur : mon mari était dans une complète démence!...

« Vous pleurez, ma bonne Edma, continua Marguerite, suffoquée elle-même par ses larmes; oui, vous comprenez quel dut être mon désespoir à cette horrible découverte. J'avais joui jusque alors d'une félicité trop constante pour que mon âme fût préparée à subir une telle affliction; et pourtant ce n'était pas la seule qui dût m'accabler.

« Frappée dans ce qu'elle avait de plus cher, mon excellente mère, déjà depuis longtemps d'une santé faible, ne put résister à un coup si funeste : elle s'éteignit quelque temps après dans mes bras, et je demeurai seule entre un vieillard inconsolable et le pauvre aliéné auquel je devais désormais consacrer ma vie.

« Cependant, hâtons-nous de le dire, quand la pensée du devoir est empreinte dans notre cœur, nous pouvons y puiser bien du courage. On m'avait appris de bonne heure qu'une femme ne peut remplir dignement sa mission sur la terre qu'au prix de son abnégation, de son entier dévouement aux êtres qui lui sont confiés. J'acceptai donc cette mission telle que Dieu me l'avait faite ; et au milieu de mes angoisses j'eus souvent encore de bien douces jouissances.

« Oui, quand par mes consolations j'étais parvenue à voir renaître un sourire sur les lèvres de mon père, quand par mes chants, quelquefois répétés durant plusieurs heures, j'avais réussi à calmer l'agitation de mon malheureux époux, eh bien! alors, ma chère Edma, je me sentais joyeuse, je bénissais mon sort, et je recommençais le lendemain avec un nouveau zèle.

« Ces jouissances, achetées par tant d'amertumes, devaient encore finir. La révolution, qui, à cette époque, déchirait la France, vint envahir tout à coup nos contrées.

« Mon père subit le sort commun. Comme tous

les gens de sa classe, il fut soupçonné, poursuivi; et, pour le soustraire au glaive qui déjà avait frappé tant de victimes, je me vis forcée de préparer notre fuite vers la terre étrangère.

« Vous dire quelles furent mes souffrances durant le voyage me serait impossible; car alors je ne trouvais plus de paroles pour ranimer mon père, ni de chants pour endormir l'infortuné qui partageait nos maux sans les comprendre.

« Toujours il voulait s'élancer hors de la voiture pour retourner, disait-il, dans sa chère vallée, où Marguerite l'attendait. Ses cris, ses lamentations me déchiraient. L'unique moyen de l'apaiser eût été de lui faire entendre quelques-unes des vieilles ballades avec lesquelles lui-même avait bercé mon enfance; et je ne le pouvais plus : mon cœur oppressé n'avait que des pleurs à lui offrir. Oh! comme alors je me sentis à plaindre!

« Ce fut au milieu de ces horribles tortures que nous arrivâmes à Vienne en Autriche. J'avais préféré le séjour de cette ville, parce que mon père y connaissait diverses personnes de haute

distinction, qui, en venant visiter la France, avaient reçu chez lui une hospitalité généreuse.

« Plusieurs d'entre elles nous firent l'accueil le plus empressé; l'obligeant intérêt qu'elles nous témoignèrent fut d'abord un allégement à notre exil; mais notre fuite précipitée ne m'avait pas permis d'emporter des ressources suffisantes pour nous soutenir honorablement dans le monde. Bientôt il fallut renoncer aux relations sur lesquelles j'avais compté pour distraire mon père, bientôt aussi il me fallut chercher dans mon travail un moyen d'échapper à la misère qui menaçait de nous atteindre.

« Heureusement, j'avais acquis de bonne heure un talent assez remarquable dans la peinture; au sein de l'adversité je lui dus une puissante consolation. Mes petits tableaux de genre, dont quelques amis se plurent à me faciliter la vente, allèrent prendre place dans les collections viennoises; chaque mois mes gains se grossirent. Je pus alors satisfaire à tous les besoins de mes deux compagnons d'infortune, alors aussi je retrouvai des chants pour endormir mon pauvre aliéné.

« Oh ! si le malheur m'avait frappée, que de joies il me laissait encore ! Chère Edma, vous l'éprouverez un jour peut-être ; mais, croyez-moi, il y a dans notre dévouement envers ceux que nous chérissons une ineffable douceur, dont l'effet est d'effacer nos sacrifices. Quand nous les faisons ainsi, ce ne sont plus que des jouissances accumulées au profit de notre cœur.

« Mon Dieu ! que n'ai-je pu les continuer toujours ces sacrifices, ces veilles, ces chants mêlés à tant de tristesse ! Tout mon bonheur, tout le charme de ma vie était là ! Quand il me fut enlevé, quand au bout de deux ans la mort vint successivement me ravir les deux êtres auxquels je m'étais consacrée, le monde ne m'apparut plus que comme un vaste tombeau où je descendis vivante... »

En cet endroit de son récit, la comtesse de Senneville sentit la main d'Edma presser tendrement la sienne, et ce nouveau témoignage d'intérêt lui parut si doux, que, surmontant aussitôt l'abattement dans lequel elle était tombée, elle la regarda avec affection et lui dit :

« Pauvre enfant ! Oui, vous avez une âme qui sait aimer et compatir. Puisse le Ciel éloigner de vous les peines que nous attire trop souvent cette précieuse faculté ! »

Puis, reprenant sa narration :

« Il me reste peu de choses à vous raconter sur mes malheurs, continua-t-elle. J'en avais épuisé la coupe; mais il me fallut apprendre à en porter le souvenir avec résignation ; et cet effort, je n'en fus pas capable tout d'un coup. Les amis que je m'étais faits dans l'exil m'offrirent des consolations qui ne me suffirent pas ; il me fallait celles du divin soutien des affligés : une grande douleur n'en saurait admettre d'autres; je travaillai à les obtenir.

« Mon nom ayant été rayé de la liste des proscrits, grâce à la protection spéciale d'un homme d'État, qui, bien qu'étranger, n'a jamais cessé d'avoir en France d'intimes relations, je pus revoir au bout de quelques années ma terre natale; mais cette vue réveilla dans mon âme des souvenirs si déchirants, que je sentis aussitôt le besoin de m'en éloigner, sans la quitter tout à fait.

« Avant d'y paraître, j'avais eu soin de me rendre méconnaissable en adoptant des vêtements semblables à ceux que je porte aujourd'hui. Mes traits d'ailleurs s'étaient dès longtemps flétris dans les larmes; et, à l'exception d'un seul ami auquel je me présentai, personne ne soupçonna dans le pays que l'héritière dépossédée eût revu le toit de ses ancêtres.

« Grâce encore à l'intérêt de l'homme puissant dont je viens de vous parler, je recouvrai quelques débris de mon ancienne fortune. Ils suffisaient à mes besoins; car j'étais résolue à me retirer dans un couvent. Plusieurs s'étaient déjà rouverts à cette époque; mais ma santé, altérée depuis longtemps, m'obligea de choisir un autre genre de vie. Je vins en ce lieu, j'achetai cette maison ainsi que les terres qui l'avoisinent, et je me vouai aux malheureux.

« Depuis lors, ma chère Edma, si mon cœur a continué de souffrir, du moins il n'est pas resté fermé à la joie de faire quelque bien : c'était l'unique douceur qu'il pût encore espérer en ce monde. »

Après ces mots, la comtesse de Senneville se tut ; et Edma, se jetant entre ses bras, lui peignit si bien les sentiments dont elle était pénétrée, que la noble femme en fut profondément émue. Une vive sympathie l'entraînait d'ailleurs vers cette jeune infortunée, dont elle connaissait la triste situation chez Mme de Linard : il lui semblait que la Providence, l'ayant offerte à ses regards, lui commandait d'en devenir l'appui; et, cédant à cette inspiration, si bien d'accord avec le penchant de son cœur, elle témoigna tant d'intérêt à la pauvre orpheline, que celle-ci s'écria :

« J'ai donc enfin trouvé une amie ! Mon Dieu, vous avez eu pitié de moi. A l'avenir je ne serai plus seule au monde.

— Aimable enfant ! dit à son tour la comtesse, moi aussi je suis heureuse de vous avoir rencontrée; car je sens que par vous ma solitude va s'embellir. Désormais nous penserons, nous prierons ensemble ; nous nous aiderons mutuellement à porter le fardeau de nos afflictions ; et nos cœurs, ainsi unis en Dieu, trouveront sans cesse de nouveaux charmes dans l'amitié. »

Cette douce espérance se réalisa. Marguerite devint en effet beaucoup moins triste, et Edma sentit moins le poids de la dépendance.

Chaque jour elles se réunissaient dans le voisinage du parc. Si la jeune fille n'avait pas terminé sa tâche, son amie l'achevait avec elle ; puis elle lui faisait repasser ce qu'elle avait appris de l'allemand, qu'elle parlait avec une grande pureté ; elle l'exerçait à rendre ses pensées dans cette langue en l'obligeant à s'en servir habituellement dans leurs entretiens ; mais surtout elle se plaisait à développer en elle l'amour de la vertu et tous les sentiments qui pouvaient agrandir son âme.

Sous ce rapport, elle n'eut bientôt plus rien à désirer. Nous l'avons dit, Edma était née avec de si heureuses dispositions, que les duretés et les dégoûts dont on l'abreuvait depuis sept ans n'avaient pu altérer ni la douceur ni la noblesse de son caractère : son intelligence même n'avait pas souffert de l'isolement où on la laissait. Aussi Mme de Senneville, en découvrant en elle des qualités si précieuses, résolut de n'épargner aucun soin pour perfectionner son éducation.

Possédant le talent de la peinture, qui avait été pour elle une ressource dans l'infortune, elle voulut le lui transmettre, et fut agréablement surprise en voyant ses progrès rapides. Edma s'était déjà exercée à cet art sous l'institutrice allemande. Elle avait surtout un goût très-prononcé pour le paysage; et elle s'y remit avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps elle parvint à esquisser d'après nature les charmants points de vue dont elle était environnée.

Les ruines du vieux manoir de Châtillon s'y trouvant inséparablement liées, ne pouvaient manquer d'entrer pour quelque chose dans ses diverses compositions. En les étudiant, elle les trouva si intéressantes, qu'elle désira les dessiner à l'intérieur.

Un jour que sa tâche avait été terminée de bonne heure, grâce à l'aide de son excellente amie, elle se rendit avec elle au milieu de ces débris amoncelés par les siècles, et les considéra avec une vive curiosité. Mme de Senneville, en lui faisant remarquer les salles d'armes et de justice de l'antique domaine, ainsi que les armoiries des

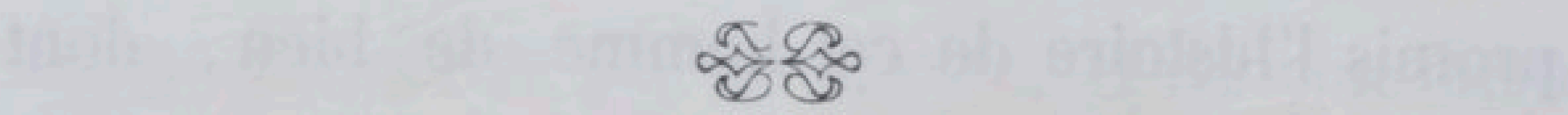
anciens seigneurs, tombées çà et là de leurs clefs de voûtes, lui dit :

« Vous voyez ici, ma chère enfant, l'image parlante de l'instabilité des grandeurs humaines ; oui, tout dans ce lieu, si propre à la méditation, rappelle des splendeurs qui sont allées s'anéantir dans la nuit des temps. Lisez ces inscriptions, regardez ces pierres tumulaires confondues parmi les décombres de la vieille chapelle, elles portent encore des noms jadis environnés de gloire, et qui sont oubliés aujourd'hui. Il en est un pourtant que jusqu'ici j'ai vainement cherché, et qui devrait y figurer, puisqu'il a appartenu à l'un des co-seigneurs de ce château : c'est celui du sire de Sautefort, surnommé *le Babouin*, dont la mémoire s'est conservée d'âge en âge, parce qu'elle tire sa principale illustration des hautes vertus qu'il sut mettre en pratique.

— Oh ! Madame, répliqua Edma, vous m'avez promis l'histoire de cet homme de bien, dont le nom est demeuré si cher aux habitants de la contrée ; veuillez me la conter tandis que nous sommes dans ces murs, où sans doute il a vécu.

— L'histoire ne dit pas, reprit Mme de Senneville, que le Babouin ait habité ce domaine, qui fut rarement la propriété d'un seul : c'est à Chazay, mon pays natal, qu'il faisait sa résidence, et c'est là surtout que le souvenir de ses bienfaits s'est perpétué jusqu'à nos jours. Du reste, il s'en faut bien que j'aie pu recueillir sur sa vie assez de détails pour satisfaire complétement votre curiosité; mais le peu que j'en sais, je consens très-volontiers à vous le dire. Asseyons-nous sur cette pierre moussue, plus antique encore que mon héros; comme à vous, il me semble que sous ces murs en ruine mon récit acquerra un intérêt qu'ailleurs il ne pourrait avoir. »

Après ces mots, Marguerite commença la narration qu'on va lire au chapitre suivant.



CHAPITRE IV.

La véritable amitié est un ange consolateur que le Ciel a laissé sur la terre pour adoucir les amertumes de la vie.

LADY PENNINGTON.

« Le village de Chazay, situé, comme celui de Châtillon, au centre de la vallée d'Azergues, s'élève sur le penchant d'une colline d'où l'on découvre les points de vue les plus ravissants. De là, on voit la jolie rivière serpenter en longs détours à travers les roches et les prairies, pour

aller ensuite mêler ses eaux limpides aux ondes troublées de la Saône.

Plus loin, apparaissent, entourés d'une masse de verdure aux teintes variées, d'innombrables villages, tels que : Marcilly, Poleymieux aux lugubres souvenirs, Chasselay, dont le château date du temps de Philippe-Auguste, Les Chères, l'amphithéâtre de Trévoux, le plateau des Dombes, au pied duquel coule la Saône; puis, à l'extrémité de la plaine, se montrent Civrieux et Lozanne, qui, semblable à un village suisse, reproduit ses formes pittoresques dans l'Azergues, comme dans les eaux transparentes d'un lac. Le château de Bayère, le vieux manoir de Châtillon, Chessy et Courbeville, ses voisins, si remarquables par la beauté de leurs lignes et de leur position, tiennent une large place dans ce délicieux tableau, dont les montagnes du Forez occupent le fond.

Permettez-moi, chère Edma, continua Mme de Senneville, de m'appesantir sur ces détails : il me serait difficile de parler des lieux où mon heureuse enfance fut élevée, sans retracer

quelques-unes des impressions que produisait sur moi la vue de ces charmants paysages, au milieu desquels se retrouvent tant de vieux souvenirs.

Jamais je ne les contemplais dans ma jeunesse sans me faire raconter les chroniques qui pouvaient s'y rattacher. C'est ainsi qu'on m'apprit les splendeurs passées de mon village, qui autrefois était une ville importante par ses châteaux forts, ses élégantes tourelles, ses flèches, ses remparts, ses larges fossés avec leurs ponts-levis, et ses nombreux hommes d'armes.

Tout cet attirail guerrier donnait, dit-on, à la petite ville l'aspect d'une bonne suzeraine, protégeant ses vassaux, groupés autour d'elle, et les appelant aussi, au besoin, pour sa défense.

Au XIVe siècle, le fief de Chazay, érigé en baronnie, relevait du sire de Châtillon, qui habitait un des châteaux forts de la ville. Ce seigneur, chéri de ses vassaux à cause de sa bonté et de sa justice, avait déjà signalé plusieurs fois sa vaillance dans les guerres qui eurent lieu sous le règne du roi Jean, surnommé le Bon, lorsqu'il partagea la captivité de ce monarque, tombé au

pouvoir des Anglais, à la funeste bataille de Poitiers, en 1356.

Cette captivité dura fort longtemps; car alors la France, déchirée par les factions et appauvrie par la guerre acharnée qu'elle avait à soutenir contre un peuple envieux de sa puissance, ne pouvait rien pour la délivrance de son roi, dont la loyauté et la grandeur d'âme se firent admirer par ses ennemis eux-mêmes (1).

Le courage héroïque que ce prince déployait

(1) Édouard III ayant offert la liberté à Jean, sous la condition que le royaume de France deviendrait tributaire de la couronne d'Angleterre, l'illustre captif répondit : « J'ai reçu de mes aïeux un royaume libre ; je le « laisserai libre à mes descendants : le sort des combats a pu disposer « de ma personne, mais non des droits sacrés de la royauté. »

En 1360, le traité de Brétigny fixa la rançon de ce prince à trois millions d'écus d'or. Des otages furent envoyés à Londres, et le monarque français revit ses États. Mais Édouard ayant lassé la patience de ces mêmes otages par des exigences qui excédaient le traité, l'un d'eux, le duc d'Anjou, fils du roi, s'échappa, et revint à Paris. Rougissant de cette infraction aux lois rigoureuses de l'honneur, Jean prit aussitôt la résolution de retourner se constituer prisonnier, répondant à toutes les objections de son conseil que « si la bonne foi était bannie du reste du monde, il fallait qu'on la retrouvât dans la bouche et dans le cœur des rois. » Étant donc repassé en Angleterre, sur la fin de décembre 1363, ce prince mourut à Londres, le 8 avril 1364.

dans le malheur dut sans doute imposer silence aux plaintes de ses compagnons d'infortune ; mais chacun d'eux n'en déplorait pas moins intérieurement cette longue captivité.

Le sire de Châtillon surtout en éprouvait une grande tristesse. Il avait laissé en France des objets bien chers à son cœur. Sa femme et sa nièce, la jeune Berthe de Châtillon, qu'il aimait comme sa propre fille, se trouvaient réunies à Chazay, et son inquiétude sur leur sort était d'autant plus vive, qu'à cette époque les populations se soulevant en diverses provinces, il redoutait pour son château les violences dont le bruit arrivait jusqu'à lui.

Cependant, l'affection que lui portaient ses vassaux préserva sa famille de tout danger ; la châtelaine de Chazay n'eut à déplorer que sa séparation d'avec son noble époux. En proie à l'affliction, elle passait les jours et les nuits à gémir, et ne trouvait de consolation que dans les soins empressés de la jeune et charmante Berthe, leur fille adoptive.

Enfin, la mort du roi Jean lui rendit l'espé-

rance de revoir bientôt celui dont elle avait tant pleuré l'absence.

L'avénement de Charles V au trône de France était aussi un sujet de joie pour tout le pays. Ce prince, pendant la captivité de son père, avait sauvé l'autorité royale en comprimant par sa prudence les factions qui s'efforçaient de l'anéantir; on espérait donc voir renaître le calme et la prospérité sous son règne, et de toutes parts on fit de grandes réjouissances pour célébrer cet événement.

S'associant à la joie générale, et voulant aussi avoir ses fêtes, la petite ville de Chazay fit venir des musiciens et des saltimbanques, afin que rien n'y manquât. Aussitôt toutes les populations voisines accoururent pour prendre part aux divertissements; mais, au milieu même de cette bruyante allégresse, puissamment excitée par les tours des bateleurs, un cri sinistre se fait entendre, et tous les cœurs se glacent d'effroi.

Le feu venait de prendre au château du sire de Châtillon : déjà les flammes envahissent les appartements; elles se précipitent par toutes les ouver-



K. Girardet del. Ferdinand sc.

IL PARVIENT, À TRAVERS MILLE PÉRILS, À SAUVER LES DEUX DAMES DE L'HORRIBLE MORT QUI LES MENAÇAIT.

IL PARVIENT, À TRAVERS MILLE PÉRILS, À SAUVER LES DEUX DAMES
DE L'HORRIBLE MORT QUI LES MENAÇAIT.

tures, et, pour comble d'épouvante, l'infortunée châtelaine est avec sa nièce à l'une des hautes tourelles, implorant du secours à grands cris.

A cette vue lamentable, chacun s'élance au pied de la tour; mais l'incendie, toujours croissant, imprime la terreur au fond des âmes; personne n'ose affronter l'imminent danger qui environne ces deux femmes au désespoir, et elles vont être la proie des flammes, lorsqu'un jeune homme, l'un des pauvres jongleurs, couvert encore de la peau d'ours sous laquelle il vient d'amuser la foule, saisit une échelle, et parvient, à travers mille périls, à sauver les deux dames de l'horrible mort qui les menaçait.

Admirant cet acte de courage, le peuple pousse de vives acclamations, et se presse autour du généreux libérateur, auquel la châtelaine exprime les sentiments dont elle est pénétrée, en lui offrant une bourse pleine d'or : il refuse cette récompense.

« Noble dame, dit-il, laissez-moi, je vous en supplie, jouir du bonheur que je viens de goûter : votre or en empoisonnerait le souvenir. »

En prononçant ces mots, il veut se dérober aux instances de la baronne, qui parvient cependant à glisser la bourse entre ses mains. Appelant alors ses camarades les jongleurs, il la leur distribue jusqu'à la dernière pièce ; et la châtelaine, non moins touchée de son désintéressement que de son héroïque courage, lui demande son nom.

« On m'appelle Théodore Sautefort, répond-il en rougissant.

— Eh bien ! brave Sautefort, reprend la baronne, nous n'avons plus, ma nièce et moi, qu'un seul moyen de vous témoigner notre reconnaissance : c'est de vous attacher à nous en qualité d'écuyer de bouche ; cet emploi, consentez-vous du moins à l'accepter ?

— Oh ! Madame, s'écrie Théodore les yeux mouillés de larmes, je suis mille fois trop heureux ! Ma vie entière vous sera vouée désormais. »

Puis, jetant loin de lui la peau d'ours, il presse en signe d'adieu la main de ses compagnons, et suit les pas des deux châtelaines, auxquelles on

vient de préparer un asile, tandis qu'on travaille à éteindre l'incendie de leur château.

Le lendemain, les divertissements recommencèrent avec une nouvelle ardeur ; mais Sautefort n'y figurait plus, et la foule, tout en se réjouissant de le voir élevé à un poste plus digne de lui, ne put s'empêcher de regretter la dextérité de ses tours et de ses gambades.

Peu de temps après, on vit succéder au désastre du château de brillantes fêtes pour célébrer le retour du seigneur. Dans cette circonstance, qui comblait ses vœux les plus chers, la baronne n'oublia pas de présenter à son époux le brave jeune homme qui l'avait sauvée, ainsi que sa nièce, d'une mort certaine.

Sautefort était doué d'un extérieur agréable : ses traits animés, son œil plein de feu, tout en lui annonçait un esprit élevé ainsi qu'un noble cœur. Il plut donc au bon sire de Châtillon, qui, en apprenant ce qu'il devait à son courage, l'attacha sur-le-champ à sa personne en qualité d'écuyer.

C'était là la plus digne récompense que Théo-

dore pût attendre de son dévouement. Il y fut si sensible, qu'à dater de ce jour il redoubla de zèle pour témoigner son attachement à là digne famille dont il était devenu si inopinément l'heureux serviteur.

Non moins empressé de s'instruire dans le métier de la guerre, et enviant le sort des preux chevaliers dont on lui racontait les exploits, il ne tarda pas à acquérir une grande habileté dans le maniement des armes, et il n'aspirait qu'à trouver l'occasion de se distinguer aussi par quelque action d'éclat, afin d'obtenir les suffrages de son seigneur.

Ses vœux s'accomplirent au delà de toutes les espérances qu'il pouvait concevoir. Ayant suivi à la guerre le sire de Châtillon, il eut le bonheur de faire ses premières armes sous le connétable Du Guesclin, le plus illustre guerrier du XIVe siècle; et il mérita par sa brillante valeur et ses hauts faits le titre qu'il ambitionnait, celui de chevalier, que lui conféra le héros breton.

Fier des succès de son écuyer, le sire de Châtillon, qui l'aimait comme un père, mit le comble

à son bonheur en lui donnant, au retour de leurs campagnes, la main de son unique héritière, la jeune Berthe, que l'heureux Sautefort avait sauvée des flammes; et tout le pays se réjouit de cette union; car on savait que le brave chevalier avait une de ces âmes que la prospérité n'aveugle pas.

En effet, le nouveau seigneur de Chazay, se ressouvenant toujours des misères de sa jeunesse, devint le plus ardent ami des malheureux. Sans cesse il les cherchait avec le même soin que d'autres hommes mettent trop souvent à les fuir. Son temps, ses richesses, sa vie, tout leur était consacré; jamais il ne passait un jour sans faire une bonne action. Veillant aux besoins de ses vassaux, comme un tendre père veille à ceux de ses enfants, dès qu'il savait une famille frappée par quelque infortune, il paraissait au milieu d'elle comme un ange consolateur pour essuyer ses larmes. Arbitre de tous les différends qui pouvaient s'élever autour de lui, il y mettait fin par ses sages conseils ou par sa généreuse intervention. Il mariait les jeunes filles pauvres, faisait élever les orphelins, recueillait les malades et les vieil-

lards dans des maisons de secours fondées à ses frais; en un mot, il n'est aucune sorte de bien que son ardente charité ne le portât à faire ; se rendre utile aux hommes était le premier besoin de son cœur et son unique ambition.

Il voulut en outre que ses bienfaits lui survécussent ; et pour cela il fonda une rente perpétuelle, destinée à doter chaque année trois jeunes filles pauvres de la petite ville. Cette rente subsiste encore : elle sert à soulager les indigents de la commune de Chazay, quand la saison rigoureuse vient augmenter leurs maux (1).

On comprend que la mort d'un tel homme dut plonger tout le pays dans le deuil. Voulant perpétuer sa mémoire, les habitants de Chazay lui érigèrent une statue, qui le représentait dans son costume guerrier, une lance à la main, et sur laquelle ils inscrivirent le nom de *Babouin*, en souvenance sans doute de l'état de jongleur qu'avait exercé le bon chevalier. Les siècles ont mutilé ce premier hommage de reconnaissance; mais

(1) Historique.

le souvenir du bienfaiteur lui a survécu : il s'est propagé d'âge en âge, et une nouvelle statue s'est élevée en son honneur.

Chaque année, à l'époque des vendanges, on célèbre à Chazay une fête, appelée *la Vogue du Babouin*, où toutes les populations voisines se rassemblent pour bénir encore le nom de cet homme de bien, dont le courage et les vertus ont immortalisé la mémoire. »

Ce récit avait d'autant plus vivement intéressé Edma, que l'état misérable exercé d'abord par le Babouin lui semblait offrir une sorte d'analogie avec celui de mendiante auquel on l'avait elle-même assujettie dans son enfance. Comme elle sans doute, le pauvre jongleur avait été privé de ses parents dans un âge où il ne pouvait échapper à l'adversité; c'était le malheur et non son choix qui l'avait jeté dans cette humiliante profession; mais son courage, ses qualités, son bonheur enfin, l'en avaient fait sortir, tandis qu'elle, rien ne lui annonçait que sa pénible dépendance pût

finir un jour : et cette idée la fit demeurer pensive.

« Eh quoi ! lui dit Mme de Senneville qui la devinait, mon héros a-t-il donc fait naître dans votre esprit quelque pensée fâcheuse ? Il me semble pourtant que ses vertus sont du nombre de celles qu'on se plaît à admirer, quand on a, ainsi que vous, ma chère enfant, un cœur fait pour les comprendre.

— Oui, ma digne amie, répondit Edma ; oui, j'admire votre bon sire de Sautefort : il a mis sa gloire à être le bienfaiteur de ses semblables, et ce titre, qu'il s'est si justement acquis, a effacé l'abjection de son premier état ; mais tous ceux que l'infortune poursuit n'ont pas l'occasion de se distinguer de la même manière. Accablés sous le poids de leurs maux, ils sont condamnés à végéter, à souffrir toujours, à ne jamais acquérir de pareils droits à la reconnaissance des hommes.

— Assurément, reprit Mme de Senneville, il ne nous est pas donné à tous de faire passer notre nom à la postérité, soit par des bienfaits, soit par

des actions d'éclat; mais il nous est donné à tous, quelle que soit notre position, de nous montrer bons et compatissants pour ceux qui nous entourent, et de les édifier par les grandes et les petites vertus que nous devons mettre en pratique dans les diverses situations de la vie. C'est à cela, ma chère Edma, qu'une âme chrétienne doit borner son ambition; si elle la pousse plus loin, elle manque son but. Croyez-moi donc, n'établissez jamais de ces sortes de comparaisons; laissez à chacun la part que la Providence lui a faite. En vous marquant la vôtre, elle a eu ses desseins; efforcez-vous de les accomplir. Si vous ne vous élevez pas, comme le Babouin, dans l'opinion des hommes, vous n'en aurez pas moins rempli la volonté de Dieu; encore une fois, ce doit être là notre première pensée, notre principal désir en ce monde. »

Ces réflexions rendirent à Edma sa résignation ordinaire; car si parfois la fierté naturelle à son cœur se révoltait contre les mauvais procédés dont on ne cessait de l'accabler, la voix de sa digne amie ne tardait pas à apaiser ses chagrins

et à la ramener à l'humilité, qui est la marque essentielle d'une piété véritable.

Du reste, le temps était venu où la pauvre orpheline allait avoir besoin plus que jamais de recourir à cette vertu, si difficile à mettre en pratique.

Un soir qu'elle venait de quitter la bonne Marguerite, et qu'elle allait rentrer dans son réduit solitaire, où Annette pénétrait seule ordinairement pour se donner l'odieux plaisir de l'outrager en lui apportant avec de nouveaux ouvrages à confectionner la plus chétive nourriture, un domestique vint l'avertir qu'on l'attendait au salon.

Étonnée de ce message, elle obéit sur-le-champ, espérant que peut-être son ancienne bienfaitrice allait lui montrer plus de bienveillance. En entrant, la première personne qu'elle aperçut fut son ancienne compagne d'études, Sophie de Linard, qui, revenue le même jour de sa pension, était alors une grande et belle jeune fille, dont les manières pourtant n'étaient pas moins hautaines que par le passé.

D'un mouvement spontané, Edma courut vers

elle pour l'embrasser et lui témoigner le plaisir qu'elle éprouvait à la revoir; mais Sophie s'étant reculée en lui jetant un regard dédaigneux, elle s'arrêta court au milieu du salon, et se borna à saluer profondément Mme de Linard, qui, assise au fond de la pièce, avait derrière elle l'ennemie acharnée de la pauvre enfant.

« Vous voici enfin, Mademoiselle, lui dit celle qui s'était chargée de lui tenir lieu de mère : pourriez-vous m'expliquer ce que signifient ces promenades continuelles que vous faites depuis quelque temps, et quelles sont les personnes que vous fréquentez?

— Mes promenades, Madame, répondit Edma d'un ton à la fois digne et respectueux, ont eu votre agrément, je le suppose du moins; car, ne pouvant avoir le bonheur de vous voir, j'ai dû m'adresser à Annette pour l'obtenir, et elle m'a laissé croire que vous autorisiez cette distraction, pourvu que les travaux dont elle m'a chargée jusqu'ici par vos ordres ne restassent jamais en souffrance. Je crois avoir toujours fidèlement rempli la tâche qui m'était imposée. Quant à mes rapports

dans le pays, je n'y fréquente qu'une seule personne : c'est la dame Marguerite. Son nom ne vous est sûrement pas inconnu, Madame; il est généralement béni et vénéré. Elle demeure dans votre voisinage; la Providence me l'a fait rencontrer. Depuis lors elle a daigné s'intéresser à moi, m'honorer de ses conseils; et j'ai pensé que mes relations avec une telle femme ne pouvaient manquer d'obtenir aussi votre approbation.

— J'ai osé croire, moi, répondit ironiquement la baronne, que les convenances exigeaient tout au moins que vous en reçussiez l'assurance de ma bouche. Qu'avez-vous à objecter à cela?

— Rien, Madame, reprit Edma en s'efforçant de comprimer les sentiments pénibles qui l'oppressaient, rien, si ce n'est que votre présence m'ayant été interdite, je n'ai point osé, quel qu'en fût mon désir, enfreindre des ordres qui m'avaient été intimés d'une manière aussi dure, aussi absolue, sans que j'aie provoqué une telle rigueur...

— Et sans doute, Mademoiselle, vous posant en victime, vous n'avez pas manqué de vous

plaindre, de me chercher des torts devant l'objet de cette grande vénération?

— Je lui ai dit, Madame, que votre charité m'avait sauvée de la situation la plus déplorable; que je vous devais mon éducation, le pain que je mange chaque jour... Je lui ai dit enfin, continua la jeune infortunée, ne pouvant plus contenir ses pleurs, que vos anciennes bontés pour moi sont à jamais gravées dans ma mémoire, et que la pensée de les avoir perdues me semble bien amère. »

Un assez long silence suivit ces paroles. Évidemment Mme de Linard était tout à la fois embarrassée et très-émue. Elle tenait ses regards baissés; on voyait que la bonté de son cœur était près de l'emporter sur ses dispositions rigoureuses. Mais la perfide créature qui la gouvernait lui parla à voix basse; et, se remettant aussitôt, elle dit à l'orpheline, non sans un peu d'hésitation :

« Je suis charmée, Edma, que la reconnaissance ne soit pas effacée dans votre cœur. S'il en est ainsi, la proposition que j'ai à vous faire ne

saurait vous déplaire. Il s'agit de ma fille. Elle a maintenant terminé ses études, et restera avec nous désormais. Je veux donc, pour lui rendre ce triste séjour moins insupportable, lui donner une personne qui, lui étant spécialement attachée, l'accompagne dans ses promenades, s'occupe d'elle uniquement, et s'efforce de lui être utile...

— En un mot, qui lui serve de femme de chambre, ajouta l'odieuse Annette; et Madame compte sur vous pour remplir cet emploi. »

Ici Edma, rougissant d'indignation, regarda la baronne et lui demanda si en effet c'était à un pareil titre qu'elle entendait la garder dans sa maison.

« Non, répondit cette dernière; Annette interprète mal ma volonté dans cette circonstance. Sans doute je compte sur votre empressement à vous rendre agréable à ma Sophie par vos soins, votre complaisance; mais, comme autrefois, vous serez sa compagne; vous reprendrez votre place au milieu de nous; M. de Linard et moi, nous vous y verrons toujours avec le même intérêt. »

Si ces paroles eussent été prononcées par une personne d'un caractère plus sûr, Edma eût pu s'en réjouir; mais elle connaissait la faiblesse de celle qui les lui adressait. Elle savait que l'acharnement d'Annette et l'orgueilleuse froideur de Sophie ne tarderaient pas à lui attirer de nouvelles peines, de nouveaux outrages; et le surcroît de dépendance qui lui était imposé l'alarma vivement.

Elle s'efforça néanmoins de renfermer ses inquiétudes; la reconnaissance qu'elle devait à la baronne pour ses premiers bienfaits lui faisant une loi de l'obéissance, ce ne fut que dans la solitude qu'elle s'abandonna à ses douloureuses pensées.

Là, toutes ses peines se réveillèrent : la perte de sa mère, l'ignorance où elle était du sort de son père, auquel elle ne cessait de songer depuis qu'elle avait acquis assez de raison pour mesurer l'étendue de son malheur; enfin, la crainte d'être privée à l'avenir de voir Mme de Senneville, qu'elle chérissait et dont les avis lui étaient si précieux; telles furent les idées qui vinrent successivement

l'accabler; et elle passa la nuit entière dans les larmes.

Ses inquiétudes, du reste, n'étaient que trop fondées. Dès le lendemain, on lui traça les nouveaux devoirs qu'elle allait avoir à remplir : ils étaient si assujettissants, si multipliés, et la malheureuse enfant se vit traitée avec tant de mépris par son ancienne compagne, que toute la patience dont elle s'était armée jusque-là faillit l'abandonner.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, et ne firent qu'ajouter à ses peines incessantes, sans qu'elle pût trouver un seul moment pour aller les épancher dans le sein de l'amitié.

Un matin cependant, tandis que tous les habitants du château étaient plongés dans le sommeil, s'autorisant d'une permission que lui avait donnée Mme de Linard, elle parvint à s'échapper, et courut chez la bonne Marguerite, qui, en voyant son air abattu ainsi que l'altération de ses traits, lui montra la plus tendre sollicitude.

Interrogée par cette digne amie, elle n'hésita pas à lui ouvrir son cœur.

« Chère Edma, lui dit l'excellente femme après l'avoir écoutée avec l'intérêt le plus compatissant, ce sont là en effet des épreuves bien rudes ; mais le Ciel vous a donné une âme faite pour les supporter sans abaissement, et il vous en récompensera un jour, je l'espère. Ces mêmes épreuves, d'ailleurs, ne peuvent durer longtemps ; un grand changement s'apprête autour de vous. Personne dans le pays n'ignore maintenant que les affaires de M. de Linard sont dans l'état le plus déplorable ; son absence prolongée n'a pas d'autre cause. Sa femme et sa fille, que malheureusement nul ne plaint, parce qu'elles se sont montrées hautaines envers tous les habitants, ignorent seules les désastres dont elles sont menacées : elles ne les apprendront que trop tôt ; et alors leur vanité blessée leur créera de bien amers regrets. Quant à vous, ma chère enfant, ce revers ne peut vous atteindre. Marguerite est là ; elle sera trop heureuse de vous accueillir dans sa retraite. Ce qui lui appartient est à vous ; elle vous adoptera comme une fille chérie. Désormais vous lui tien-

drez lieu de famille, vous serez la consolation de sa vieillesse. »

A ces mots, Edma se jeta dans les bras de Mme de Senneville; mais ce qu'elle venait d'apprendre sur le sort qui attendait son ancienne bienfaitrice lui causait une surprise si douloureuse, qu'elle ne put exprimer qu'imparfaitement les sentiments dont elle était pénétrée pour celle qui allait devenir sa mère adoptive.

« Oh ! je ne me plaindrai plus, s'écria-t-elle en la pressant sur son cœur. Oui, c'est avec un bonheur indicible, ma digne amie, que je recevrai vos bienfaits, que je vivrai sous votre toit ; mais cette infortunée qui recueillit ma triste enfance, je ne puis l'abandonner, si mes soins lui sont nécessaires. Que va-t-elle devenir, mon Dieu ? Comment la soustraire aux douleurs dont elle sera accablée en découvrant sa ruine ? Ma tendre amie, pardonnez-moi si la pensée de ses maux vient troubler la joie que vous avez fait naître dans mon cœur en m'adoptant pour votre fille. Je suis à vous désormais ; souffrez seulement qu'avant d'accepter ce bonheur que vous daignez m'offrir,

j'accomplisse le devoir imposé par la reconnaissance.

— Ce devoir, chère enfant, je te l'aurais prescrit si tu avais pu l'oublier, répondit Marguerite. Oui, quels qu'aient été les torts de la baronne envers toi, tu dois la plaindre, te dévouer à elle quand l'adversité viendra la surprendre, et tu dois aussi pardonner à sa fille.

— Ah ! j'ai tout oublié, repartit vivement Edma. Maintenant je me sens capable de tout souffrir d'elle. Je lui obéirai, je m'efforcerai de lui plaire, afin qu'au jour de l'affliction elle ne repousse plus l'amie de son enfance. »

Après cet entretien, qui avait changé si soudainement les dispositions de l'orpheline, elle rentra au château ; et dès cet instant elle endura avec une telle constance les caprices et les dédains de la jeune de Linard, que celle-ci, ne pouvant comprendre le motif généreux qui la portait à tant de patience, finit par la lui reprocher comme une bassesse de cœur.

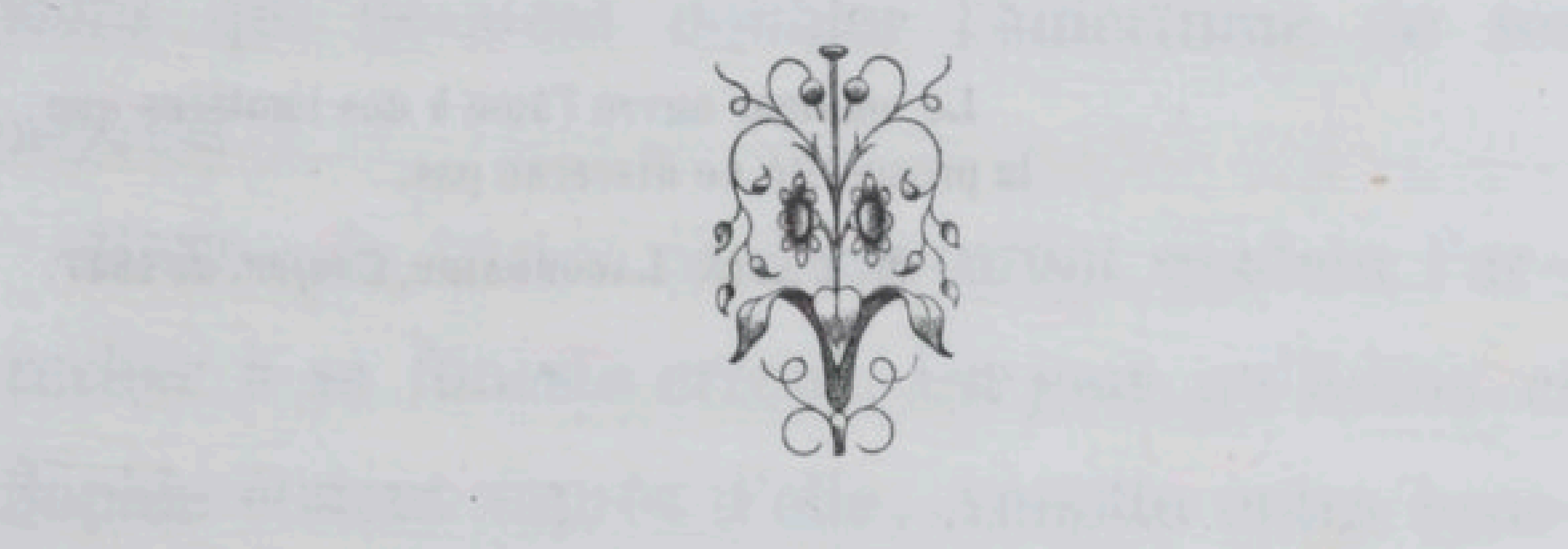
Un soir qu'elle venait d'articuler ce reproche

d'une manière plus outrageante que de coutume ; Edma lui dit avec une grande douceur :

« Sophie, ma chère Sophie, détrompez-vous. Ne vous hâtez pas de me juger aussi défavorablement; plus tard vous regretteriez peut-être des paroles qui m'affligent, sans rien diminuer de mon zèle pour vous. Jusqu'ici le malheur vous a été inconnu ; vous ignorez les obligations qu'il impose. Puissiez-vous les ignorer toujours ! Mais veuillez vous souvenir de celle qu'il m'a fait contracter envers votre mère. Cette obligation est sacrée pour moi : elle me commande tous les genres de dévouements; et c'est pour lui obéir que je me montre envers vous si patiente et si résignée. »

Ces mots, prononcés avec dignité, produisirent sur la jeune orgueilleuse une impression dont elle chercha vainement à se défendre. La perfide Annette n'était pas là d'ailleurs pour l'irriter par ses pernicieux conseils; et, rendue un moment à sa première amitié pour l'orpheline, elle fut sur le point de lui demander pardon de tant d'injures. Une mauvaise honte, trop ordinaire à ceux qui

se laissent dominer par la vanité, retint ce généreux mouvement de son cœur : elle se tut, quand le moindre signe de réconciliation eût rendu son ancienne compagne si heureuse, et elle se contenta de la traiter depuis lors avec moins de hauteur.



CHAPITRE V.

Le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas.

M. l'abbé Lacordaire, *Confér. de* 1847.

Cependant, comme l'avait annoncé Mme de Senneville, la ruine du baron de Linard n'était plus douteuse. Les gens du château ne l'ignoraient pas. Déjà depuis quelques jours leur air soucieux, leurs chuchotements continuels, la négligence qu'ils apportaient dans leur service, et, plus que tout cela, l'impertinence d'Annette, auraient dû

avertir l'infortunée châtelaine des revers qui la menaçaient ; mais, comme la plupart de ceux auxquels la fortune a toujours souri, elle ne connaissait le malheur que de nom, et n'avait jamais soupçonné qu'il pût l'atteindre. En vain les lettres de son mari, sans être complétement explicites, lui faisaient entrevoir de graves embarras, des craintes sérieuses pour l'avenir ; attribuant ce langage à des vues d'économie qu'elle n'avait jamais voulu partager, elle s'obstinait à garder des illusions qui devaient doubler l'amertume de ses regrets.

Enfin, de tristes réalités vinrent soudain l'arracher à sa funeste erreur. Un jour qu'Edma et Sophie étaient auprès d'elle, Annette entra brusquement, suivie de tous les autres domestiques, et lui dit, l'œil enflammé de colère :

« Ah çà, Madame ! il est temps que cette comédie finisse. Vous faites toujours la riche, comme si nous ignorions ce qui en est des affaires de votre mari : il est ruiné, complétement ruiné ! tout le pays le sait bien. Aujourd'hui même les huissiers vont arriver pour saisir ce qu'ils trouve-

ront ici. Avant tout, cependant, il est juste que nous retirions nos gages; nous les avons bien gagnés, j'espère, et nous venons pour que vous nous les comptiez à l'heure même. »

Ces paroles furent un coup de foudre pour Mme de Linard : elle regarda avec stupeur celle qui avait osé les lui adresser. Une pâleur livide se répandit sur son visage, et elle tomba anéantie entre les bras de l'orpheline, qui s'était précipitée vers elle pour la soutenir.

« Sortez! dit vivement cette dernière à la méchante fille ; retirez-vous! Ne voyez-vous pas le mal que vous produisez par votre inqualifiable oubli de toutes les convenances ?

— Nous sortirons, ma mie, répondit la misérable; mais ce ne sera pas avant de tenir notre argent : il y a assez longtemps qu'il nous est dû, et il nous le faut sans retard, parce que chacun de nous a sa place trouvée. »

En cet instant, la baronne, qui n'avait pas la force de se mouvoir, fit signe à Edma d'aller à son secrétaire, où heureusement se trouvait une somme suffisante pour satisfaire aux réclamations

qu'on lui faisait d'une manière aussi outrageante ; et, quelques minutes plus tard, il ne restait plus auprès de l'infortunée que sa fille au désespoir et l'orpheline dont elle avait si souvent blessé le cœur.

« Mon Dieu ! serait-il vrai ? s'écria-t-elle éperdue. Suis-je, en effet, destinée à subir un pareil sort ? »

Puis, regardant Edma, qui, debout auprès d'elle, dans l'attitude d'une profonde douleur, adressait tout bas au Ciel une fervente prière :

« Tu me plains ! lui dit-elle. Oui, en ce moment, tu oublies les outrages que je t'ai laissé souffrir, quand je devais te protéger contre la haine de cette vile créature, qui ne me flattait que pour mieux insulter ensuite à mon malheur... O Edma ! tu es trop vengée !

— Ma chère bienfaitrice, lui répondit cette dernière en la pressant sur son cœur avec effusion, ne songez point au passé ; rassemblez plutôt, je vous en supplie, toutes les forces de votre âme pour supporter des chagrins que Sophie et moi nous partageons avec vous. »

En cet instant, une grande rumeur se fit entendre à la grille du château : c'étaient les huissiers qui venaient opérer la saisie. Une foule de créanciers les accompagnaient. Edma, hors d'elle-même, alla leur ouvrir. Au moment où elle refermait la grille, un habitant du pays, qu'elle connaissait parfaitement, s'approcha d'elle avec mystère, et lui remit un papier où elle trouva ces mots :

« Mon Edma,

« J'ai tout préparé dans une chaumière voi-
« sine de ma demeure : cette chaumière t'appar-
« tient. Viens-y avec les deux infortunées qui
« t'intéressent, si les circonstances les obligent à
« quitter leur domaine ; et puisse le Ciel verser
« par toi quelques consolations dans leur âme. »

« MARGUERITE. »

« Généreuse amie! s'écria l'orpheline en portant à ses lèvres le précieux billet, que votre charité est ingénieuse! Comment jamais m'acquitter envers vous ? »

Puis, courant à la mère et à la fille, qu'elle retrouva plongées dans l'accablement le plus affreux :

« Venez, leur dit-elle, vous ne pouvez rester ici plus longtemps ; vous y éprouveriez de trop cruelles angoisses. Venez, un ange tutélaire nous a ouvert un asile où vous serez du moins à l'abri de nouvelles insultes. »

En même temps, les soutenant l'une et l'autre, elle les emmène hors de leur opulente habitation, devenue la proie d'avides créanciers, et parvient à les conduire à la chaumière indiquée par Mme de Senneville.

Des meubles très-simples, mais d'une propreté remarquable, y étaient disposés avec ordre. Un bon feu brillait dans le foyer, et tout annonçait qu'une main compatissante avait présidé à l'arrangement de cette modeste demeure.

« Où sommes-nous donc ? demanda la baronne en sortant tout à coup de sa stupeur et en regardant autour d'elle ? A qui appartient cette maison, où nos besoins ont été prévus avec une attention si délicate ?

— Nous sommes chez vous, Madame, répondit l'orpheline; l'amitié m'a fait ce don afin que j'eusse le bonheur de vous l'offrir à mon tour. Daignez permettre qu'Edma vous consacre ici tous ses soins; laissez-lui espérer qu'ils parviendront à adoucir des peines qu'elle partage comme si elle était votre enfant.

— O Edma! tu es un ange! s'écria alors la jeune Sophie en se précipitant vers son ancienne compagne; c'est à tes genoux que je devrais expier mes offenses. Je t'en conjure, ne sois pas généreuse à demi; pardonne-les-moi : le Ciel, hélas! n'a pas tardé à m'en punir, tu le vois...

— Arrête, ma chère Sophie, arrête! interrompit vivement l'orpheline. Ton amitié m'est rendue; je suis trop heureuse! Ne songeons plus maintenant qu'à consoler ta bonne mère. »

Et toutes deux à la fois se jetèrent dans les bras de Mme de Linard, qui un instant se sentit soulagée par cette douce étreinte. Mais lorsque, rendue à ses réflexions, l'infortunée put mesurer l'affreux

désastre qui frappait sa famille, toutes ses douleurs s'aigrirent.

C'était sous un toit étranger, à la porte du riche domaine dont elle venait d'être dépossédée, qu'elle allait faire l'essai d'une vie de misère que ses habitudes d'opulence lui rendaient doublement odieuse ; et sa vanité, non encore assouplie, se soulevait violemment contre un tel excès de malheur.

Voulant néanmoins dérober à sa fille la vue d'un désespoir qu'elle ne pouvait plus contenir, elle l'engagea, quand la nuit fut venue, à aller prendre quelque repos. Trois lits étaient préparés; elle en choisit un dans la chambre la plus reculée de la chaumière, et se crut alors libre de s'abandonner à l'amertume de son chagrin. Mais Edma, qui avait deviné ce qu'elle souffrait intérieurement, était demeurée à portée de l'entendre, et vint lui prodiguer les plus tendres consolations.

Insensible à cette voix compatissante, la malheureuse femme continua d'abord d'exhaler ses plaintes; et comme ceux qui ignorent ou qui re-

poussent les préceptes de notre sainte religion, elle ne craignit pas d'accuser le Ciel des maux qui la frappaient.

« Ne me parle plus de résignation, disait-elle avec égarement; mon cœur ulcéré ne saurait comprendre un tel langage. Veux-tu donc que je bénisse la main qui m'inflige des douleurs au-dessus de mes forces, qui consomme ma ruine, celle de mon mari, celle de mon enfant? Non, non, jamais je ne consentirai à me soumettre à un pareil sort! Il fallait que ce Dieu, que tu dis si bon, me fît naître dans l'indigence, ou qu'il me laissât les biens qu'il m'avait donnés en partage.

— O ma chère bienfaitrice! interrompit Edma, permettez que la pauvre enfant dont votre charité fut l'appui vous rappelle en ce moment à vous-même. Songez-y : c'est mettre le comble à votre malheur, c'est perdre plus que des richesses passagères, c'est perdre votre âme que de parler ainsi. L'excès de l'affliction vous fait oublier qu'ici-bas nous n'avons rien en propre, et que les biens dont vous regrettez la perte n'étaient qu'un dépôt confié par la Providence entre vos

mains : Dieu seul en était le maître. Il vous les retire, c'est une épreuve bien douloureuse sans doute; mais sa volonté doit être notre loi suprême: c'est en nous y soumettant que nous sanctifions les amertumes de cette vie, qui ne nous est donnée que pour acquérir les récompenses éternelles promises à la vertu. Pardon, ma chère bienfaitrice, pardon mille fois, continua-t-elle avec la plus vive sensibilité, si j'ose vous adresser ces réflexions. Daignez croire qu'elles ne m'empêchent pas de partager vos maux; mais je voudrais vous voir convaincue que le premier des biens, le seul qu'il soit en notre pouvoir de conserver toujours, c'est le renoncement de nous-même, c'est l'entière soumission de notre âme au divin maître qui l'a créée. »

Ici la baronne pencha la tête sur l'épaule de la jeune fille; puis, joignant les mains, elle parut se livrer à de profondes méditations, d'où elle sortit en disant :

« Que tu es heureuse, Edma, d'avoir de telles pensées ! Dis-moi, quand tu étais accablée par des peines que trop longtemps j'ai laissé peser

sur ta jeunesse, avais-tu véritablement cette résignation dont tu parles? et où l'avais-tu puisée?

— Ma bonne, ma chère bienfaitrice, laissons ces souvenirs; ne songeons qu'à vous.

— C'est songer à moi, que de me fortifier par ton propre exemple, reprit Mme de Linard. Apprends-moi comment tu as pu subir tant d'épreuves avec cette patience angélique dont jamais tu ne t'es départie un seul instant. Hélas! parfois je l'admirais sans la comprendre; aujourd'hui je veux l'étudier, afin de l'imiter, s'il se peut.

— Eh bien donc, répondit la jeune fille, c'est au pied de la croix de notre Sauveur que j'allais puiser ma force. Là, en présence des maux qu'il a endurés pour nous, mes chagrins s'effaçaient, ou du moins obtenaient l'allégement que ce Dieu de bonté accorde toujours au cœur qui l'invoque avec foi, avec amour. Oui, je l'ai souvent éprouvé: il n'est aucune affliction qui ne s'adoucisse par la prière, et nulle joie qui puisse se comparer à celle que ressent notre âme en s'unissant à son Dieu.

— Tu l'emportes, mon Edma! dit alors la baronne; le Ciel t'a choisie pour lui ramener une infortunée qui l'a oublié trop longtemps. A ta voix touchante, je sens se ranimer dans mon cœur des convictions effacées par l'entraînement, les folles erreurs du monde, par cette prospérité même à laquelle j'attachais toutes mes espérances, et qui maintenant m'est ravie sans retour... Eh bien, je m'efforcerai d'accepter ce châtiment en expiation de mes fautes : crois-tu qu'elles me soient pardonnées?

— Si je le crois! répondit Edma en pressant de ses lèvres les mains de sa bienfaitrice; oh! n'en doutez pas, Madame. Votre soumission dans une circonstance aussi douloureuse ne peut manquer d'être agréable au Seigneur, et d'attirer sur vous, sur votre famille, ses plus précieuses bénédictions.

— Il faut les mériter, répliqua Mme de Linard. Écoute : tu viens d'être mon ange consolateur; achève ton ouvrage. Demain va chercher le digne prêtre qui fut ton guide jusqu'ici; dis-lui qu'une pauvre créature l'attend pour qu'il rende la vie à

son âme brisée. Et maintenant, retire-toi ; va prendre le repos qui t'est nécessaire. Sois sans inquiétude : si je ne puis dormir durant cette première nuit de douleur, je prierai. Tu m'as dit que la prière soulage le cœur du poids qui l'oppresse ; je veux dès ce moment recourir à ce remède salutaire. Va donc ; et sois bénie pour le bien que tu m'as déjà fait ! »

La jeune fille obéit ; mais ce ne fut pas pour se livrer au sommeil : une joie profonde était dans son âme ; elle avait besoin de l'épancher ; elle avait besoin de rendre à Dieu ses actions de grâces.

« O mon divin Sauveur, dit-elle en se prosternant, vous avez daigné écouter les supplications de votre pauvre enfant : voilà sa bienfaitrice ramenée à vous ; maintenant rendez-moi mon père ! alors plus rien ne me restera à désirer en ce monde, si ce n'est de vivre et de mourir dans votre saint amour. »

Le lendemain, dès que le jour parut, elle se hâta de faire les dispositions nécessaires pour que ses deux compagnes trouvassent en se levant leur

repas préparé; puis elle courut embrasser Marguerite, sa seconde providence.

« Mon amie, ma mère, merci mille fois de vos généreux bienfaits, dit-elle en se jetant au cou de l'excellente femme. Si vous saviez quel bonheur vous avez répandu dans l'âme de votre Edma, en ouvrant un asile aux deux infortunées qu'elle chérit ! »

Ici Marguerite regarda sa fille d'adoption : le sentiment qu'elle venait d'exprimer pour deux êtres qui l'avaient tant fait souffrir, lui parut si généreux, qu'elle se sentit pénétrée d'admiration.

« Tu es une noble enfant, lui dit-elle : non-seulement tu pardonnes à ceux qui t'ont affligée, mais tu les aimes ! Va, le Ciel te récompensera. En attendant qu'il comble tes vœux, je te le répète, use de tout ce que possède Marguerite comme d'un bien qui est à toi, et cesse de la remercier ; car elle te doit les plus précieuses consolations qu'elle ait goûtées depuis ses malheurs. »

Après cette entrevue, si douce pour les deux amies, Edma se rendit auprès du saint prêtre qui

le premier lui avait fait chérir les vertus qu'on admirait en elle; et dès qu'il sut le motif qui l'amenait, il se hâta de la suivre auprès de la baronne, dont il déplorait depuis longues années le triste aveuglement en matière de religion. Lorsqu'au bout d'une heure il sortit d'auprès de sa pénitente, celle-ci appela l'orpheline.

« Viens, lui dit-elle, viens contempler ton ouvrage; viens voir un cœur heureux au milieu de la plus affreuse infortune. Oh ! tu ne m'avais pas trompée : quand Dieu daigne nous communiquer ses grâces, toutes nos douleurs sont muettes, nous ne sentons plus que le bonheur d'être à lui. »

On peut imaginer avec quelle joie Edma entendit ces paroles : rien n'est délicieux à l'âme comme la pensée d'avoir accompli quelque bien.

Peu d'instants après, son bonheur s'accrut encore; car la nouvelle convertie avait fait prier secrètement Mme de Senneville de venir la voir, et cette dernière entra presque aussitôt dans la chaumière.

Une grande faiblesse, produite par les émotions successives qu'elle avait éprouvées depuis la veille,

empêcha Mme de Linard d'aller à sa rencontre; elle ne put, en l'apercevant, que lui tendre les bras; puis, avec l'accent d'un cœur pénétré, elle lui dit :

« Merci, Madame, merci mille fois. Votre compassion a sauvé deux infortunées du désespoir. Sans vous, sans elle (elle montrait Edma), ma fille et moi nous n'avions plus d'abri... Hier je sentais le prix d'un tel bienfait ; mais, le dirai-je ? j'en étais humiliée malgré moi ; aujourd'hui, c'est sans effort, c'est du fond de mon cœur que je vous en rends grâces. »

Voyant que Mme de Senneville voulait l'interrompre.

« Non, non, continua-t-elle, laissez-moi tout vous dire. Hier j'étais une insensée : j'osais accuser le Ciel de mon malheur ; aujourd'hui je m'y soumets, et savez-vous à qui est dû ce changement ? à celle que je repoussais, et qui a trouvé auprès de vous, Madame, l'affection, la sollicitude que je devais à sa jeunesse... Oui, j'ai écouté les conseils d'Edma, et ils m'ont fait rentrer en moi-même. Inspirée par cette religion qu'elle

pratique si bien, elle a réveillé dans mon âme des sentiments trop longtemps effacés par de funestes erreurs, et maintenant, quels que soient mes torts envers elle, je me sens moins indigne du généreux intérêt que vous prenez à ma misère. »

Ce fut avec la plus douce bienveillance que Mme de Senneville répondit à cet aveu, qui annonçait un cœur véritablement touché, et elle mit tant de délicatesse dans ses prévenances, comme dans ses bienfaits, que la mère et la fille ne se lassaient pas d'admirer la noblesse de son caractère.

Un mois entier s'écoula dans cet échange de gratitude et de généreuse compassion.

Cependant l'économie que Marguerite devait se prescrire pour ne rien retrancher de ses nombreuses aumônes dans le pays, la privait d'offrir à Mme et à Mlle de Linard une hospitalité analogue à leurs habitudes. Pour se trouver bien dans la modeste demeure que ses soins leur avaient préparée, il eût fallu à l'une et à l'autre des goûts plus simples, et malheureusement leur ruine ne les avait pas encore familiarisées avec le nouveau genre de vie que les circonstances les

forçaient d'adopter. Sans cesse elles appelaient privations ce qu'une foule d'honnêtes gens regardent comme le superflu, et, sous ce rapport, leurs souffrances étaient trop visibles pour qu'elles pussent échapper aux deux amies qui mettaient tant de zèle à les leur épargner.

C'était là un mal sans remède ; car nul espoir ne restait que les affaires de M. de Linard pussent se rétablir. Les faux amis sur lesquels il avait imprudemment compté, semblables à des oiseaux de passage qui accourent dans la belle saison et s'enfuient dans la mauvaise, l'avaient tous abandonné ou trahi ; il s'était vu accusé de son propre malheur, et avait été réduit à prendre la fuite. Les lettres qu'il écrivait à sa femme étaient déchirantes, et l'on conçoit qu'une telle situation renfermait trop d'amertume pour que l'infortunée pût toujours la subir avec une égale résignation. Les jours en se multipliant ne firent qu'ajouter à son désespoir ; elle comprenait que la charité de Mme de Senneville ne l'autorisait pas à rester toujours à sa charge, et cette pensée la mettait au supplice.

« Non, non, dit-elle un soir à sa fille en pleurant amèrement, nous ne pouvons plus demeurer ici ; il faut nous éloigner, ma pauvre enfant ; prolonger notre séjour serait de l'indélicatesse. Nous abusons de la bonté de cette noble femme ; fuyons plutôt que d'obérer sa position.

— Où irons-nous donc, ma mère ? s'écria Sophie en gémissant. Tous ceux qui se montraient jaloux de votre amitié quand la fortune nous souriait, vous délaissent maintenant ; il ne nous reste que cet abri, que deux cœurs dévoués, pourquoi nous éloigner d'eux ?

— Je te le répète, pour ne pas abuser de leur générosité, répondit la malheureuse mère. J'irai, s'il le faut, frapper à toutes les portes ; je mendierai le pain de l'aumône, plutôt que de me résigner à appauvrir celle qui, en nous ouvrant cet asile, n'a pas dû croire que nous nous y établirions indéfiniment. »

Edma parut en cet instant. Sans le vouloir, elle avait entendu les paroles de son ancienne bienfaitrice, et s'en approchant aussitôt, elle lui dit avec l'accent du cœur :

« Pourquoi former de tels projets, Madame? Oubliez-vous que Sophie et moi nous pouvons être vos soutiens par notre travail? Grâce à vous, nous possédons l'une et l'autre quelques talents; nous les emploierons pour fournir à vos besoins et aux nôtres. Quant à cette demeure, je vous l'ai dit, c'est le don de l'amitié, il m'a été permis de vous l'offrir comme un faible gage de ma reconnaissance; par conséquent elle est à vous. Il ne s'agit donc plus que d'y faire arriver les ressources qui nous sont nécessaires, et nous les trouverons facilement. Les habitants de ce pays sont laborieux et humains : ils aiment ceux qui les imitent; et je découvrirai sans doute, soit à l'Arbresle, soit à Lyon, une maison de commerce où l'on pourra utiliser nos ouvrages en broderie. Laissez-moi tenter ce moyen : s'il nous manquait, il nous resterait la possibilité d'ouvrir une école; avec du courage et quelque instruction, on n'est jamais à la merci des événements. Cette instruction, je vous la dois, Madame; c'est votre bien dont vous userez, et je suis garant que ma chère Sophie sera heureuse de seconder mes efforts.

— Tu as deviné mon vœu le plus cher, répliqua celle-ci, en se jetant dans les bras de l'orpheline. Bonne Edma, travailler pour ma mère, vivre auprès de toi, suivre tes pieux exemples, ce sera encore du bonheur. »

On voit par cette réponse que déjà l'adversité, cette grande institutrice des pauvres humains, commençait à graver utilement ses leçons dans le cœur de la jeune fille, naguère si glorieuse d'une fortune qui allait lui échapper, et si fière d'un mérite auquel la vanité et l'adulation avaient pu seules lui faire croire.

Dépouillée subitement de ses richesses, elle n'avait pas tardé à s'avouer la nullité de ses propres ressources; et, dans la lutte que lui présentait le malheur, elle cherchait à s'appuyer sur sa compagne, dont elle regrettait amèrement de n'avoir pas su jusque alors imiter les vertus.

De là, sa docilité, son humilité même, envers celle qu'autrefois elle avait tant accablée de ses dédains. Edma remarquait cette métamorphose, et s'en réjouissait intérieurement; mais, loin de s'en prévaloir, elle redoublait de soins pour s'effacer

toujours et pour éloigner de Sophie de fâcheux souvenirs.

Cependant, la résolution qu'elle venait de prendre de chercher quelque occupation qui pût fournir aux besoins du nouveau ménage, fut communiquée à Mme de Senneville, qui n'essaya pas de la combattre.

La crainte d'être à charge, que témoignait la baronne, ne lui parut qu'une délicatesse louable. Cette crainte, d'ailleurs, avait fourni à Edma une généreuse inspiration ; et quand les circonstances mettaient cette dernière à même de montrer quelque noble sentiment, la digne femme en éprouvait de la joie, comme une tendre mère qui voit son enfant accumuler dans son cœur les vertus qu'elle lui souhaitait.

« Oui, travaille, mon Edma, lui dit-elle ; apprends à ces deux infortunées à travailler aussi ; ce sera réellement contribuer à alléger leurs maux. Jusqu'ici, la satiété, compagne ordinaire de l'opulence, leur a fait méconnaître les plaisirs attachés à une vie laborieuse ; elles ont ignoré que l'obligation du travail et la nécessité de mourir

tiennent le même rang dans les décrets de la divine Sagesse ; aussi, l'ennui, inévitable fléau du désœuvrement, est venu souvent les accabler au sein de leur prospérité trompeuse. Qu'elles apprennent donc de toi à se suffire à elles-mêmes, à s'affranchir d'une dépendance dont elles souffrent, à gagner leur vie enfin. Dès lors, le pain qu'elles mangeront leur paraîtra d'une saveur plus agréable : celui qu'on achète à la sueur de son front déplaît rarement au goût. Alors aussi les besoins factices disparaîtront; elles verront sans peine la frugalité de leur table.

« Depuis qu'elles habitent la chaumière, je me suis aperçue que l'une et l'autre supportaient difficilement cette frugalité nécessaire, et plusieurs fois je me suis demandé si je devais céder à la compassion qu'elles m'inspiraient sous ce rapport : ma fortune, quoique modeste, m'eût permis cette satisfaction; en y réfléchissant, je me la suis interdite; car elle n'eût pu être que passagère. Il fallait, d'ailleurs, que toutes deux apprissent à être sobres, économes; la situation où elles sont réduites leur fait une loi impérieuse de ces

qualités; et puis, j'ai songé à mes pauvres ; les largesses que j'aurais pu faire eussent diminué la part qui leur est due, et ce dernier motif m'a affermie contre la tentation de mon cœur.

« Voilà, chère Edma, ma pensée tout entière; tu la saisis sans doute, et tu comprends qu'étant ma fille d'adoption, tout ce que j'ai t'appartient; que ne point en user librement au besoin serait blesser ma tendresse. Travaille, j'y consens, puisqu'il faut donner à ces femmes si à plaindre l'exemple du courage ; mais n'oublie pas que Marguerite est toujours là; ne souffre jamais que le ménage dont tu vas être chargée manque du nécessaire. Quant à l'ouvrage, c'est moi qui veux te le procurer; dès aujourd'hui je vais m'occuper de ce soin.

— O ma digne amie! s'écria l'orpheline, comment vous dire les sentiments que vous me faites éprouver ? Les expressions me manquent...

— Elles sont complétement inutiles, interrompit Mme de Senneville avec un ineffable sourire : quand deux cœurs sont unis par une sincère affection, ils n'ont plus besoin de paroles pour s'en-

tendre. Va donc, continue de marcher d'un pas ferme dans le sentier de la vertu, et compte sur Marguerite comme sur toi-même. »

Sainte amitié ! disait Edma en s'éloignant, oui, tu es le plus doux lien que l'âme puisse former sur la terre. Par toi, nos pensées s'agrandissent ; elles s'élèvent plus pures jusqu'au trône du Tout-Puissant ; tu nous inspires, tu nous soutiens ; tu alléges nos maux ; avec toi, il y a du bonheur jusque dans la tristesse ; sans toi, la vie n'est qu'une fleur sans parfum, toi seule l'animes et sais nous la faire aimer.

Ce fut sous ces impressions délicieuses que notre Edma retourna auprès de ses deux compagnes.

Tristement assises à l'entrée de la chaumière, celles-ci demeuraient mornes et silencieuses en l'attendant, sans que la vue du gracieux paysage étalé devant elles les arrachât à leurs préoccupations.

Rarement une grande douleur est distraite par des objets extérieurs. Concentrée en elle-même, elle regarde sans voir, écoute sans entendre ; et

les beautés de la nature, si suaves, si riantes pour l'âme heureuse, ne lui présentent guère qu'un tableau décoloré, surtout si la pensée du créateur en est bannie.

Mme de Linard était trop peu avancée encore dans la religion, dans cette piété tendre, unique recours des affligés, pour y puiser toujours des consolations. Sans doute son cœur s'élevait de temps en temps vers ce Dieu qui déjà l'avait comblée de ses grâces; mais, oubliant bientôt de l'invoquer avec ferveur, elle ne sentait plus que les angoisses du désespoir, et se croyait destinée à épuiser la coupe de l'infortune. En vain Edma avait tenté de relever son courage. Elle ne pouvait se persuader que le produit des travaux manuels dont on lui parlait, pût suffire à sa subsistance et à celle de Sophie; d'ailleurs, comment, au fond de leur solitude, se procurer ces travaux utiles? Abusée par son zèle, l'orpheline s'était trop flattée, sans doute.

Telles étaient les idées dont elle se nourrissait, lorsque cette dernière parut. Sa figure radieuse, son teint animé, contrastaient trop avec l'air

abattu de la mère et de la fille, pour que l'une et l'autre n'en fissent pas la remarque.

« Que tu es heureuse, Edma ! dit la baronne avec un amer sourire ; quelles que soient les peines qui t'entourent, tes traits ont toujours une expression calme et même joyeuse.

— C'est que toujours aussi, Madame, répondit la jeune fille, en regardant affectueusement celle qui lui adressait cette espèce de reproche, j'espère que la bonté de Dieu nous viendra en aide. Aujourd'hui, d'ailleurs, je suis gaie réellement ; car dès demain l'ouvrage nous arrivera, et je verrai disparaître une partie de vos inquiétudes.

— Qui t'a donné cet espoir ?

— Mme de Senneville, dont les promesses ne sont jamais vaines. Elle connaît tout le pays : il suffit qu'elle exprime un désir pour qu'on s'empresse d'y satisfaire ; fions-nous donc à ses soins, et faisons un moment trêve aux ennuis. »

En finissant ces mots, l'aimable enfant courut préparer le repas du soir, et se distingua tellement par son talent culinaire, que peu après elle servit

un souper qui autrefois n'eût pas été dédaigné par la baronne dans son opulent château.

Le lendemain, la promesse de Marguerite se réalisa : ainsi que la jeune fille l'avait annoncé, l'ouvrage abonda dans la chaumière, et chacun des membres de la petite colonie s'y livrant avec zèle, les craintes disparurent ; quelques beaux jours vinrent encore luire pour les deux infortunées qui s'étaient vues plongées dans une si affreuse détresse.

Peu à peu aussi, la nécessité, toujours industrieuse, leur apprit à vivre avec tant d'économie, qu'elles s'étonnèrent elles-mêmes de la modicité de leur dépense. Alors une généreuse pensée vint à surgir : on songea au père, à l'époux exilé ; on songea qu'en s'imposant quelques nouvelles privations, on pourrait l'aider à vivre hors de son pays. Dès cet instant, une joie indicible vint animer ces cœurs naguère si désolés. Il y a dans l'accomplissement du devoir un bonheur intime, une paix délicieuse, qu'il suffit de goûter une fois pour la désirer toujours ; et ce bonheur, cette paix, dont nul plaisir du monde ne saurait

nous donner l'idée, c'est surtout dans une vie de sacrifices qu'on les trouve; car notre âme s'élève en proportion des efforts qu'elle est obligée de faire : plus ses efforts sont grands, plus elle est heureuse, parce qu'elle sent alors qu'elle se rapproche de la source divine d'où elle tire sa force et ses inspirations.

« Tu avais raison, ma bonne Edma, dit un jour la baronne, assise, en travaillant avec les deux jeunes filles, au bord de l'Azergues : quand on réussit à faire quelque bien, quand on s'occupe utilement, la peine s'adoucit; les heures, loin de paraître longues, s'écoulent au contraire trop rapides. Qui eût pensé que je trouverais un jour du charme dans cette humble position, dans ce travail continuel auquel nous nous livrons, et que jadis je regardais comme le plus dur asservissement! Ah! c'est que l'esprit humain, sans cesse aveuglé par l'orgueil, ignore ses facultés, ses besoins réels; il lui faut l'expérience de l'adversité pour se connaître, pour apprécier la vie, et pour s'attacher sincèrement à des devoirs trop longtemps méconnus.

— Oui, dit Marguerite qui arrivait, et qui entendit cette dernière réflexion, je suis de votre avis : si nous avons au fond de l'âme quelques nobles sentiments, nul doute que le malheur ne les développe et ne les fasse fructifier; c'est par lui que la vertu, dont il est l'épreuve la plus sûre, s'affermit et s'élève; mais il faut que cette vertu existe en nous avant que l'adversité nous atteigne; car si elle purifie les bons, rarement elle corrige les méchants, à moins que la religion qu'ils renient ne parvienne à les toucher. »



CHAPITRE VI.

Celui qui donne aux pauvres prête à Dieu :
son aumône est une dette que Dieu acquittera.

PROVERBES, XIX, 17.

Plusieurs mois s'écoulèrent dans cette situation paisible, dont la baronne et sa fille apprenaient mieux chaque jour à goûter les douceurs. Accoutumées peu à peu à une grande assiduité au travail, elles ne tardèrent pas à se trouver dans une sorte d'aisance; car M. de Linard pouvait se passer désormais de leur secours. Un ancien ami

venait de lui procurer à Paris un modique emploi qui allait suffire momentanément à sa subsistance; et de ce côté, du moins, nulle inquiétude ne resta à sa famille.

Edma, dont le dévouement et l'exemple avaient produit de si heureux effets, put dès lors se consacrer à sa mère adoptive.

Depuis quelque temps, la santé de cette dernière lui donnait de vives alarmes; mais ses soins affectueux, sa présence continuelle, ne tardèrent pas à faire disparaître les symptômes qui l'inquiétaient. Marguerite cessa de souffrir; seulement, la saison pluvieuse l'empêchant d'aller comme autrefois visiter les familles indigentes auxquelles son superflu était réservé, il fallut que l'orpheline la remplaçât; et l'on peut imaginer avec quel empressement elle s'acquittait de ce soin charitable.

Un jour, cependant, ce fut avec une sorte de répugnance qu'elle se décida à le remplir. Elle avait remarqué quelque nouvelle altération dans les traits de son amie, et désirait vivement ne pas la quitter; mais celle-ci insista. Il s'agissait d'aller porter des secours à une femme âgée et infirme

qui demeurait au delà des ruines du château de Châtillon, et dont Mme de Senneville était depuis plusieurs années l'unique soutien.

« Va, mon enfant, dit-elle à la jeune fille attristée, ne t'inquiète pas, je ne sens aucun mal, et rien de fâcheux ne m'arrivera, je l'espère, durant ton absence. Tu sais qu'il ne faut jamais remettre au lendemain le bien qu'on peut faire sur l'heure; car si nos œuvres sont à nous, nos moments appartiennent à Dieu. Et puis, si tu tardais, la vieille Gertrude souffrirait peut-être de la faim; ses ressources sont si modiques! C'est là une pensée qui troublerait ton repos et le mien. Demain, d'ailleurs, un insurmontable obstacle peut s'élever : je remarque que la capricieuse rivière, qui presque chaque année inonde subitement nos plaines, grossit depuis quelques instants à vue d'œil. Elle peut, durant la nuit prochaine, se transformer en un fleuve immense, qui bientôt débordera avec furie, et toute communication nous sera interdite avec l'autre rive. Hâte-toi donc de partir : tu n'as qu'une demi-lieue à faire, dans une heure tu peux être revenue. De cette

croisée, je suivrai tes pas tant que mes yeux me le permettront. Quand je t'apercevrai au retour, ce sera du bonheur, tu le sais. »

Edma n'insiste plus : les désirs exprimés par Marguerite sont pour elle des lois. Elle avait compris, d'ailleurs, que la pauvre infirme souffrirait du moindre retard ; et, après avoir embrassé son amie, elle la quitta sur-le-champ, lui promettant de presser son retour.

Ayant descendu rapidement la colline à mi-côte de laquelle nous avons dit que le domaine de Mme de Senneville était situé, elle arriva à la planche qui à cette époque servait à traverser l'Azergues. De cet endroit, on voyait les eaux près d'atteindre le niveau du sol; elles bouillonnaient comme celles d'un torrent sur leur lit rocailleux. Le ciel était sombre, la campagne déserte, et le mugissement de ces flots, au milieu du silence, avait quelque chose de sinistre qui serrait le cœur.

Edma, cependant, ne fit pas cette remarque ; une pensée unique l'occupait : accomplir une bonne œuvre, et revenir promptement auprès de sa bien-aimée Marguerite. Aussi, ce fut presque

en courant qu'elle traversa l'espace qui la séparait du village.

Arrivée au pied de la montagne que domine le vieux castel, force lui fut de ralentir sa marche ; car le chemin ardu et pierreux qu'il faut gravir pour parvenir au sommet se trouvait en plus mauvais état encore qu'il ne l'est aujourd'hui. Ce ne fut donc pas sans peine qu'elle atteignit la cabane où gisait la pauvre Gertrude, qui, en l'apercevant, poussa un cri de joie.

« Bonne demoiselle, quoi ! par ce vilain temps !... Ah ! soyez bénie ; vous avez pitié de ceux qui souffrent, dit-elle.

— Il n'y a pas de mérite à cela, mère Gertrude, répondit l'orpheline ; aimer les affligés, c'est si naturel ! Je voudrais qu'il me fût donné de les soulager tous ; mais, hélas ! par moi-même je ne peux rien ; je ne peux que m'associer à leurs maux, pleurer avec eux.

— Comptez-vous donc aussi pour rien, reprit la vieille femme, les soins que vous leur prodiguez, les bonnes paroles que vous leur dites en leur distribuant les aumônes de votre amie ? Oh !

voyez-vous, le pauvre aime à recevoir, c'est vrai; mais s'il ne voit pas le sourire accompagner le bienfait, il lui semble plus pesant qu'agréable. Aussi la charité ne consiste pas seulement dans les dons qu'on fait, mais encore dans la manière dont on traite les malheureux; et quand on a cette vertu dans le cœur, on trouve le secret de faire du bien, même étant privé de richesse... Mais que fais-je donc? continua Gertrude, me voilà jasant, et le ciel est chargé de gros nuages. Partez vite, chère demoiselle. S'il venait à pleuvoir, je serais trop tourmentée de vous savoir dans les mauvais chemins. Allez le long du château, c'est le plus court, et que le Seigneur vous accompagne. »

Pour se conformer à l'indication de la bonne vieille, Edma suivit à son retour la route qui conduisait à l'antique manoir, et déjà elle avait pris un sentier qu'elle connaissait parfaitement, lorsque soudain elle vit sortir de la chapelle en ruine un homme couvert de haillons, et s'avançant vers elle en lui tendant son chapeau d'un air suppliant.

Une telle rencontre, dans un lieu aussi désert, l'alarma d'abord, et son premier mouvement l'eût portée à fuir, si elle ne se fût rassurée en voyant le mendiant de plus près. Rien en lui n'annonçait des intentions hostiles : ses traits avaient de la douceur ; il paraissait âgé d'environ vingt-quatre ans, et son air aussi timide que malheureux inspirait plus de pitié que de méfiance.

Edma n'hésita donc pas à lui donner quelques pièces de monnaie, et continua rapidement sa route sans avoir remarqué avec quelle attention le regard du mendiant s'était attaché sur elle en recevant son aumône.

Arrivée au village, elle le traversa avec non moins de vitesse, et aperçut alors la plaine envahie par les eaux. Le chemin qu'elle devait franchir pour atteindre l'autre rive n'était pas encore couvert, il est vrai ; mais, dans peu de minutes sa trace allait disparaître. L'orpheline le suivit cependant ; car elle songea à Marguerite, qu'à tout prix elle voulait rejoindre, et reprit sa course avec tant d'agilité, que bientôt la planche fut atteinte.

Là, elle dut s'arrêter : un violent battement de



K. Girardet del. Ferdinand sc.

C'EN ÉTAIT FAIT D'ELLES, SI UN BRAS VIGOUREUX NE FÛT VENU
LES ARRACHER AU DANGER.

cœur l'avait saisie à la vue de cette immense nappe d'eau qui l'environnait. Le lieu où elle se trouvait était peu propre à la rassurer; les flots écumeux s'y brisaient sur les rochers avec un épouvantable fracas, et, pour comble d'effroi, des cris de détresse viennent frapper son oreille. Ils partent d'une prairie voisine, où une jeune fille se débat avec son troupeau contre les ondes.

« Elle va périr, s'écrie Edma en la reconnaissant, pauvre Denise! mon Dieu, faites que je la sauve! »

Et, saisissant une grosse branche de saule, qu'elle aperçoit à quelques pas, elle marche courageusement au milieu de l'eau, en sondant le terrain avec son bâton.

A sa vue, la jeune fille s'est ranimée; elles arrivent l'une vers l'autre; déjà elles se tiennent par la main; le troupeau les suit, et elles sont près d'atteindre le chemin non encore submergé, lorsqu'une excavation profonde se rencontre sous leurs pas, et c'en était fait d'elles si un bras vigoureux ne fût venu les arracher à cet imminent danger.

Edma reconnaît dans son libérateur le mendiant qu'elle a rencontré près des ruines, mais elle ne peut articuler un seul mot pour le remercier ; car à cent pas d'eux la route a complétement disparu, et sa terreur est au comble. De son côté, Denise se lamente. Tout à coup, cependant, elle jette un cri de joie.

« Mon père ! voici mon père... le voyez-vous descendant la colline ? Il nous amène la charrette. Dame Marguerite est avec lui ; elle nous voit ; elle nous fait des signes avec son mouchoir. »

Mme de Senneville, en effet, debout dans la voiture, s'efforçait par ses gestes et ses exclamations de rassurer les deux jeunes filles. En voyant cette subite inondation, elle était allée demander du secours chez le père de Denise, qui heureusement était son proche voisin, mais qui, occupé dans ses champs, ne s'était pas aperçu de la crue des eaux.

Bientôt l'une et l'autre eurent le bonheur de recueillir dans leurs bras les objets de leur sollicitude, et, peu d'instants après, tous arrivèrent

sains et saufs sur la colline, où l'inondation n'était plus à craindre.

Aussitôt le mendiant fut pourvu de vêtements bien chauds ; les deux jeunes filles changèrent aussi les leurs, et elles reparurent toutes deux avec un teint si fleuri, que la bonne Marguerite acheva de se rassurer.

Edma put alors exprimer sa reconnaissance à son libérateur, et s'informer comment il s'était trouvé à portée de la secourir si promptement, ainsi que sa jeune voisine.

« Vous aviez eu compassion de ma misère, répondit le mendiant, avec un accent italien assez prononcé : votre aumône allait me sauver de la faim, dont je souffrais depuis bien des heures ; je descendis donc la côte derrière vous, *signora ;* j'achetai du pain, et je continuai de vous suivre ; je l'avoue, je désirais revoir vos traits, qui me rappellent un souvenir de ma première jeunesse. Ayant remarqué ensuite que vous dépassiez les maisons en vous dirigeant vers la campagne, je persistai doublement à m'attacher à vos pas, dans la crainte qu'il ne vous arrivât quelque accident

au milieu de cette plaine inondée, et j'eus le bonheur d'arriver à temps pour vous tirer du péril où vous avait jetée votre bon cœur. »

Le ton de franchise que le jeune mendiant avait mis dans cette réponse, sa figure honnête, son air doux et timide, donnaient un double prix au service qu'il venait de rendre; aussi Mme de Senneville se promit-elle de l'en récompenser généreusement.

Il fallait d'abord songer à lui donner l'hospitalité pour la nuit qui allait suivre: le père de la jeune paysanne se chargea de ce soin, et l'emmena peu d'instants après, se promettant de lui offrir aussi des marques efficaces de sa gratitude.

Lorsqu'il se fut éloigné, Edma demeura pensive. Il avait déclaré qu'en la voyant un souvenir de sa première jeunesse s'était réveillé. A son tour, il lui semblait que ce jeune homme ne lui était pas tout à fait inconnu : le son de sa voix surtout l'avait frappée, sans qu'elle pût se rappeler où elle l'avait entendu. Ayant fait part de cette remarque à sa mère adoptive, elle fut autorisée à questionner le mendiant sur ses souvenirs.

Ce n'était pas du reste une vaine curiosité qui animait l'orpheline dans cette circonstance. Le mystère dont le sort de son père se trouvait enveloppé, n'avait pas cessé un seul instant d'être pour elle un motif d'affliction. En vain chacune de ses lettres à son vénérable ami Butura était devenue plus pressante à ce sujet : les démarches et les enquêtes répétées du bon docteur avaient été infructueuses ; et la pauvre enfant, au milieu même du bonheur inespéré dont elle jouissait auprès de sa chère Marguerite, ne continuait pas moins de se livrer à l'inquiétude.

Ce fut donc avec une véritable impatience qu'elle attendit le lendemain pour interroger le jeune Italien, espérant que peut-être il connaissait sa famille, ou du moins quelque particularité propre à faciliter de nouvelles recherches. Sans partager entièrement cette espérance, Mme de Senneville se prêta à son désir, et fit appeler le mendiant.

Celui-ci se présenta d'un air plus timide encore que la veille, et parut éprouver une vive émotion en abordant sa jeune compatriote, à laquelle il

dit, sans attendre les questions qu'elle s'apprêtait à lui faire :

« Pardonnez-moi, signora, si j'ai osé m'enquérir auprès de mes hôtes de votre nom, de votre pays : il m'importait de m'assurer que mes souvenirs ne me trompaient pas. Hélas ! ceux que j'ai à vous rappeler vous seront pénibles, et votre commisération pour moi se changera peut-être en haine, quand je me serai fait connaître ; n'importe, je n'en dois pas moins accomplir mon devoir... Je suis Luigi, le fils aîné de la pauvre Francesca. »

A ce nom, Edma poussa une exclamation de surprise, et sembla d'abord éprouver une sorte de répulsion en regardant le mendiant, qui reprit d'une voix tremblante :

« Oui, je suis le fils de l'infortunée dont vous avez, pendant deux ans, partagé la misère, et qui fit souvent couler vos pleurs. Obligé de gagner mon pain, j'étais alors en service dans le voisinage, et je fus quelquefois témoin des souffrances que vous enduriez : mon cœur en saignait ; toujours je m'en retournais plus navré.

Voilà pourquoi sans doute, quoique je fusse bien jeune à cette époque, votre souvenir s'est gravé assez dans ma mémoire pour que j'aie pu, au bout de huit ans, retrouver dans vos traits quelques rapports avec ceux de votre enfance. C'est une faveur du Ciel, et je l'en bénis, signora; car ma pauvre mère, en mourant, a déposé entre mes mains des papiers qui vous appartiennent, et qui peut-être ont pour vous quelque utilité.

— En seriez-vous porteur ? demanda vivement l'orpheline.

— Non, malheureusement, reprit le jeune homme; rassurez-vous, cependant, ils sont en sûreté, et il vous sera facile de les avoir. Si j'avais pu espérer vous rencontrer un jour, je ne les eusse pas laissés en Italie; mais quand ma mère, à son lit de mort, me fit appeler pour m'en rendre dépositaire, je venais d'entrer au service d'un Français, qui, ayant un goût prononcé pour les voyages, était sur le point de se rendre en Allemagne, où je devais le suivre. Ignorant ce que vous étiez devenue, signora, je crus convenable de déposer chez le curé de notre village le paquet

cacheté à votre adresse, lui recommandant de ne le remettre à personne qu'avec mon autorisation ; il s'engagea à me la demander en cas de besoin.

— C'était agir sagement, bon Luigi, dit Mme de Senneville ; d'ailleurs, vous pourrez peut-être nous apprendre dès à présent quels sont les papiers contenus dans ce paquet.

— Je l'ignore absolument, Madame, répondit le fils de Francesca. En me le confiant, ma mère n'a voulu répondre à aucune de mes questions sur ce point ; et toujours auparavant elle s'était abstenue de me donner le moindre détail concernant la jeune signora, dont le triste sort m'avait si souvent affligé.

— Et que fîtes-vous après la mort de votre mère ? demanda de nouveau l'amie d'Edma, qui désirait entendre le jeune Italien, afin de mesurer plus sûrement le degré de confiance qu'on pouvait lui accorder.

— Je vous l'ai dit, Madame, poursuivit celui-ci avec cet air de franchise qui prévenait en sa faveur, je venais d'entrer au service d'un nouveau maître : jusque-là je n'avais gagné que ma

nourriture, et, quelque peu lucrative que fût cette place, je me crus heureux de l'avoir trouvée; car j'espérais, en économisant beaucoup, pouvoir offrir quelque soulagement à ma mère; sa mort me priva subitement de ce bonheur, et, peu après, je quittai l'Italie avec mon maître, qui, depuis deux ans attaqué d'une maladie incurable, ne fit plus que languir lorsque nous fûmes en Allemagne.

« Il s'obstina néanmoins à y demeurer assez, continua Luigi, pour que je pusse apprendre à parler la langue du pays ainsi que le français. Célibataire, et forcé par la modicité de sa fortune, comme par son état de souffrance, à vivre fort retiré, ce bon maître prit plaisir à me donner des leçons. Il m'aimait, à cause des soins que je lui prodiguais, et il m'apprit une foule de choses qn'un malheureux comme moi ignore généralement. Je dus ainsi à cet homme respectable des moments de bonheur que sans lui je n'aurais jamais connus.

« Mais cette douce situation ne devait pas durer : j'étais destiné à retomber toujours dans l'état misérable d'où j'avais espéré sortir.

« Après avoir visité l'Allemagne et séjourné à Vienne fort longtemps, mon maître voulut revoir la France; ce fut à Paris qu'il se fixa. Son état empirait chaque jour, et mes soins lui devinrent de plus en plus nécessaires. Enfin, il s'éteignit dans mes bras il y a quelques mois, sans avoir fait en ma faveur aucune des dispositions que semblaient devoir réclamer mes longs services, ainsi que la modicité de mes gages; sans doute il se croyait moins près de sa fin. Quoi qu'il en soit, je lui eus à peine fermé les yeux, que d'avides héritiers vinrent se partager son mince patrimoine. Irrités de trouver si peu, ils ne daignèrent même pas m'accorder une simple gratification. Un certificat de fidélité fut tout ce que j'obtins.

« Le voici, Madame, » continua le jeune Italien en présentant à l'amie de l'orpheline un papier revêtu de plusieurs signatures. Puis, reprenant son récit, il ajouta :

« Je possédais heureusement quelques épargnes, et je résolus de m'enquérir d'une nouvelle place. Mais, durant mon service assidu auprès de mon maître, je n'avais pu faire aucune connais-

sance, et Paris est un monde où un pauvre étranger se trouve dans le plus profond isolement, lorsqu'il n'a personne qui daigne s'intéresser à lui ; aussi, la moitié de mes faibles ressources ne tarda pas à être épuisée en vaines recherches. Pour comble de maux, les veilles et de longues fatigues avaient altéré ma santé : je fus réduit à aller réclamer dans un hôpital les soins de la charité, et dans cet asile destiné au malheur, je sentis le mien plus amèrement.

« Enfin, je me rétablis ; mais l'altération de mes traits ayant redoublé les difficultés que j'avais rencontrées auparavant, je me vis forcé de quitter une ville où chacun me montrait plus de méfiance que de pitié, et je voulus dès lors me rapprocher de mon pays, quoique déjà j'y eusse éprouvé tous les genres de misères. »

Ici le pauvre jeune homme s'arrêta oppressé, et les deux amies l'engagèrent à suspendre son récit.

« Non, non, reprit-il aussitôt, puisque vous êtes assez bonnes pour accorder quelque intérêt à mon malheureux sort, permettez que je vous

fasse connaître comment la Providence me conduisit sur les traces de la jeune signora, dont les traverses de ma vie ne m'avaient pas fait perdre le souvenir.

« Après avoir marché pendant plusieurs jours, vendant sur la route le peu de hardes que je possédais, j'arrivai dans ces parages, espérant trouver du travail chez quelque cultivateur, et me procurer ainsi le moyen de me rendre en Italie. Cet espoir ayant encore été déçu, un profond découragement s'empara de moi. J'étais épuisé par la faim; et, songeant moins, je l'avoue, à invoquer les secours du Ciel qu'à accuser les hommes, je résolus de me laisser mourir plutôt que d'implorer de nouveau leur commisération. Ce fut alors que j'aperçus le vieux château: il me parut inhabité, et j'allai m'y réfugier dans l'espoir d'y exhaler mon dernier soupir. Cependant la vue de la chapelle en ruine vint tout à coup réveiller au fond de mon âme les sentiments de foi que j'y avais toujours nourris, grâce aux conseils que me donna dans mon enfance notre saint pasteur.

« Je tombai donc à genoux en murmurant une fervente prière, et je l'avais à peine achevée, lorsque je vous aperçus, signora. Soudain, j'osai croire que c'était le bon Dieu qui vous envoyait pour soulager ma détresse ; aussi, cette pensée me donna la hardiesse de vous aborder, de vous tendre mon chapeau, et ce fut en recevant votre aumône que je reconnus vos traits, dont les années n'ont pas changé l'expression. Vous savez le reste, signora.

— Oui, bon Luigi, répondit Edma, oui, je sais que je dois la vie à votre dévouement, et ce n'est pas la seule obligation que j'aie contractée envers vous : la conservation des papiers laissés entre vos mains est un service non moins grand à mes yeux.

— Je n'ai fait en cela que remplir un devoir, et n'ai aucun droit à votre reconnaissance, répliqua le jeune Italien ; mais, s'il vous était possible d'oublier les maux que vous avez soufferts dans ma famille, j'emporterais aujourd'hui une grande consolation en vous quittant, et plus de courage pour supporter mon triste sort.

— Pourquoi vous éloigner sitôt, Luigi ? dit alors Mme de Senneville. Il faut au moins que vous restiez dans ces lieux jusqu'au moment où ma jeune amie aura reçu les papiers qui l'intéressent ; vous seul pouvez les réclamer et exiger au besoin qu'ils lui soient rendus. En attendant qu'ils arrivent, vous demeurerez chez l'honnête cultivateur qui vous a donné l'hospitalité la nuit dernière. Il peut d'ailleurs vous employer utilement dans ses travaux, et je pense qu'il se prêtera volontiers à cet arrangement. »

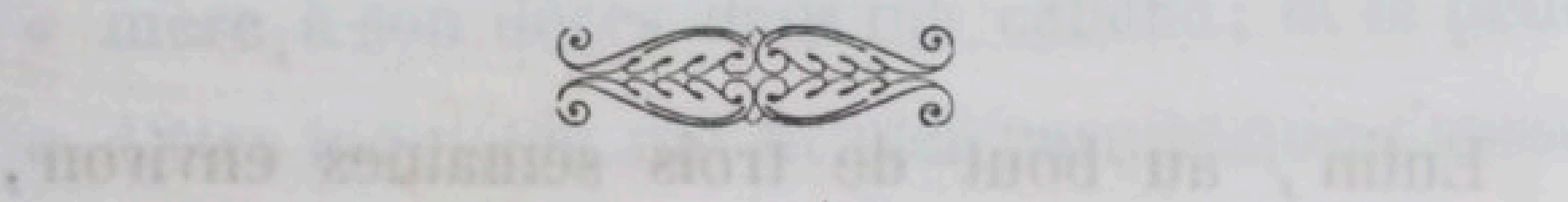
En recueillant ces paroles, le jeune Italien poussa un cri de joie.

« C'est me rendre la vie que de me promettre du travail, reprit-il d'un ton pénétré. Ne craignez pas d'avoir jamais à vous repentir de votre compassion : Luigi est bien pauvre, sans doute, mais son cœur est reconnaissant, et désormais il vous sera dévoué. »

Nous l'avons déjà dit : rien n'est doux à l'âme comme le sourire du malheureux dont on vient de soulager la peine. Aussi, les deux amies, en voyant la joie expansive du bon jeune homme,

éprouvèrent un ineffable sentiment de bien-être.

Ce fut sous cette impression que l'orpheline se mit à écrire au docteur Butura, dont l'affection lui était trop connue pour qu'elle pût douter de l'empressement qu'il mettrait à la servir. Grâce aux renseignements donnés avec précision par Luigi et l'autorisation qu'il écrivit de sa main, elle ne douta pas non plus que son vénérable ami ne lui envoyât sans retard les papiers qui l'intéressaient, et l'on devine avec quelle impatience elle les attendit.



CHAPITRE VII.

L'amitié s'enrichit de tout ce qu'elle donne.

LES JEUNES OUVRIÈRES.

Enfin, au bout de trois semaines environ, Edma reçut d'Italie les papiers si impatiemment attendus, et fut saisie d'une telle émotion en touchant leur enveloppe, qu'elle faillit s'évanouir. Vainement son amie la supplia de s'armer de courage; elle semblait pressentir les nouvelles afflictions qui allaient la frapper.

D'une main tremblante elle ouvrit le paquet soigneusement cacheté; et le premier objet qui frappa ses regards fut un écrit en mauvais italien, portant la signature de Francesca, et conçu à peu près en ces termes :

« Si ces papiers vous sont remis un jour, « Edma, ne me maudissez pas de les avoir rete- « nus : je vais paraître devant Dieu; ayez pitié « de ma pauvre âme.

« Si vous saviez comme le remords m'a dé- « vorée chaque fois que j'ai pensé à vous, à « l'ignorance dans laquelle je vous laissais sur « votre famille ! Mais, hélas ! la misère m'avait « portée à dérober l'argent que possédait votre « mère à son décès dans ma cabane; et la peur « d'être inquiétée me fit nier ensuite que j'eusse « trouvé aussi sur elle des papiers qui pouvaient « vous être utiles.

« C'est à mon fils aîné, à mon Luigi, que je « vais les remettre en mourant. Je connais son « cœur, son exacte probité; aussi lui ai-je caché « ma coupable action, et je vous demande à ge-

« noux de ne pas la lui reprocher, s'il réussit à « vous découvrir. A quoi vous servirait de le « faire rougir, de lui donner du mépris pour « celle à qui il doit le jour?... Ah! plutôt soyez « miséricordieuse; j'implore votre pardon, ne « me le refusez pas ! »

Il serait superflu de dire quelles furent les impressions de l'orpheline à la lecture de cet écrit; on les conçoit aisément. Elle l'eut à peine achevé, qu'ouvrant une lettre volumineuse qui s'y trouvait jointe, elle vit au bas le nom de son infortunée mère; et, portant religieusement à ses lèvres les caractères tracés par cette main chérie, elle lut ce qui suit, à travers ses sanglots:

A la mère Sainte-Thérèse, religieuse au couvent de la Visitation, à Paris.

Milan, le 28 mai 1816.

« O ma Thérèse, tu as quitté le monde, tu « viens de te consacrer au Seigneur, d'ensevelir « ta jeunesse, tes talents, au fond d'un cloître;

« et ceux qui ont assisté à ton sacrifice ont peut-« être versé des larmes sur toi. Eh bien ! l'amie « de ton enfance, celle qui t'aime comme une « tendre sœur, bénit le Ciel de t'avoir inspiré « cette sainte vocation. Oui, au milieu des dou-« leurs qui lui déchirent l'âme, ta Louisa voit le « port où la main de Dieu t'a guidée, et un « dernier sentiment de joie vient encore lui sou-« rire.

« Qui m'eût dit, il y a huit ans, quand toutes « deux, rieuses et folâtres, nous nous formions « de la vie des idées si enchanteresses, quand « nous nous promettions de ne jamais nous quit-« ter, que nos destinées seraient si différentes !

« Pourquoi ne t'ai-je pas suivie dans le pays « de ta bonne mère ? elle avait élevé ma jeu-« nesse ; elle eût consenti à emmener la pauvre « orpheline que tu aimais, et elle lui eût inspiré « cette piété ardente qui vient de te conduire au « pied des autels, où une paix céleste sera dé-« sormais ton partage... Ah ! jouis bien de cette « paix, dont l'infortunée Louisa ne connaîtra les « douceurs que dans la vie future, si Dieu daigne

« lui tenir compte de ses épreuves sur la terre.

« Tu me demandes, ma Thérèse, d'en dérou-
« ler devant toi l'affligeant tableau. En te le dé-
« voilant, je vais peut-être troubler ce calme
« heureux qu'il m'eût été si doux de partager
« avec toi; mais ton amitié l'exige, et d'ailleurs,
« dans le saint asile que tu t'es choisi, l'âme
« doit s'élever au-dessus des orages du monde;
« si la charité y fait compatir aux maux des pau-
« vres humains, elle s'efforce aussi d'attirer sur
« eux, par la prière, les consolations que réclame
« leur faiblesse.

« Eh bien donc, prie pour moi, prie pour
« celle qui partagea les jeux de ton enfance, et
« qui maintenant porte au fond de son cœur
« toutes les angoisses du désespoir.

« Avant de te faire connaître l'excès de mon
« malheur, il me faut remonter dans ce passé
« qui semble ajouter une nouvelle amertume à
« mes afflictions. Depuis que tu as quitté notre
« belle Italie, une foule de circonstances, indé-
« pendantes de ta volonté comme de la mienne,
« rendirent notre correspondance peu active, et

« tu ignores la plus grande partie des événements « qui m'ont conduite dans cet abîme de maux.

« Tu sais seulement que je fus recherchée en « mariage, après ton départ, par le colonel de « B*** et que mon tuteur, pressé de s'affranchir « d'un fardeau qu'il n'avait pris qu'à regret, se « hâta de conclure cette union.

« N'ayant en partage que de faibles débris de « l'ancienne opulence de ma famille, je fus tou- « chée du désintéressement de mon époux, et le « premier sentiment qu'il m'inspira fut celui de « la reconnaissance. Les nobles qualités de son « âme, les soins dont il m'entoura, ne tardèrent « pas à y ajouter ceux de la plus profonde estime « et de la plus tendre affection.

« Je fus alors la plus heureuse des femmes, « ma Thérèse; car bientôt les joies maternelles « vinrent compléter le bonheur dont je jouissais « dans mon ménage, et toutes mes illusions de « jeune fille me parurent réalisées; toi seule me « manquais...

« Hélas! cette félicité ne tarda pas à s'évanouir « comme un songe ; j'allais entrer dans les tristes

« réalités de la vie, et pour moi elles devaient « être affreuses.

« A cette époque, la guerre s'était allumée « sur tous les points de l'Europe. Il me fallut « subir la plus douloureuse séparation : le colo- « nel fut appelé au champ d'honneur; et, à dater « de ce jour, de sinistres pressentiments sem- « blèrent m'avertir des coups qui devaient fondre « sur moi.

« Le sourire de ma fille, de mon Edma, ses « tendres caresses ne parvenaient même pas à « me distraire de mes terreurs; en la pressant « dans mes bras, je voyais les dangers de son « père, et je frémissais.

« Ce fut sans doute à ces terreurs, à cette agi- « tation continuelle que je dus le développement « de la maladie de cœur dont souvent tu m'as « vue atteinte dans ma première jeunesse, et qui « aujourd'hui a fait d'effrayants progrès. Cette « maladie peut, d'une heure à l'autre, m'entraî- « ner au tombeau; mais avant de te dire mes « craintes à ce sujet, laisse-moi achever le récit « que tu exiges.

« Plusieurs années s'écoulèrent sans que je « revisse mon mari ; et mes maux s'accrurent « en raison de l'incessante douleur que me cau- « sait son absence. Il ne rentra en Italie qu'après « avoir partagé les revers successifs des armées « françaises ; et la joie qu'il éprouva en me re- « voyant ainsi que sa fille chérie, ne tarda pas à « être empoisonnée par les souffrances auxquelles « je continuai d'être en proie.

« Une peine non moins vive déchirait son noble « cœur : il ne pouvait voir sans frémir l'asservis- « sement de sa patrie. Exaspéré parfois, peut- « être manqua-t-il de prudence dans l'expression « de ses plaintes, et il fut porté sur la liste fatale « des suspects... Bientôt, une conspiration mili- « taire vint à se découvrir ; on le soupçonna d'en « avoir été l'un des principaux agents, et il fut « arraché de mes bras pour être traîné en pri- « son...

« En proie au plus affreux désespoir, je puisai « cependant dans l'excès même d'un tel malheur le « courage qui m'était nécessaire. Conservant en- « core une faible espérance de sauver l'infortuné,

« j'emmenai ma fille, et je me présentai avec « elle devant les juges : il me semblait que mes « larmes, que celles de ma pauvre enfant surtout, « amolliraient le cœur de ces hommes... Ils « furent impitoyables, ils me repoussèrent, les « uns avec dureté, les autres avec une apparente « froideur, commandée par la crainte de se com- « promettre... Oh ! quand l'intérêt personnel, « quand l'odieux égoïsme domine dans les cœurs, « tout sentiment d'humanité en est banni : je ne « pus même pas obtenir de voir mon malheureux « époux ; il était au secret.

« Plus tard, cette faveur me fut accordée une « seule fois, mais alors tout espoir nous était « ravi ; c'était un dernier adieu qu'il fallait nous « dire, et, dans cette entrevue déchirante, mes « forces succombèrent.

« Enlevée d'auprès de lui, je fus longtemps « entre la vie et la mort ; quand je revins à « moi-même, j'appris que les barbares l'avaient « condamné à quinze années de *carcere duro* au « Spielberg... »

Ici l'orpheline poussa un gémissement, et tomba éperdue entre les bras de son amie. Celle-ci voulut écarter la lettre échappée de ses mains ; mais elle la ressaisit, et lut ces derniers mots :

« Maintenant, chère Thérèse, tu vois l'épou-
« vantable abîme dans lequel je suis tombée ; tu
« devines mes angoisses, mes tortures. Cepen-
« dant, il y a encore du courage au fond de mon
« âme ; oui, je sens qu'une force surnaturelle
« me soutient... Écoute : une inspiration m'est
« venue ; j'ai formé un plan. Dans une heure, je
« quitterai secrètement cette ville. Toutes mes
« démarches y étant surveillées, j'en sortirai à
« pied avec ma fille ; ils ne soupçonneront cer-
« tainement pas que je puisse échapper ainsi à
« leur malveillance, car ils connaissent l'état dé-
« plorable où ils m'ont réduite. Tandis qu'ils
« perdront mes traces, je me rendrai à peu
« de lieues d'ici, dans une famille ignorée,
« sur laquelle je crois pouvoir compter encore.
« De là, j'espère te faire passer cette lettre
« avec sûreté. C'est de là aussi que je réclamerai

« à mon tuteur une somme qui m'appartient, et « qu'il a consenti à garder pour la faire valoir.

« Cette somme, il me la faut. Je compte te « conduire mon Edma ; oui, si le Ciel daigne « prolonger mes tristes jours, je veux te confier « cette enfant si chère, l'abriter sous l'aile de « ton affection, tandis que j'irai où le devoir « m'appelle...

« Tu me comprends, n'est-ce pas, ma Thérèse ? « A présent, tu entrevois mes projets. Ne crains « rien ; je te répète que cette idée, dont je bénis « Dieu, a ranimé mes forces.

« Adieu, mon amie, ma sœur. Prie pour ta

« LOUISA DE B***. »

En finissant de lire ces pages, où étaient exprimés les derniers vœux de sa malheureuse mère, Edma, l'âme brisée, s'écria :

« Chère maman, vous êtes au ciel : tant de souffrances, tant d'amertumes, vous ont placée au rang des élus. Eh bien ! demandez à Dieu maintenant du courage pour votre fille : elle ten-

tera d'accomplir votre dernière volonté. Oui, dût-elle reprendre le métier de mendiante pour arriver jusqu'à son père, elle s'y dévouera, elle sacrifiera sa vie, s'il le faut, pour l'arracher de cette affreuse prison...

— Pauvre enfant! interrompit Mme de Senneville, à Dieu ne plaise que je veuille arrêter l'élan de ton amour filial! Jamais il n'en fut de plus légitime; et si au prix de tes jours tu pouvais rendre la liberté à ton père, quelle que dût être mon affliction, je te dirais: Oui, dévoue-toi. Mais ici ton sacrifice serait inutile. Apprends donc que la forteresse du Spielberg est l'une des prisons les plus inaccessibles de l'empire d'Autriche; que l'incessante surveillance qui s'y exerce déjouerait tes projets, comme déjà tant de fois elle a déjoué les tentatives faites pour d'autres infortunés. Chère Edma, pardonne-moi d'ajouter à ta peine; mais je te devais la vérité tout entière avant de te laisser engager dans une entreprise pour laquelle je n'aperçois nulle chance de succès.

— Eh quoi! repartit la jeune fille hors d'elle-

même, les difficultés, quelles qu'elles soient, doivent-elles m'arrêter dans l'accomplissement d'un devoir aussi sacré? Resterai-je ici paisiblement quand mon malheureux père gémit depuis près de onze ans dans la captivité? Non, non, ma digne amie, vous ne me conseilleriez pas une telle lâcheté de cœur. Déjà, je me reproche les courts instants de bonheur dont j'ai joui, pendant que j'ignorais son horrible sort; aujourd'hui que je le connais, ces jouissances, ce bien-être, dont votre généreuse affection m'entoure, se changeraient en amertumes si je restais éloignée de lui. Je ne pourrai, dites-vous, le délivrer de ses fers; eh bien! je m'approcherai du moins de sa prison; du pied de cette odieuse forteresse, ma prière s'élèvera chaque jour au Ciel, et peut-être qu'à force de persévérance je parviendrai à faire savoir au pauvre captif que sa fille est près de lui, qu'elle s'associe à ses souffrances, à ses douleurs... Ne sera-ce pas un soulagement pour son âme désolée? D'ailleurs, le bon Dieu m'inspirera: sa main puissante se sert quelquefois du plus faible roseau pour opérer des prodiges; c'était

cette pensée, sans doute, qui soutenait les espérances de ma mère. Pourquoi n'espèrerais-je pas aussi ? Elle était épuisée par d'affreux chagrins, par la maladie qui devait, hélas ! la précipiter au tombeau, tandis que moi, j'ai des forces à dépenser pour accomplir son dernier vœu... »

Pendant que l'excellente enfant parlait ainsi, Mme de Senneville, la tête penchée sur la poitrine, paraissait absorbée par de profondes réflexions. Bientôt, cependant, elle regarda l'orpheline, et lui dit :

« Ainsi, Edma, tu aurais le courage de quitter Marguerite, l'amie qui t'aime si tendrement ? »

A cette question, la jeune fille poussa un sanglot, et se précipita sur le sein de sa mère adoptive.

« Oui, reprit cette dernière, je vois que l'idée de notre séparation te cause du chagrin, et que pourtant tu te résignerais à le subir. Je ne t'en fais pas un reproche : la nature a des droits que l'amitié ne peut lui disputer. Cette séparation, d'ailleurs, n'aura pas lieu. Crois-tu donc possible que Marguerite t'abandonne, quand plus que ja-

mais son appui t'est nécessaire ? Non, non ; si tu pars, je te suivrai.

— Que dites-vous, ma digne amie ? s'écria Edma en baignant de ses pleurs les mains de sa bienfaitrice. Pensez-vous donc que je consente à vous entraîner dans mon malheur, à provoquer votre ruine, à briser cette vie calme dont vous jouissez ici ? Je vous en conjure, renoncez à me faire de semblables sacrifices ; ils mettraient le comble à mon désespoir.

— Ces sacrifices, tu te les exagères, mon Edma, repartit la noble femme. Écoute, il n'en est qu'un au-dessus de mes forces : c'est celui de te quitter. Sans doute, en te suivant, il me faudra échanger cette vie paisible contre des agitations, des peines peut-être ; mais nous serons deux pour les porter, et le bonheur d'être toujours avec toi, de te soutenir par ma tendresse, doublera mon courage.

« Quant aux frais que pourront nécessiter ces tristes circonstances, continua-t-elle, ils ne sauraient causer ma ruine, ainsi que tu le supposes : j'ai en réserve une somme qui peut largement y

parer. En pays étranger comme ici, nous saurons vivre de peu, afin de nous mettre à même d'agir plus utilement. N'insiste donc plus ; ne cherche pas à ébranler ma résolution; elle est invariable. Seulement confie-moi le soin de diriger tes projets et de choisir l'instant où ils pourront être mis à exécution. Tu sais que j'ai en Autriche d'anciennes relations: une des personnes que j'y ai connues le plus intimement séjourne depuis quelque temps à Paris; je vais lui écrire. Proche parente de l'homme d'État qui fut à la fois mon ami et mon protecteur, elle peut s'assurer auprès de lui si ton père est encore au Spielberg. Si, en effet, il se trouve parmi les détenus politiques de cette forteresse, alors, quoique sans partager ton espérance de briser ses fers, je n'opposerai plus rien à ton dévouement filial, et je m'associerai aux chances plus ou moins favorables qu'il plaira à Dieu de t'envoyer. »

Nous n'essaierons pas de décrire les impressions de l'orpheline à ce discours. Il lui parut si doux d'être aimée avec un tel abandon, une telle générosité de cœur, que, regardant son amie

avec extase, elle ne songea même plus à la détourner de son dessein, et, trop émue pour lui exprimer ses sentiments, elle se contenta de lui dire :

« Je m'abandonne à vous ; agissez, commandez ; votre Edma vous obéira aveuglément ; car c'est Dieu lui-même qui vous inspire cet excès de bonté. »

La voyant enfin plus calme, Mme de Senneville se retira pour remplir la promesse qu'elle venait de lui faire ; et tandis qu'elle écrivait à la personne dont elle lui avait parlé, l'orpheline acheva d'examiner le contenu du paquet envoyé par le vénérable Butura. Plusieurs actes de famille s'y trouvaient, avec un billet du bon docteur, qui cependant n'avait pris connaissance d'aucune des pièces de son envoi, parce qu'elles étaient toutes soigneusement cachetées ; mais il supposait avec raison que ces papiers, dérobés et rendus, devaient éclaircir le mystère qui enveloppait le sort de sa protégée, et, en lui exprimant son affection, il lui offrait ses services.

« Usez de moi en toute confiance, ma jeune « amie, lui disait-il, non-seulement pour les dé- « marches qui pourraient vous être nécessaires, « mais aussi pour vos besoins ; je veux que dé- « sormais vous me traitiez comme un père. S'il « ne m'a pas été donné jusqu'ici de vous en tenir « lieu, je n'en ai pas moins eu toujours les sen- « timents ; la suite vous le prouvera.

« Adieu, mon aimable Edma. L'attachement « que je vous porte est le dernier lien de ma « vieillesse ; il est aussi sa dernière espérance « dans cette vie. Quand votre avenir sera fixé, « je vous dirai quels sont mes projets. »

Cette lettre fut une nouvelle consolation pour l'orpheline ; aussi, en rejoignant son amie, s'efforça-t-elle de se montrer plus résignée.

Ce n'est pas d'ailleurs dans le premier choc d'une grande affliction que l'âme éprouve le plus d'abattement : surprise, bouleversée, elle semble, au contraire, puiser une sorte d'énergie dans sa douleur ; mais quand la réflexion lui arrive, quand elle peut mesurer l'étendue de son malheur et

les amertumes qu'il entraîne, alors ses forces succombent, et elle s'abandonne au découragement.

Ce fut là ce qu'éprouva notre Edma lorsque, rendue à elle-même, elle se représenta l'auteur de ses jours gémissant au fond d'un cachot et appelant en vain ceux qu'il avait chéris en ce monde. Sans cesse il lui semblait entendre le bruit des chaînes dont il était chargé ; elle devinait ses tortures, ses cruelles privations, et ces images déchiraient tellement son cœur, qu'en vain la voix de l'amitié essayait de calmer ses angoisses ; ce n'était qu'au pied de la croix, en adressant au Ciel ses ferventes prières, que la pieuse enfant retrouvait quelque espérance.

Chaque matin donc, sans y manquer jamais, elle se rendait avec sa bienfaitrice devant les saints autels pour implorer la grâce qu'elle désirait si ardemment.

C'était à l'église de Châtillon qu'elles allaient unir leurs vœux. Un jour qu'elles étaient demeurées longtemps au fond de l'antique chapelle dédiée à la sainte Vierge, elles aperçurent en

sortant le fils de Francesca, à genoux derrière un des piliers ; son attitude annonçait autant d'accablement que de ferveur. Les ayant vues cependant, il les suivit, et Mme de Senneville, frappée de l'altération de ses traits, se hâta de l'interroger.

« Qu'avez-vous donc, bon Luigi ? lui dit-elle avec cette compatissante bonté qui la rendait si chère aux malheureux. Auriez-vous quelque nouvelle peine ? Le maître que vous servez se loue pourtant de votre zèle, de votre assiduité au travail; il ne parle de vous qu'avec estime, et je puis même vous dire que vos bonnes qualités lui ont fait prendre la résolution de vous garder à son service, si vous désirez rester dans ce pays.

— Aussi, Madame, répondit le jeune Italien, n'est-ce pas de ce côté que vient ma peine ; elle a une autre cause. S'il ne s'agissait que de moi, le courage ne me manquerait pas ; depuis longtemps je suis familiarisé avec le malheur.

— Enfin, qu'avez-vous ? dit en insistant l'amie d'Edma.

— Eh! Madame, reprit-il d'une voix brisée,

pensez-vous que je puisse être insensible au chagrin dont je vous vois accablées l'une et l'autre? Tenez, j'aime mieux vous dire la vérité tout entière. L'autre jour, mon maître me fit des propositions par rapport à la continuation de mes travaux chez lui. C'est à vous, Mesdames, que je dois ses bontés envers moi, et il était bien juste que j'allasse vous en témoigner ma reconnaissance. Je me rendais donc chez vous dans cette intention, lorsqu'en passant sous l'une de vos croisées, j'entendis gémir la jeune signora. Étonné et saisi à la fois, je m'arrêtai... Elle parlait des papiers venus d'Italie, d'une prison où serait renfermé son père; vous lui promettiez de l'y conduire... Depuis ce moment je suis bien malheureux; car je vois que vous méprisez le pauvre Luigi, puisque vous ne lui dites rien; puisque vous ne semblez pas compter sur son dévouement dans une aussi triste circonstance... »

En achevant ces mots, il fondit en larmes.

« Bon Luigi, lui répondit Mme de Senneville, non moins touchée qu'Edma de la vive sensibilité qu'il leur montrait, je ne regrette pas que vous

ayez surpris le secret de nos peines ; je vous crois capable de le garder religieusement. Quant à nos projets, ils ne sont pas fixés encore. S'ils doivent se réaliser, je suis loin de refuser les services que vous pourriez nous rendre ; avec un cœur tel que le vôtre on peut accomplir de nobles actions. Cessez donc de vous affliger par rapport à notre manque de confiance ; vous vous êtes complétement mépris sur ce point. Si votre zèle peut nous être nécessaire, ma jeune amie et moi nous n'hésiterons pas à l'accepter.

— Oh ! merci, mille fois merci, Madame, pour ces bonnes paroles, repartit vivement Luigi. Maintenant je vais reprendre mes travaux avec plus de courage, jusqu'au jour où vous daignerez me mettre à l'épreuve. Heureux si je puis alors vous donner de véritables témoignages de ma gratitude et de mon dévouement. Veuillez compter, en attendant, sur mon inviolable discrétion. »

« Ce jeune homme possède des qualités précieuses, dit Mme de Senneville à Edma, lorsque Luigi les eut quittées. Si nous devons faire le voyage d'Allemagne, et que sa présence ne te

soit pas désagréable, je pense que le mieux serait, en effet, de l'attacher à notre service : il peut, par son intelligence et son zèle, nous être d'une grande utilité dans un pays qu'il a déjà parcouru, et dont il sait la langue. Ne partages-tu pas cette opinion?

— Assurément, ma digne amie, répondit l'orpheline, l'attachement du bon Luigi me paraît sincère; tout en lui annonce un cœur aussi honnête que dévoué, et ce que je me rappelle de sa première jeunesse peut fortifier encore notre confiance. Permettez-moi seulement de vous faire remarquer qu'en acceptant ses services, vous allez prendre une nouvelle charge. Songez, ma tendre amie, combien je serais à plaindre si mon malheur devait vous faire dépasser les bornes que peut vous prescrire votre situation.

— Je t'ai déjà dit, interrompit l'excellente femme, que tes inquiétudes sur ce point n'ont aucun fondement. Mais, puisque tu persistes à y revenir, il faut bien que j'achève de te rassurer. Apprends donc que la somme dont je puis disposer pour notre voyage et notre séjour en Au-

triche, est entièrement indépendante de mon revenu annuel. Je la réservais à une bonne œuvre ; depuis que je t'ai adoptée pour ma fille, je comptais la faire servir à te procurer un mariage convenable. Aujourd'hui, si la Providence en décide autrement, tu sauras du moins que c'est ton avenir et non mon bien-être qui sera sacrifié à ton amour filial.

— O ma trop généreuse amie ! répliqua vivement Edma en portant à ses lèvres la main de Marguerite, de quel poids vous allégez mon cœur ! Je n'insiste plus ; j'accepte tout de votre bonté. Mais comment avez-vous pu vous arrêter un seul instant à la pensée d'une union pour moi ? Ne savez-vous pas que tous mes vœux en ce monde se bornent à vivre pour vous, uniquement pour vous et pour mon infortuné père ; qu'il me serait impossible de former d'autres affections ? Ah ! vous qui comprenez si bien l'amitié, vous qui savez répandre sur elle tous les charmes, toutes les délices qu'il est donné à l'âme de goûter dans cette vie, comment n'avez-vous pas pensé que votre Edma ne veut appartenir

qu'à sa bien-aimée Marguerite, qu'elle ne pourrait consentir à porter ailleurs les sentiments qu'elle lui a voués, et qui, au milieu même de tant d'afflictions, la comblent encore d'un indicible bonheur ?

— Que tu me fais partager, répondit Mme de Senneville, profondément émue et en regardant la jeune fille avec tendresse. Oui, continua-t-elle, ton affection me rend si heureuse, que chaque jour elle me rattache de plus en plus à ce monde, qu'auparavant j'étais impatiente de quitter. Cesse donc désormais de me parler de tes obligations; elles sont devenues réciproques entre nous, tu le vois; ne les comptons plus, mon Edma. »

En achevant cet entretien, les deux amies arrivèrent à leur demeure, et les douces impressions que l'orpheline venait de ressentir lui donnèrent le courage de surmonter ce jour-là sa tristesse habituelle.

Elle profita de ce moment de calme pour se rendre chez Mme de Linard, à laquelle on avait laissé ignorer les tristes nouvelles reçues d'Italie. Edma souffrait de cette réserve; mais Mme de

Senneville lui avait fait observer que la moindre indiscrétion sur ses projets pouvait en compromettre gravement l'exécution, et elle s'était abstenue de toute confidence sur ce point.

Aussi, ce fut avec une double satisfaction qu'elle apprit, en arrivant chez la baronne, que cette dernière s'apprêtait à rejoindre M. de Linard. Il venait de lui annoncer ce jour même qu'un emploi obtenu dans une petite ville voisine leur permettait enfin de se réunir, et de vivre dans une sorte d'aisance.

Cette circonstance aussi heureuse qu'inattendue soulagea donc Edma du poids qui l'oppressait; elle n'en éprouva pas moins une peine très-vive en se séparant de la mère et de la fille. L'une et l'autre, dans ces derniers temps, avaient si bien réparé leurs torts, qu'elle ne se souvint plus, au moment de les quitter, que des qualités dont le malheur les avait enrichies et de ses premières obligations envers la baronne.

Quinze jours après leur départ, la réponse concernant l'infortuné captif arriva enfin. Il existait encore; mais sa santé déplorable faisait

craindre à ses gardiens qu'il ne sortît pas vivant de la forteresse.

La personne qui donnait ces tristes renseignements était, nous l'avons dit, proche parente de l'homme puissant connu de la comtesse de Senneville, et elle ne cachait pas à cette dernière les difficultés presque insurmontables qui s'opposaient à l'obtention de la grâce désirée. Elle l'engageait néanmoins, dans le cas où elle se déciderait à faire avec sa jeune amie le voyage d'Allemagne, à venir d'abord à Paris, afin de se concerter sur l'époque qu'il faudrait choisir pour entamer les sollicitations et sur les moyens de les rendre plus efficaces.

Les détails confidentiels que renfermait cet écrit étaient si affligeants, que Mme de Senneville hésita d'abord à les communiquer à Edma. Il était impossible cependant de lui laisser ignorer les obstacles qui s'élevaient contre l'accomplissement de ses vœux, et la lettre lui fut remise. Atterrée à cette lecture, la pauvre enfant la recommença bien des fois avant de pouvoir articuler un seul mot.

D'un côté, on annonçait que la délivrance de son père paraissait impossible avant un ou deux ans, et de l'autre on avouait des craintes pour ses jours. Cette alternative était horrible. La seule consolation accordée à la fille du détenu consistait dans la permission de lui écrire une fois, à la condition que l'autorité prendrait connaissance de sa lettre ; une telle faveur était loin de pouvoir satisfaire son cœur désolé.

« Non, non, je ne lui écrirai pas tant que je serai loin de lui, dit-elle en sortant tout à coup de sa stupeur ; il faudrait lui annoncer la mort de mon infortunée mère, de sa Louisa chérie, et cette nouvelle précipiterait sa fin. Ah ! plutôt, ma digne amie, partons, je vous en conjure. Sans doute les obstacles sont plus grands encore que je ne me le figurais ; mais, vous me l'avez dit souvent, Dieu n'abandonne jamais ceux qui se livrent à sa bonté avec une entière confiance, et, dans ce moment même où toutes mes espérances sembleraient devoir être anéanties, une voix me crie au fond du cœur que je puis encore espérer... Oui, quand je serai près de cette

horrible prison, la Providence me secourra; elle me fournira le moyen, sinon d'arriver jusqu'à mon père, du moins de lui faire savoir que nous allons travailler à sa délivrance. Cet espoir dont il est maintenant privé soutiendra son courage, et puis votre généreux dévouement, ainsi que la tendresse de sa fille, adouciront la douleur qu'il faudra lui causer en lui parlant de notre irréparable perte ; il verra combien son enfant l'aime ; il voudra vivre pour elle... N'hésitons plus, je vous en supplie; laissez-moi accomplir le devoir sacré que le Ciel m'impose ; chaque instant de retard me semble un affreux supplice. »

Après avoir entendu ces paroles, l'excellente amie n'hésita plus ; en effet, elle se serait reproché de combattre par de nouvelles objections ce généreux élan de piété filiale.

Dès le soir même, le maître de Luigi fut appelé. Cet honnête cultivateur portait autant d'attachement que de respect à la noble femme qui était devenue la bienfaitrice de la contrée, et il était digne en même temps de son entière confiance. Elle le chargea donc de soigner ses

pauvres et de surveiller les intérêts qu'elle devait abandonner pendant son absence, à laquelle il lui fut aisé de trouver un prétexte qui n'éveillât la curiosité de personne.

Dès cet instant aussi, le jeune Italien passa au service des deux amies, et son zèle les seconda si utilement dans les préparatifs du voyage que, trois jours après, elles partirent pour Paris dans une chaise de poste, avec laquelle elles comptaient entreprendre ensuite la route d'Allemagne.



CHAPITRE VIII.

Quand nos actions ont un noble but, les sacrifices s'effacent devant le bonheur que nous trouvons à les accomplir.

LÉONTINE ET MARIE.

Dirons-nous quelles furent les impressions de Marguerite et d'Edma en s'éloignant de cette paisible retraite, de cette charmante vallée où elles avaient passé des moments si doux ?

C'était dans cette solitude que la première avait réussi à maîtriser ses douleurs, en s'attachant

plus étroitement à la pensée de Dieu et aux œuvres de charité dont cette pensée est la source. C'était là aussi que la seconde, en butte à tant d'humiliations, à tant d'épreuves, s'était réfugiée dans les sublimes consolations du christianisme, et qu'elle avait acquis ces vertus précoces qui plus tard lui avaient mérité l'affection de la meilleure des femmes.

L'une et l'autre s'étaient créé une foule de jouissances dans ce lieu : leurs bons rapports avec les habitants aussi honnêtes qu'affables, la beauté du pays, les fleurs, les arbres, les champs, chaque brin d'herbe, pour ainsi dire, y étaient devenus pour elles une intarissable source de plaisir ou d'intérêt. Tous les jours elles y reprenaient les mêmes occupations ; tous les jours elles allaient s'asseoir ensemble sous les mêmes ombrages ; elles s'y livraient, sans contrainte, à d'aimables causeries, où leurs mutuels sentiments se traduisaient par ces redites du cœur, dont jamais l'amitié ne se lasse ; et chaque jour aussi l'uniformité de cette existence leur devenait plus chère.

Un grand écrivain (1) a dit quelque part : « Si je croyais encore au bonheur, je le chercherais dans l'habitude. »

Jamais les deux amies n'avaient trouvé cette pensée si vraie qu'au moment où elles durent s'éloigner de leur demeure.

Il n'était alors que quatre heures du matin ; peu d'habitants virent leur départ. Mais si de pénibles adieux leur furent épargnés, elles n'en éprouvèrent pas moins une peine très-vive lorsqu'elles perdirent de vue la jolie maison, ainsi que les ruines du vieux château, où tant de fois elles étaient allées méditer ensemble sur le néant des grandeurs humaines.

Triste, abattue, notre Edma regarda ces objets tant qu'elle put les apercevoir. Quand ils eurent disparu à ses yeux, elle se tourna vers sa mère adoptive, et lui dit d'une voix brisée :

« Ma tendre amie ! que de regrets vous vous imposez en quittant cette chère retraite ! Devais-je souffrir que vous m'immolassiez ainsi vos goûts,

(1) M. de Châteaubriand.

la paix dont vous jouissiez avant de me connaître? Quels dédommagements ai-je à vous offrir pour de tels sacrifices?

— Que dis-tu? interrompit Mme de Senneville; ne sais-tu pas que ton affection, que ta présence, sont pour moi les seuls biens réels en ce monde? Sans doute, je le nierais en vain, mon éloignement de ces lieux, de ces braves gens qui nous aiment, de ces pauvres qu'il m'a fallu confier à d'autres mains jusqu'à notre retour, a quelque chose qui m'attriste; mais ce chagrin passager, je le supporte sans effort; je te l'ai dit, ce que je ne supporterais pas, ce serait notre séparation. Vivre avec toi et pour toi, tel est mon lot, mon unique bonheur. Ne me plains donc plus; en te suivant, il ne saurait m'échapper. »

Un si doux langage ne pouvait manquer de consoler celle qui l'écoutait; aussi, s'efforçant de surmonter sa tristesse, elle ne s'occupa plus qu'à rendre le voyage moins pénible à sa généreuse amie, par ses prévenances et les témoignages de sa tendresse.

Bientôt d'ailleurs les objets nouveaux qui s'of-

frirent à sa vue vinrent l'arracher, malgré elle, à ses préoccupations.

C'était la première fois, depuis l'âge de huit ans, qu'elle quittait la solitude des montagnes et de la vallée ; aussi les villes qu'elle traversa excitèrent sa curiosité au plus haut point. Mais ce fut surtout à son arrivée à Paris que ses impressions se multiplièrent : la variété des costumes, les richesses étalées dans les magasins, transformés de nos jours en opulents bazars; la foule immense s'agitant en tous sens dans les rues et les carrefours; les cris des marchands ambulants, annonçant sur tous les tons la nature de leur négoce; ces innombrables voitures , vrais fléaux des piétons, s'entre-choquant, se croisant sans cesse; enfin tout ce mouvement, dont on ne peut se faire une juste idée qu'après l'avoir vu, causait à la jeune solitaire un profond étonnement, et imprimait en même temps dans son esprit une vague terreur, dont elle ne se remit qu'après être descendue avec son amie à l'hôtel où les conduisit Luigi.

Ce dernier connaissait assez la grande ville pour leur servir de cicerone, et, dans cette occa-

sion, il leur montra un zèle si intelligent, qu'elles se louèrent plus que jamais de l'avoir pris pour compagnon de voyage.

Leur premier soin, le lendemain matin, fut de se rendre à l'église métropolitaine, où elles voulaient se prosterner ensemble devant l'image de Notre-Dame, afin d'obtenir que cette bonne mère des affligés protégeât la délivrance du captif.

Jamais la pieuse Edma n'avait prié avec plus de ferveur. En la regardant, son amie, pour la première fois, osa espérer le succès de leur difficile entreprise ; et, animée par cette espérance consolante, elle la conduisit chez la personne qui seule connaissait le but de leur voyage, et qui devait appuyer de son crédit leurs démarches ultérieures.

Cette personne, que nous nommerons Mme de C***, les reçut avec l'empressement le plus affectueux. Un peu moins âgée que la comtesse de Senneville, avec laquelle elle avait été autrefois intimement liée, elle lui portait autant de vénération que d'attachement, et ce fut avec une grande joie qu'elle la revit.

Après les premières effusions de l'amitié, Edma eut sa part de ce bon accueil. Son malheur, sa jeunesse, sa beauté touchante, son air noble et modeste que faisait mieux ressortir encore le vêtement noir qu'elle avait adopté, ainsi que son amie, en partant, tout en elle captiva l'intérêt de Mme de C***.

« Pauvre enfant! lui dit cette dame, que ne m'est-il donné de mettre fin à vos justes douleurs, auxquelles je me suis associée depuis que notre digne amie me les a fait connaître! Mais, vous le savez, avant un an, et c'est le terme le plus rapproché qu'on puisse indiquer, nulle sollicitation n'ébranlera la volonté du maître. Toute espèce de tentative d'ici à cette époque ne ferait même que multiplier les difficultés. C'est là l'opinion de l'homme le plus capable de juger la situation, et j'avoue qu'après avoir examiné attentivement les raisons sur lesquelles il l'appuie, j'ai été effrayée de votre projet d'aller à Brünn. Ne serait-il pas plus prudent d'attendre, de patienter pendant cette année encore?

— Vous oubliez, Madame, répondit Edma

avec l'accent d'un cœur déchiré, que mon infortuné père est mourant, que sous peu il ira grossir le nombre des victimes entassées dans le cimetière de l'horrible forteresse ! Dois-je donc le laisser descendre au tombeau sans faire quelques efforts pour qu'il apprenne du moins que sa fille partage ses souffrances ?

— Non, assurément non, reprit Mme de C***, toujours plus émue ; mais vous pouvez lui écrire ; cette permission vous est accordée, et je vous promets qu'elle se renouvellera.

— Je n'en puis profiter, Madame, » répliqua la jeune fille en fondant en larmes, et elle déduisit alors les raisons qu'elle avait données précédemment à Mme de Senneville.

« Enfin, que comptez-vous faire ? comment parviendrez-vous à annoncer secrètement au pauvre détenu que vous vous occupez de sa délivrance ?

— Hélas ! je n'en sais rien, Madame ; mais c'est en Dieu que j'espère. Sa bonté divine m'a toujours protégée ; ce matin encore, aux pieds de la sainte Vierge, une voix intérieure me disait :

Va, suis l'inspiration de ta piété filiale ; si les hommes ont la volonté, Dieu seul a la puissance.

— Eh bien ! allez donc, digne enfant, reprit Mme de C*** ; et puisse cette sainte pensée vous faire triompher de tous les obstacles. Je n'insiste plus que sur la nécessité d'une grande prudence : il faut que votre arrivée en Autriche soit d'abord un secret pour celui-là même dont la protection vous est promise. En attendant que je l'aie disposé à approuver cette démarche, et à user de son crédit pour hâter la demande en grâce, je puis du moins vous épargner les premières difficultés de votre séjour à Brünn. Une de mes femmes dont j'ai longtemps éprouvé le zèle et l'inviolable discrétion, se trouve convenablement établie dans cette ville, que domine la forteresse du Spielberg. Chez elle, vous serez en sûreté et vous aurez moins à craindre d'être épiées l'une et l'autre dans vos démarches. Aujourd'hui même je vais écrire à ma bonne Joanne Vanderburk de vous préparer un logement, dont elle peut disposer dans sa maison. Je lui dirai aussi de vous an-

noncer dans son voisinage comme deux de ses parentes qui viennent passer quelque temps auprès d'elle. Dès ce soir, vous serez munies d'un passeport, et, au moyen des précautions que j'indique, vous éviterez, je l'espère, une surveillance qui vous entraverait à chaque pas. »

On peut se figurer avec quelle joie, quelle reconnaissance les deux amies acceptèrent ces obligeantes propositions qui leur aplanissaient les difficultés dont M[me] de Senneville surtout s'était préoccupée bien des fois.

« Ne me remerciez pas, leur dit M[me] de C*** en les embrassant ; promettez-moi seulement, si nos efforts réussissent, qu'au retour vous me rendrez témoin de votre bonheur. »

En même temps, elle les congédia, afin de réaliser sans retard les diverses promesses qu'elle venait de leur faire.

Après avoir quitté cette aimable protectrice, elles se firent conduire au couvent de la sœur Sainte-Thérèse, à laquelle Edma n'avait pas cessé de penser depuis qu'elle était dépositaire de la lettre écrite à cette religieuse par son infor-

tunée mère. Aussi, ce fut avec une profonde émotion qu'elle arriva à la porte du monastère, où on lui dit que la sœur Sainte-Thérèse était supérieure.

Introduite avec Mme de Senneville dans un vaste parloir au milieu duquel s'élevait une grille épaisse, elle demeura saisie d'étonnement ; car jusque alors elle n'avait eu qu'une idée très-imparfaite de ces saintes maisons, où l'âme, poussée par l'innocence ou le repentir, va s'abriter contre les orages du monde; et celle-ci lui inspira une sorte de tristesse, dont elle ne put d'abord se défendre.

Peu d'instants après, parut au fond du parloir une religieuse dont le voile était baissé. Elle s'avança en silence jusqu'à la grille ; mais elle eut à peine jeté les yeux sur l'orpheline, que, dans un trouble extrême, elle s'écria :

« Quelle ressemblance !... pardon, Mademoiselle, vos traits me rappellent d'une manière frappante ceux d'une amie bien chère. Veuillez me dire qui vous êtes.

— Je suis la fille de Louisa de B***, de

celle qui vous aima comme une tendre sœur, » répondit Edma en présentant la lettre de sa mère à la religieuse, et en lui disant de quelle manière cet écrit était arrivé entre ses mains. La bonne supérieure versa d'abord bien des larmes; puis, s'efforçant de surmonter son affliction pour jouir de la présence de l'orpheline, elle se montra si affectueuse envers elle et sa respectable amie, que l'une et l'autre consentirent avec joie à prolonger cette entrevue. Une vive sympathie n'avait pas tardé à s'établir entre ces cœurs dignes de s'entendre; aussi, ce fut avec un vif regret que toutes trois, après s'être donné des témoignages d'une mutuelle confiance, virent arriver l'heure de la séparation.

« Allez, ma bien chère enfant, dit la religieuse, au moment où celle-ci la quittait, allez, et soyez bénie! Vous avez confiance en Dieu; il ne vous abandonnera pas. Tous les jours, mes compagnes et moi nous unirons nos prières aux vôtres devant l'autel de Marie, pour qu'elle soit votre guide, votre soutien, dans cette sainte entreprise que l'amour filial vous a suggérée. Nos

vœux seront exaucés ; j'en ai la douce espérance. Adieu !... adieu, vous aussi, Madame, continua-t-elle en saluant Mme de Senneville. Votre charité vous a fait entreprendre une grande et belle mission. Laissez-moi vous remercier, au nom de ma Louisa, de vos soins généreux : c'est à vous que son enfant doit les vertus qui la parent ; le Ciel vous en récompensera. »

Après ces mots, prononcés d'une voix émue, la bonne sœur Sainte-Thérèse fit un nouveau signe d'adieu, et rentra précipitamment au fond de son cloître, tandis que les deux amies s'éloignèrent avec tristesse.

Lorsque les impressions d'Edma furent devenues plus calmes, elle se retraça avec un sentiment de joie les témoignages d'intérêt dont elle avait été comblée durant ce jour, et elle dit à sa mère adoptive, avec le naïf abandon auquel la jeunesse sait prêter tant de grâces :

« C'est singulier, quand nous étions dans la solitude de nos montagnes, le monde me faisait peur ; souvent dans mes lectures je puisais contre lui des préventions qui me le rendaient presque

haïssable, et voilà qu'à peine j'ai fait quelques pas pour m'en approcher, que déjà j'y rencontre des cœurs pleins de dévouement et d'affection. D'où vient donc cette contradiction, ma digne amie ?

— Elle vient évidemment d'un manque de réflexion, répondit cette dernière en souriant. Tu confonds dans ta pensée quelques âmes d'élite avec ce monde que tu redoutais, et aussitôt il te semble moins à craindre. Sans doute, on ne peut nier qu'il ne s'y trouve une foule de gens dont l'estime et l'amitié ne soient infiniment désirables : on y admire parfois de grandes vertus comme de grands talents, et les nobles actions y sont moins rares qu'on ne le dit ; car si le cœur humain a ses défauts, ses faiblesses, il a aussi ses qualités, ses vertus, que l'occasion fait apparaître au profit du bien ; mais cela n'exclut pas les dangers qu'offre le monde, et ce n'est pas à tort que les moralistes cherchent à nous inspirer contre lui de la méfiance. Ils savent que l'ivraie s'y trouve trop mêlée au bon gain pour que l'inexpérience ne soit pas exposée à se méprendre,

aussi leur paraît-il plus sûr de l'engager à le fuir. Garde donc tes premières idées à son sujet, ma chère enfant, et souviens-toi que si la Providence te favorise en t'envoyant de vrais amis, c'est afin que tu concentres sur eux tous les sentiments de ton cœur.

— Oh ! cela ne me sera jamais difficile, répondit Edma en regardant sa bienfaitrice avec une inexprimable tendresse ; mes goûts sont si peu changés, que mon plus ardent désir est de me retrouver dans notre chère retraite, entre vous et mon père. Alors je m'engagerai bien volontiers à fuir à jamais ce monde qui n'a nul attrait pour moi. »

En finissant cette causerie, elles arrivèrent à leur hôtel, dont le couvent de la sœur Sainte-Thérèse était peu éloigné.

Luigi les attendait avec impatience pour leur remettre un paquet apporté par un des gens de Mme de C***. Ce paquet contenait le passe-port dans lequel les deux amies étaient désignées sous le nom de Vanderburk, qu'elles étaient convenues d'adopter. On y faisait aussi mention du domes-

tique qui les accompagnait, et leur obligeante protectrice, en leur renouvelant l'assurance de son zèle affectueux, leur donnait les instructions nécessaires pour leur arrivée à Brünn.

Rien ne s'opposant plus à leur départ, elles le fixèrent au lendemain, et Luigi fut consulté sur la route qu'il fallait tenir.

Jusque alors, bien qu'il sût le triste motif qui avait déterminé le voyage de ses bienfaitrices, il avait ignoré que la forteresse du Spielberg en fût le terme. En l'apprenant, il parut éprouver une vive impression de douleur, et demanda à Edma si elle était sûre d'avoir quelque accès dans cette prison. Sur sa réponse négative, il se tut; puis, une idée soudaine venant lui sourire, il dit aux deux dames :

« Daignerez-vous permettre au pauvre Luigi de vous proposer un moyen qui, pour être détourné, peut néanmoins offrir quelques chances de succès?

— Parlez, parlez, répondirent-elles en même temps.

— Pardon, reprit-il; avant de vous expliquer

ce moyen, je suis forcé de revenir sur quelques détails qui me concernent ; je les abrégerai le plus qu'il me sera possible. Je vous ai dit qu'après un séjour de plusieurs années en Allemagne, mon ancien maître prit la résolution de revenir en France. Il était alors dans un état de santé déplorable. Cependant sa passion pour les voyages le porta à visiter la Belgique avant de se rendre à Paris.

« Il voulait surtout explorer les bords de la Meuse, dont on lui avait vanté les beautés pittoresques, et ce fut vers ce fleuve que notre route fut dirigée. Nous le côtoyâmes jusque près de Namur ; mais, quand nous fûmes arrivés à quelque distance de cette ville, mon pauvre maître se sentit si abattu, que je fus contraint de faire arrêter la voiture pour qu'il pût se reposer au pied des rochers à pic qui, en cet endroit, forment une muraille continue au bord du chemin.

« Dépourvu de tout secours, et n'osant quitter le malade, dont la faiblesse allait toujours croissant, je me désespérais en le soutenant dans

mes bras, lorsqu'un ermite, qui voyait ma détresse de l'autre rive, se jeta dans un batelet, et vint m'offrir ses services avec un empressement qui honorait son cœur.

« Une eau spiritueuse dont il était muni ranima mon maître. Il était incapable cependant de supporter le mouvement de la voiture, et il préféra accepter l'hospitalité que l'ermite lui offrit.

« Nous traversâmes donc le fleuve en bateau, et, bien que l'ermitage fût bâti à mi-côte d'un rocher très-élevé, les marches de l'escalier qui y conduisait étaient si artistement taillées dans le roc, qu'avec l'aide de nos bras le malade en ressentit peu de fatigue.

« J'eus bientôt la joie de le coucher dans un excellent lit que le frère Antoine lui apprêta. Jamais jusque alors je n'avais vu la charité s'exercer d'une manière aussi empressée et en même temps aussi aimable ; il semblait que le bon ermite, en mettant à notre disposition tout ce qu'il possédait, se crût notre obligé.

« Mon maître se trouva si bien de ses soins

éclairés, et il continuait de ressentir une telle faiblesse, qu'il n'hésita pas à prolonger son séjour, se proposant, du reste, de dédommager notre hôte charitable des dépenses et des embarras que notre présence lui occasionnerait.

« Pendant cet intervalle de temps, le bon frère Antoine causa souvent avec moi. Il est très-expansif de sa nature ; dès le second jour que je passai auprès de lui, j'appris qu'étant né en Allemagne il y avait laissé plusieurs parents, entre autres un frère qu'il aime tendrement, dont il me dit beaucoup de bien, et qui était à cette époque gardien au Spielberg. »

Ici les deux amies interrompirent Luigi par une exclamation.

« Oui, reprit-il en s'inclinant, voilà pourquoi je vous ai parlé de cet ermite. Maintenant vous comprenez ma pensée ; cet homme peut nous être utile. Si vous consentez à diriger votre route vers le pays qu'il habite, ce qui ne vous obligerait pas à un grand détour, je saurai de lui si son frère est toujours au Spielberg, et, sans com-

promettre votre secret, j'obtiendrai qu'il me donne une recommandation propre à m'ouvrir un accès auprès de ce dernier. J'ignore où cela pourra conduire ; je crois seulement qu'au milieu des difficultés sans nombre contre lesquelles il faudra lutter, ce moyen peut offrir quelques chances favorables. »

Cet avis du bon serviteur fut adopté par les deux dames, et dès le lendemain elles prirent la route de Namur, où elles arrivèrent le troisième jour.

Le premier soin de l'intelligent Luigi, après les avoir établies dans un hôtel, fut de se rendre à l'ermitage.

Il était alors presque nuit. Le frère Antoine, après avoir terminé ses travaux, venait de s'agenouiller dans son oratoire, et la méditation à laquelle il se livrait était si profonde, que le jeune Italien put arriver jusqu'à lui sans qu'il entendît ses pas. Bientôt cependant il l'aperçut, et, l'ayant reconnu, malgré la demi-obscurité qui régnait autour d'eux, il manifesta de la joie, et le questionna avec intérêt sur le malade auquel il

avait donné précédemment une généreuse hospitalité.

Luigi lui apprit alors la mort de son maître, et, en lui racontant la détresse où l'avait jeté cet événement, il s'étendit sur les obligations qu'il avait contractées envers les deux dames au service desquelles il était entré depuis.

« Malheureusement, continua-t-il avec intention, ce service, dont j'apprécie mieux chaque jour les avantages, ne sera que provisoire : lorsque mes deux excellentes maîtresses seront arrivées au terme de leur voyage, les soins dont on les entourera rendront les miens inutiles, et je me verrai dans la nécessité de chercher à m'employer d'une autre manière, du moins jusqu'à leur retour en France.

— Où vont donc vos dames en ce moment ? demanda le frère Antoine.

— Elles se rendent à Brünn, où quelques affaires les appellent, répondit assez indifféremment le jeune homme ; l'une d'elles a longtemps habité l'Allemagne, et compte y séjourner cette fois dans une famille où elle est attendue avec sa fille.

— A Brünn, répéta l'ermite tout ému, vous allez à Brünn ! C'est presque mon pays natal. Mon Dieu ! que ne suis-je à votre place ! J'embrasserais si volontiers mon bon Franck avant de mourir !...

— Eh bien ! venez avec nous ; je suis sûr que mes deux maîtresses se feront un plaisir de vous emmener dans leur voiture.

— Non, mon enfant, non, repartit le pieux solitaire ; j'ai promis de me consacrer dans ce lieu à la prière et au service des pauvres. Le Seigneur a reçu ma promesse, et il l'a bénie en daignant me mettre à même de faire quelque bien dans la contrée ; je ne dois pas trahir ce vœu pour un plaisir passager, quelque innocent qu'il puisse être. Seulement, puisque vous allez dans le pays où est mon frère, je vous prie d'aller le voir ; vous lui direz la joie que j'éprouverais s'il pouvait venir un jour visiter ma retraite... Mais, hélas ! ce souhait ne s'accomplira pas : le pauvre garçon, avec le triste emploi dont il s'est chargé par nécessité, se trouve presque aussi captif que les infortunés confiés à sa garde. Oh ! il

doit bien souffrir de leurs maux ; car il a bon cœur ; vous en jugerez. Je suis sûr qu'il vous recevra bien, et que, s'il peut vous être utile pour vous trouver de l'occupation, il s'y prêtera avec zèle. Si vous séjournez ici, amenez-moi demain vos dames ; elles visiteront mon ermitage, qui vaut bien la peine d'être vu ; et je vous remettrai une lettre pour ce cher Franck. »

On peut se figurer la joie de Luigi à ce discours ; il la renferma cependant, et se borna à remercier l'ermite de ses obligeantes intentions, comme s'il se fût agi d'un service ordinaire.

Pressé de rassurer ses bienfaitrices sur le succès de sa démarche, il refusa de partager le souper du frère, lui promettant d'engager les deux voyageuses à venir le lendemain accepter un déjeuner champêtre à l'ermitage, et il s'éloigna.

Ce fut en courant que le bon jeune homme franchit la distance jusqu'à Namur, et sa figure était si radieuse lorsqu'il se présenta devant les deux amies, que si elles avaient pu conserver un seul doute sur la sincérité de son attachement,

ce nouveau témoignage eût suffi pour le faire disparaître.

Le lendemain, Edma, oubliant la fatigue du voyage, se leva, comme toujours, de très-grand matin, et rendit à Dieu de ferventes actions de grâces pour les heureux présages dont il daignait l'entourer. Tout jusque-là semblait en effet pouvoir encourager ses espérances. Cette lettre que devait donner le frère Antoine pour le gardien, lui semblait surtout d'un si favorable augure, qu'elle attendit impatiemment le réveil de sa mère adoptive. Celle-ci n'ayant pas tardé à paraître, elles se hâtèrent de prendre avec Luigi le chemin de l'ermitage, que le solitaire n'avait pas trop vanté en disant qu'il valait la peine d'être vu.

Situé près du confluent de la Sambre et de la Meuse, cet ermitage, à mi-côte de l'immense rocher sur lequel il s'appuie, ou plutôt dans lequel il est taillé, offre l'aspect le plus curieux et le plus pittoresque.

Un joli jardin, composé de trois grandes terrasses, parfaitement cultivées, contraste, par sa riante verdure, ses frais ombrages et ses cor-

beilles de fleurs, avec les teintes sombres du rocher qui lui sert d'encadrement. Des marches taillées dans le roc conduisent sans fatigue à l'antique ermitage, dont les derniers possesseurs ont fait une habitation aussi commode qu'agréable.

Au rez-de-chaussée, est un vaste oratoire, au milieu duquel la Passion de notre Seigneur se trouve représentée par une multitude de petites figures sculptées et coloriées, qui se meuvent avec un ensemble parfait, au moyen d'un ingénieux mécanisme, d'autant plus remarquable qu'il date de huit siècles environ. Cette machine n'est mise en mouvement qu'une fois chaque année, pendant la Semaine sainte.

La foule accourue de la ville et des campagnes environnantes est admise alors à se prosterner devant la grande scène qui lui retrace d'une manière sensible notre divin maître s'immolant pour nous sur la croix; et, sans que nulle parole éloquente vienne exciter sa ferveur, elle prie en versant des larmes silencieuses.

Derrière cet oratoire, est un petit escalier qui

conduit au premier étage, où se trouve le logement de l'ermite.

De là, on voit le fleuve, dans un long espace, suivre majestueusement son cours, en serpentant au pied des collines et des rochers qui le bordent. Les nombreuses barques dont il est sans cesse couvert, le délicieux paysage qui se montre à l'autre rive, et au milieu duquel se détachent la route de Liège et celle de Luxembourg ; enfin, le confluent des deux rivières et le pont de Meuse qui est au delà, tout donne à l'ensemble de ce tableau un aspect si ravissant, qu'on ne se lasse pas de le contempler.

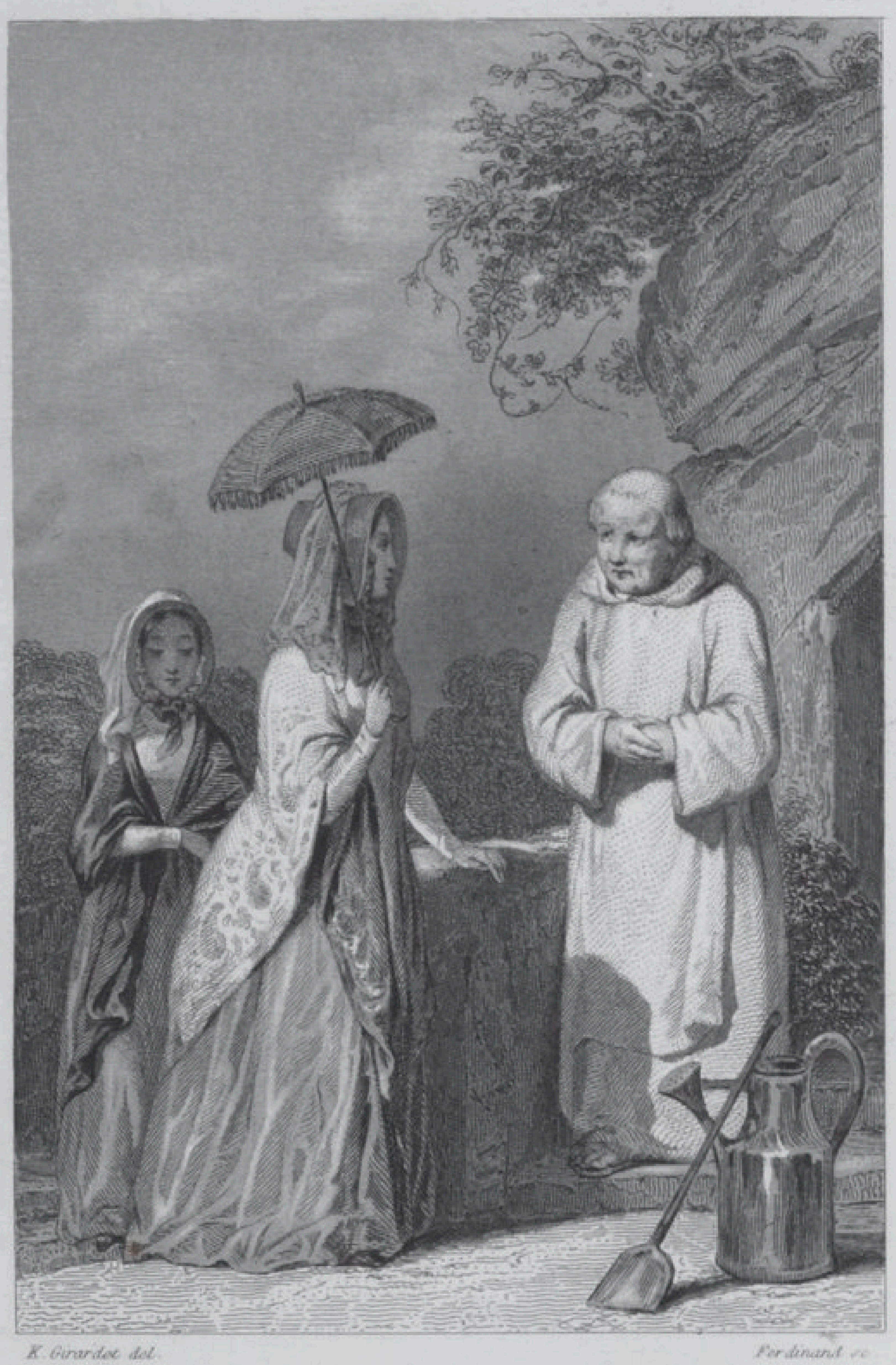
Une chose non moins curieuse, c'est que de l'intérieur de l'ermitage on pénètre dans le sein du rocher par une large fissure, formant un long défilé, au bout duquel se trouve une immense caverne ou plutôt un sombre labyrinthe, qu'on ne peut explorer en un seul jour, et qui se trouve coupé par un lac que l'un des ermites a parcouru dans un batelet (1).

(1) Plusieurs savants, ayant visité cette caverne, à l'époque où Namur appartenait à la France, ont fait sur elle d'intéressantes remarques,

Quelles que fussent les préoccupations de nos deux voyageuses, il était impossible qu'un tel lieu n'attirât pas leur attention. Aussi, avant même d'arriver à l'ermitage, sa position leur parut si pittoresque, qu'elles s'arrêtèrent pour l'admirer. Mais, ayant aperçu de loin le vieux solitaire venant à leur rencontre, elles pressèrent le pas, et la vue de cet homme devint pour elles un nouveau sujet d'intérêt; car jamais figure plus heureuse ne s'était présentée à leurs yeux.

Malgré ses soixante-six ans, le frère Antoine était un de ces types de belle santé et de bonne humeur qu'on ne regarde jamais sans plaisir. Sa taille, sa démarche, ses moindres mouvements, annonçaient une agilité et une force musculaire qu'eussent pu envier des hommes beaucoup moins âgés que lui. Sa physionomie ouverte et toujours souriante peignait le calme habituel de son âme; on voyait que nulle mauvaise passion n'avait jamais passé par là, et sa gaieté était si communicative,

ainsi que sur une carrière voisine, qui contient une espèce de marbre dont les couleurs sont très-variées.



K. Girardet del. Ferdinand sc.

SA PHYSIONOMIE OUVERTE ET TOUJOURS SOURIANTE
PEIGNAIT LE CALME HABITUEL DE SON AME

qu'on se sentait disposé à la partager, comme on partage celle des enfants.

Ce fut en allemand que les deux amies lui adressèrent la parole, et il fut si ravi d'entendre parler sa langue maternelle, qu'il écouta d'abord sans répondre, comme si une douce mélodie eût résonné à son oreille.

« Vous parlez l'allemand, dit-il enfin d'une voix émue; oh! soyez doublement les bienvenues sous le toit du vieux Antoine! Allons, Luigi, aidons ces dames à gravir les montées; vous cueillerez ensuite pour chacune d'elles un beau bouquet de mon jardin; choisissez surtout les fleurs les plus fraîches, les plus rares... Et puis, Mesdames, voyez quel ravissant aspect on a d'ici; il y a vingt ans que ce magnifique paysage me réjouit le cœur, sans que jamais mes yeux en soient rassasiés; cela me paraît toujours nouveau. Dans le monde on est peut-être plus difficile en fait de plaisirs; mais dans la solitude on se contente de peu; la contemplation des œuvres du Tout-Puissant suffit à elle seule pour charmer la vie. Que voulez-vous? C'est ainsi que la divine

Providence, en nous donnant des goûts divers, met chacun de nous à même de se plaire dans son état. »

Le langage de ce vieillard, ses manières franches et prévenantes, prouvèrent aux deux amies que le jeune Italien ne s'était pas trompé dans ses éloges. Aussi Mme de Senneville, avec sa bienveillance ordinaire, se prêta si gracieusement à écouter le bon frère, que peu s'en fallut qu'il n'oubliât le déjeuner champêtre préparé par ses soins sous l'une des jolies tonnelles de sa plus haute terrasse.

Il y eut enfin un moment d'arrêt, pendant lequel la mémoire lui revint, et, tout confus, il se hâta de conduire les dames sous le berceau de verdure où la table était dressée. Il n'y prit place que pour en faire les honneurs, car il jeûnait ce jour-là.

Edma, tout en savourant la crême et les excellents gâteaux que lui présenta son hôte, ne pouvait détacher ses regards du délicieux point de vue en face duquel elle était placée; aussi son admiration, toujours exprimée en allemand, lui gagna telle-

ment le cœur du vieillard, qu'elle eût pu, sans crainte d'un refus, lui demander en ce moment tous les services qui eussent dépendu de lui.

Cependant, quoiqu'il amenât ensuite la conversation sur son frère, les deux amies n'osèrent lui confier le véritable motif de leur voyage. Bientôt même la jeune fille eut de grands efforts à faire sur elle-même pour ne pas se trahir; car il parla des rigueurs exercées au Spielberg, et l'on peut imaginer ce qu'elle souffrit pour contenir ses tristes émotions.

« Oui, continua-t-il, sans remarquer la pénible contrainte qu'elle s'imposait, il y a, à ce qu'il paraît, bien des maux à subir dans cette prison, et je plains mon bon frère d'en être le témoin. Sans doute, il parvient de temps en temps à en soulager quelques-uns; mais ayant femme et enfants à soutenir, ses ressources sont bornées; d'ailleurs le devoir est là; il ne peut le violer.

— Ce devoir doit, en effet, paraître bien rigoureux à une âme sensible, dit Mme de Senneville, qui souffrait pour sa jeune amie; mais il ne peut empêcher que monsieur votre frère n'adou-

cisse par ses bons traitements, par ses consolations, le sort des malheureux détenus dont il est chargé : sous ce rapport, c'est une sainte mission qu'il remplit.

— Je le pense comme vous, Madame, repartit le frère Antoine, et c'est là ce que je lui écris quelquefois.

« Remplis fidèlement ton devoir, lui dis-je, « mais sois compatissant ; songe que le bon Dieu « te demandera compte de tout le bien qu'il est « en ton pouvoir de faire, et que tu aurais omis. »

« Ces recommandations, je les lui répète jusque dans la lettre dont Luigi veut bien se charger. A propos, ce jeune homme m'a dit qu'une fois arrivées à Brünn, Mesdames, vous ne pourriez le garder à votre service ; et je recommande aussi à Franck de s'occuper de le placer le mieux possible.

— Si Monsieur votre frère pouvait seulement le recevoir en pension chez lui, répliqua Mme de Senneville, ce serait déjà un véritable service dont je vous serais redevable ; car je suis trop attachée à ce zélé serviteur pour ne pas désirer de le re-

prendre par la suite, et je tiens moins à le placer durant notre séjour, qu'à le voir établi chez de braves gens, où je paierais sa dépense, lors même qu'il utiliserait son temps à leur profit.

— La chose sera, je l'espère, sans difficulté, chez Franck, répondit le frère Antoine; sa maison est située au pied du Spielberg; il a un jardin et un champ à cultiver; au lieu d'employer des bras étrangers, il se servira de ce bon Luigi, dont je lui fais un juste éloge dans la lettre que je finirai aujourd'hui en y exprimant votre désir, Mesdames. En attendant, continua le vieillard, je veux vous montrer l'intérieur de mon ermitage : s'il vous paraît moins riant que ses dehors, son antiquité et les souvenirs qui s'y rattachent ont bien aussi quelque mérite. »

Les conduisant alors dans cet intérieur que nous avons décrit plus haut, il leur cita les divers anachorètes qui s'étaient succédé dans ce lieu pendant une longue série de siècles, leur raconta l'histoire de plusieurs d'entre eux, et, en terminant, il dit avec la plus touchante humilité :

« Mon Dieu! que je suis resté loin de ces

hommes, que pourtant je voudrais pouvoir imiter ! C'est là la seule peine réelle de ma vie ; mais il est des instants où elle me semble bien accablante !

— Que dites-vous, bon frère ? interrompit Mme de Senneville, comptez-vous donc pour rien votre infatigable charité envers les pauvres ? Luigi, qui a passé bien des jours ici auprès de vous, ne nous a pas laissé ignorer les vertus que vous y mettez en pratique. Tout ce que les riches vous donnent devient aussitôt entre vos mains le bien de l'indigent. Pour multiplier vos aumônes, vous vous imposez les plus rudes privations ; vous soignez, vous veillez les malades, que vos pieuses exhortations ramènent à la pensée de Dieu. Vous êtes le conciliateur des différends qui s'élèvent autour de vous, le refuge des malheureux. Ah ! mon frère, si chacun de nous avait le bonheur de pouvoir emporter dans l'autre vie un bagage semblable au vôtre, la mort nous semblerait bien moins redoutable. »

Ces paroles, que l'humble et charitable Marguerite eût pu s'appliquer à elle-même, réussirent à chasser le nuage qui s'était répandu sur le front

du solitaire. Mais, lorsque les deux amies prirent congé de lui, il redevint triste, et leur dit avec cet accent qui n'appartient qu'aux bons cœurs :

« Que le Seigneur vous comble de toutes ses grâces et qu'il vous ramène bientôt. Le vieux frère Antoine serait heureux de vous devoir encore quelques heures semblables à celles qui viennent de s'écouler. Adieu, Mesdames; je vais prier pour vous. »

Et l'excellent homme remonta lentement vers sa demeure, tandis que nos voyageuses, suivies de leur fidèle compagnon, retournaient à la ville pour y attendre le moment du départ.

CHAPITRE IX.

> L'adversité qui abat les cœurs faibles, grandit les âmes fortes.
>
> LE COMTE DE SÉGUR, *Pensées et Maximes.*

Enfin, notre Edma est sur la route de l'Autriche. Elle va voir l'horrible prison où gémit depuis près de onze ans l'auteur de ses jours... Le retrouvera-t-elle vivant ? Pourra-t-elle réaliser le dernier vœu de sa mère ? Parviendra-t-elle seulement à faire savoir à l'infortuné captif qu'il lui reste un être pour compatir à ses maux, et qui

va tout tenter pour en abréger le terme ? Cruelle incertitude ! comme elle torture le cœur de la pauvre enfant !

« Peut-être en ce moment il expire ! se disait-elle en frémissant ; ou peut-être appelle-t-il en vain une main amie pour soulager ses souffrances... Mon Dieu, prenez pitié de lui ! faites que j'arrive à temps ! »

C'était surtout depuis les détails donnés par le frère Antoine sur les rigueurs exercées au Spielberg, que les tourments d'Edma s'étaient multipliés. Il semblait même que chaque lieue franchie rendît ses craintes plus poignantes. Rien ne parvenait à la distraire. Sans cesse l'image de son père expirant se dressait devant elle, ou bien elle le voyait traîner avec effort les chaînes dont il était chargé, et ces douloureuses visions lui arrachaient parfois des cris si plaintifs, que Mme de Senneville, la croyant atteinte d'un mal subit, était toujours près d'ordonner qu'on arrêtât.

« Non, non, disait alors la jeune infortunée, faites aller plus vite, au contraire ; ces chevaux sont d'une lenteur désespérante. Mon Dieu ! tout

concourt donc à augmenter mes angoisses ! »

Puis, se repentant et pressant la main de sa bienfaitrice :

« Pardon ! ajoutait-elle, mille fois pardon, ma tendre amie ! je suis bien déraisonnable, je le sens ; mais cette affreuse incertitude me tue ; c'est une épreuve contre laquelle je ne sais pas lutter ; malgré moi, j'éprouve une telle impatience, qu'il me semble toujours que nous ne marchons pas. »

Dans ces moments d'agitation, Mme de Senneville se gardait bien de la combattre : elle savait que dans le paroxysme d'une grande inquiétude ou d'une grande douleur l'âme est rarement accessible au raisonnement. Aussi, l'excellente femme se contentait de montrer à sa fille adoptive cette douce sympathie qui seule sait plaire aux affligés, et elle réussissait parfois à lui rendre le calme en lui présentant des espérances qu'elle-même osait à peine concevoir.

Cependant Edma, habituée dès son enfance à recourir au Ciel dans toutes les peines de sa vie, ne pouvait oublier longtemps cette puis-

sante ressource des malheureux : elle pria avec ferveur durant la longue route qu'elle avait à parcourir, et peu à peu le courage et la résignation lui revinrent ; elle reprit une entière confiance dans la bonté de Dieu, et, lorsqu'elle entra en Moravie, dont la ville de Brünn est la capitale, un mouvement de joie vint si subitement l'animer, qu'elle cessa de craindre pour l'existence de son père.

Nulle expression ne saurait peindre ce qu'elle ressentit au moment où elle aperçut la colline dominée par le fatal château du Spielberg, autrefois la résidence des seigneurs de Moravie, aujourd'hui la plus rigoureuse prison de l'empire d'Autriche.

« Il est là ! dit-elle tout bas en se penchant vers son amie, de manière à ce que le postillon ne pût l'entendre. Oui, il vit encore ; mon cœur me le dit ! »

Et, se couvrant le visage avec ses deux mains, elle fondit en larmes, en murmurant : « Mon pauvre père ! »

Il n'était que midi lorsque la chaise de poste

des deux voyageuses entra dans la ville. Par un hasard providentiel, la maison de Joanne Vanderburck était située à l'occident, précisément en face de la forteresse; et cette circonstance, qui allait offrir un nouvel aliment à la douleur d'Edma, lui parut d'abord si favorable, qu'elle eut la force de modérer son émotion en abordant son hôtesse.

Elle ne voulait initier cette dernière à ses secrets qu'autant que la nécessité lui en ferait une loi absolue ; mais elle vit bientôt que toute réserve sur ce point était inutile : Mme de C***, connaissant à fond le caractère de son ancienne femme de chambre, n'avait pas hésité, en lui recommandant expressément les deux amies, à lui avouer le véritable but de leur voyage, et cette nouvelle marque de confiance avait tellement touché la fidèle Joanne, que ce fut avec le plus vif empressement qu'elle les accueillit.

Deux jolies chambres, d'une propreté remarquable, leur avaient été préparées. L'une d'elles donnait précisément sur l'antique forteresse, et le premier mouvement d'Edma, en y entrant, fut de courir à la croisée, pour examiner de nou-

veau ce lieu formidable, qui renfermait l'objet de sa sollicitude.

« Hélas ! dit la bonne Allemande d'un ton compatissant, Mademoiselle ne verra rien, absolument rien que ces vilaines murailles qui furent démantelées par les Français lors de la fameuse bataille d'Austerlitz, et qu'on a relevées depuis, afin que les prisonniers ne pussent s'échapper par une des brèches.

— Sont-ils en grand nombre ? demanda la pauvre enfant d'une voix étouffée.

— Il y a environ trois cents condamnés pour meurtre ou pour vols ; puis les prisonniers d'État...

— Ces derniers ne sont sûrement pas confondus avec les criminels ?

— Ils sont séparés, se hâta de répondre Joanne ; ils ne se voient que de loin, à la chapelle ou en passant, lorsqu'on les mène prendre l'air.

— Et leur nourriture ?

— On la dit à peu près la même. »

Ici la jeune fille fut obligée de s'asseoir : un tremblement convulsif s'était emparé d'elle.

« Edma ! ma chère Edma ! veux-tu donc me

désespérer ? lui dit Mme de Senneville en la pressant sur son cœur. Est-ce au moment de la lutte que ton courage doit s'abattre ?

— Non, non, répondit la malheureuse enfant, faisant un effort sur elle-même ; mais, si près de lui, si près de cette odieuse prison, où l'honnête homme est assujetti aux mêmes souffrances, aux mêmes privations que le malfaiteur, je n'ai pu me défendre contre l'horrible peine qui me déchire... Rassurez-vous pourtant, ma tendre amie, je tâcherai désormais de renfermer mes tristes impressions, d'être plus forte enfin. »

Quelques moments après, elle parut se remettre en effet, et, cédant aux instances de Joanne, elle consentit même à prendre un peu de nourriture ; mais ses yeux gonflés de larmes attestaient la violence qu'elle était obligée de se faire.

Bientôt Luigi se présenta. Déjà le zélé serviteur s'était enquis de la demeure de Franck. Elle était heureusement peu éloignée, et les deux amies résolurent de s'y rendre, afin de mieux juger si cet homme, sur lequel se fondait leur espérance

de communiquer par lettre avec le prisonnier, était aussi obligeant que l'avait annoncé l'ermite.

S'étant donc acheminées avec Luigi vers la maisonnette que la famille du garde habitait au pied de la colline, elles aperçurent de loin une vieille femme infirme, assise dans un grand fauteuil sous un noyer dont les rameaux touffus ombrageaient la chaumière. Près d'elle jouaient deux charmantes petites filles dont elle excitait la gaieté en leur jetant au visage des feuilles de roses qu'elle tenait dans son tablier.

Ce tableau avait quelque chose de poétique qui frappa les deux dames, aussi ce fut à regret qu'elles interrompirent la bonne vieille dans sa douce occupation.

Elle essaya de se lever à leur approche, et ne pouvant y réussir, elle dit en allemand à l'aînée des petites filles :

« Maria, donne vite des chaises, tu vois bien que grand'mère ne peut se bouger aujourd'hui. »

Puis regardant les deux étrangères, elle ajouta en souriant :

« Autrefois j'étais plus alerte, mais l'âge est

venu me jeter son fardeau sur les épaules, et, tout pesant qu'il est, il faut bien le porter.

— Vous avez des aides bien intéressants du moins, répondit Mme de Senneville en passant la main sur la blonde chevelure de l'enfant qui lui présentait un siége.

— Oh ! oui, grâce au bon Dieu, l'assistance ne me manque pas : outre ces petites que vous voyez, j'ai leur mère et le bon Franck, qui m'aime comme s'il était mon propre fils.

— C'est lui que nous venons trouver, reprit Mme de Senneville, nous lui apportons des nouvelles de quelqu'un dont il est bien aimé, de l'ermite des bords de la Meuse.

— De son frère! s'écria l'infirme toute joyeuse; pauvre Franck ! comme il va être content ! il regrette tant d'être loin de son Antoine !

— Il a ici pourtant de quoi se consoler, dit avec intention l'amie d'Edma : une bonne mère, une bonne femme, de jolis enfants ; il doit être bien heureux !

— Sans doute, si son bonheur ne dépendait que de sa famille, tout irait à son gré ; mais il

voit là-haut tant de misères, et son cœur est si bon ! »

Comme la vieille femme achevait ces mots, elle aperçut son gendre et sa fille descendant la colline.

« Quel bonheur ! le voici, dit-elle en le montrant ; aujourd'hui il n'est pas de service, parce qu'il a demandé une permission. En voilà pour longtemps avant qu'on lui en accorde une autre ; les ordres sont si rigoureux ! »

Enfin le couple approcha de la chaumière, et les deux amies purent examiner la figure de Franck. C'était celle de son frère, excepté que l'air jovial et prévenant de ce dernier était remplacé chez lui par une gravité soucieuse, qui au premier abord semblait devoir exclure la confiance.

Lorsqu'il apprit de sa vieille mère que les personnes qu'il voyait auprès d'elle lui apportaient des nouvelles de l'ermite, il se dérida subitement ; ses traits s'épanouirent, et l'expression qui s'y peignit trahit la vive sensibilité de son cœur.

« Vous avez vu mon frère, mon cher An-

toine ! » s'écria-t-il. Puis, saisissant la lettre que lui présentait Luigi, il la lut avidement plusieurs fois, laissant échapper divers mots pleins de tendresse; et quand il se fut rassasié de cette lecture, il tendit affectueusement la main au jeune Italien, en lui disant :

« Antoine me demande de vous recevoir chez nous jusqu'au départ de vos dames ; soyez-y le bienvenu. Ma mère et ma femme ne me dédiront pas : celui qui a l'estime et l'amitié de mon frère aura toujours une place à notre foyer. Voilà le jardin, et tout à côté le champ qui nous appartient ; vous pourrez les cultiver sans vous éloigner de ma famille. Quant à moi, je vous ferai rarement compagnie : mes devoirs sont là-haut dans cette prison, où la joie ne me sourit guère ; et dès demain il faut que j'y rentre. »

En achevant ce discours, sa figure s'assombrit de nouveau.

« Les pauvres gens qui sont détenus dans ce lieu de douleur, dit alors Mme de Senneville, pressée de sonder les dispositions de cet homme, doivent trouver une grande consolation dans l'in-

térêt compatissant de ceux qui les gardent ; et votre excellent frère, M. Franck, nous a fait de vous un tel éloge, qu'on peut aisément en conclure que ces infortunés vous doivent bien du soulagement dans leurs maux.

— Détrompez-vous, Madame, répondit Franck : nous autres, pauvres gardiens, nous ne pouvons qu'obéir à la discipline, et nous sommes d'ailleurs presque autant surveillés que les prisonniers eux-mêmes. Du reste, mes fonctions sont peut-être moins pénibles sous un rapport que celles de mes camarades : ils ont à garder les détenus politiques ; c'est là une rude tâche pour des hommes dont le cœur n'est pas fermé à la pitié ; tandis que moi, je ne suis chargé que des condamnés pour vols ou pour assassinats, et j'ai ainsi bien moins d'efforts à faire sur moi-même. Cependant je vois encore assez de souffrances et de misères pour maudire souvent mon emploi. »

Ces paroles, qui semblaient détruire une partie des espérances qu'Edma avait conçues, lui causèrent une impression si pénible, qu'une pâleur soudaine se répandit sur son visage. Malheureuse-

ment Franck avait les yeux sur elle en cet instant, et il fut tellement frappé de l'altération de ses traits, qu'il se tut aussitôt et devint pensif à son tour.

Vainement Mme de Senneville essaya de renouer l'entretien avec lui : il parut décidé à se renfermer dans quelques monosyllabes insignifiants ; et, sans la bonne grand'mère, qui se montrait de plus en plus communicative avec les deux dames, elles eussent été assez en peine de leur contenance.

Ce changement subit dans les manières du garde ne pouvait échapper ni à l'une ni à l'autre des deux amies. Aussi Mme de Senneville, de peur d'exciter les soupçons de cet homme, s'abstint de lui parler d'aucun arrangement concernant la pension de Luigi ; et, voyant l'impossibilité de tenter une ouverture quelconque dans cet instant, elle se décida à prendre congé de la famille.

Lorsqu'elle sortit avec Edma, l'aînée des petites filles, qui s'était tenue constamment auprès de cette dernière, lui demanda si elle reviendrait.

« Mademoiselle a sans doute bien autre chose

à faire, » interrompit Franck très-sèchement. Puis, ouvrant aussitôt la barrière de son enclos, il força en quelque sorte les dames à se retirer.

« Tout est perdu ! murmura la jeune infortunée en s'éloignant, et c'est moi qui ai fait naître la méfiance de celui-là même dont j'attendais du secours. Plus tard il n'eût peut-être pas refusé de me dire si mon pauvre père existe encore ; mais sa méfiance est éveillée, il ne faut plus compter sur lui... »

Ce fut avec ces pensées désolantes qu'elle rentra chez Joanne, à laquelle elle ne fit pas mystère du non-succès de sa visite chez le garde.

« Rassurez-vous, Mademoiselle, lui dit celle-ci après l'avoir attentivement écoutée. Je connais Franck : c'est le meilleur, le plus compatissant des hommes ; s'il s'est montré brusque dans cette circonstance, c'est qu'il a craint de tomber dans quelque piége. Il eût mieux valu, je crois, aborder franchement la question avec lui, lui parler de votre peine en toute confiance ; je suis sûre qu'il n'eût pas hésité à vous rendre service, autant du moins que cela n'eût compromis ni sa

position ni ses devoirs. Du reste, ce que vous n'avez pas fait, vous êtes encore à temps de le faire. Si Franck vous refusait, je puis du moins vous répondre qu'il ne vous trahirait pas. »

L'opinion de Joanne sur le caractère du garde parut trop rassurante aux deux amies pour qu'elles ne désirassent pas ardemment retrouver l'occasion qu'elles venaient de perdre. Elles en cherchaient les moyens, lorsqu'une idée subite vint se présenter à Edma. Se levant aussitôt :

« Retournons chez cet homme, dit-elle, demain il serait trop tard ; sa rentrée dans la prison nous fermerait tout accès auprès de lui ; sachons dès aujourd'hui à quoi nous en tenir. Si, en effet, il est accessible à la pitié, notre impatience ne saurait lui paraître étrange ; maintenant, avec la certitude qu'il n'abusera pas de notre secret, j'aurai le courage de soutenir son regard aussi scrutateur que sévère.

— Voilà qui est parler, repartit la bonne Joanne. Allez sans inquiétude ; vous trouverez du cœur sous cette rude écorce. Seulement, je suis d'avis que vous évitiez les confidences devant la

famille : parfois la vieille mère est bien un peu causeuse ; et je ne pense pas que Franck lui-même puisse approuver qu'on lui parle devant elle. Du reste, voici la fin du jour, il serait possible qu'avant de souper il allât fumer sa pipe avec son nouvel hôte dans les environs de la cabane. Vous les guetterez ; si vous les apercevez de loin, tout ira bien ; sinon, la prudence veut que vous remettiez l'affaire à demain matin, plutôt que de tout risquer par trop de précipitation. »

Quoique excédées de fatigue, les deux amies sortirent aussitôt, prirent le chemin de la chaumière, et, ainsi que Joanne l'avait prévu, elles virent le garde se promener, en fumant, sous un massif d'arbres, à l'extrémité de son champ, et n'ayant auprès de lui que le jeune Italien.

Le cœur d'Edma battait avec violence ; cependant elle avança sans hésiter, laissant même son amie à quelques pas en arrière.

Franck, en les apercevant, fit un mouvement de surprise très-marqué, et son épais sourcil se fronça avec une expression si dure, que la pauvre jeune fille en frémit. Résolue pourtant à ne pas

reculer, elle l'aborda, et lui dit d'une voix tremblante :

« Pardon, M. Franck, vous êtes étonné de me revoir sitôt; mais on m'a assuré que votre cœur est compatissant, et je suis venue en toute confiance, espérant qu'après m'avoir entendue vous ne repousserez pas mon humble requête.

— De quoi s'agit-il ? que voulez-vous de moi, Mademoiselle ? demanda ce dernier d'un ton brusque.

— Que vous me disiez un mot ; oui, un seul mot duquel dépend le repos de ma vie, et qui ne peut compromettre en rien les devoirs dont vous êtes chargé. Au nom de la pitié, ne me le refusez pas !...

— Quel est donc, je vous prie, ce mot si important ? » repartit le garde d'un ton presque ironique.

Avant de répondre, Edma regarda autour d'elle pour s'assurer que personne n'était à portée de l'entendre ; puis, joignant les mains, elle dit avec un inexprimable accent de douleur :

« Je vous en conjure, quittez cet air de mé-

fiance. Encore une fois, je ne demande rien de vous que la plus rigoureuse vertu puisse condamner : mon père, le colonel de B***, languit depuis près de onze ans dans cette affreuse prison ; on m'a annoncé qu'il était mourant, et je suis venue, non pour tenter sa délivrance, je sais, hélas ! que je ne puis que l'implorer de l'autorité ; mais cette faveur peut se faire attendre longtemps encore, et j'ai voulu me rapprocher de lui, m'assurer du moins si Dieu le conserve à mon amour... M. Franck ! prenez pitié de ma peine ! Vous connaissez mon père sans doute ; refuserez-vous de dire à son enfant si elle peut encore espérer ? »

Plus ému qu'il ne voulait le paraître, le garde hésita un moment, puis, regardant la jeune fille en pleurs :

« Rassurez-vous, dit-il, le colonel vit : on a craint pour ses jours en effet ; mais il est un peu mieux maintenant. »

Ici notre Edma leva les mains au ciel, et le sentiment de joie qui rayonna sur ses traits toucha Franck, non moins que les larmes qu'elle venait de répandre.

« Pourquoi n'avez-vous pas sollicité la permission de lui écrire ? reprit-il ; ces permissions s'accordent quelquefois.

— Oui, répondit Edma ; mais l'autorité eût pris connaissance de ma lettre, toute espèce d'épanchement m'eût été interdit. Je ne pouvais d'ailleurs écrire qu'une seule fois, et il eût fallu laisser soupçonner à l'infortuné captif une perte qui lui serait trop douloureuse s'il n'apprenait en même temps que sa fille est près de lui, qu'elle y est venue pour lui prouver sa tendresse, pour s'associer à ses maux... Ah ! continua-t-elle, il y a longtemps que j'y serais si j'eusse connu plus tôt sa captivité. Ce malheur entraîna ma mère au tombeau ; je n'avais alors que six ans ; peu après je fus emmenée loin de mon pays, et ce n'est que depuis ma rencontre avec le bon Luigi que j'ai découvert le mystère affreux qu'en vain depuis mon enfance je cherchais à connaître.

— Pauvre demoiselle ! murmura Franck avec l'accent d'une vive compassion ; vous êtes en effet bien à plaindre ! Mais, enfin qu'espérez-vous ?

— Conserver la vie de mon père en lui faisant savoir que je suis ici.

— Vous ignorez donc la discipline rigoureuse établie dans cette prison ? Sans l'autorisation de l'empereur, aucune lettre ne peut être remise aux détenus.

— Je sais cela, et pourtant j'espère, répondit la jeune fille en fixant son regard sur Franck. Oui, si Dieu permet qu'il y ait au monde des âmes dépourvues d'humanité, il en suscite aussi dont la tendre pitié est le refuge du malheur. Eh bien ! c'est sur l'une de ces nobles âmes que j'ose compter... Pour ranimer la vie du pauvre captif, il ne faudrait que lui remettre quelques mots de son enfant ; cette bonne, cette généreuse action ne peut compromettre personne ; le secret en resterait à jamais enseveli dans le cœur des obligés ; ils se contenteraient de bénir en silence leur sauveur...

— Est-ce sur moi que vous avez compté ? demanda ici le garde avec une indéfinissable expression.

— Oui ! répondit Edma sans hésiter. Vous

savez que votre éloge a eu devant moi pour interprète une bouche qui ne connaît pas le mensonge, et je me suis dit en l'écoutant : Franck aura pitié de mon père ! »

Un assez long silence suivit ces paroles. Le garde, la tête penchée sur sa poitrine, semblait réfléchir, et la jeune fille, ainsi que ses amis, osaient à peine respirer en attendant sa décision.

« Écrivez, dit-il enfin d'une voix brève. Je ne sais quand il me sera possible de faire ce que vous désirez : j'éprouverai en cela plus de difficultés qu'un autre. Dans tous les cas, si je ne puis remettre votre lettre, je trouverai toujours bien l'occasion de dire au colonel que je vous ai vue, que l'amour filial vous a amenée jusqu'au pied de sa prison, et que vous songez à sa délivrance.

— Ah ! je ne me trompais pas ! Vous êtes le meilleur des hommes ! dit Edma avec une émotion qu'elle ne pouvait plus contenir.

— Assez ! reprit Franck. Et surtout que ma famille ignore ceci. Non qu'elle dût me désap-

prouver ; grâce à Dieu, l'égoïsme est un vice qu'elle ignore ; mais tout secret est en péril quand les confidences se multiplient. Venez donc ici rarement. Luigi sera notre intermédiaire. Demain il ira chercher votre lettre ; faites-la courte, je vous prie. Adieu. Éloignez-vous, j'aperçois mes enfants ; évitez leur rencontre. »

Les deux amies se cachèrent alors derrière une haie, qu'elles suivirent pour se rendre chez Joanne. Celle-ci les attendait avec impatience, et partagea sincèrement la joie qu'elles éprouvaient.

Edma voulut aussitôt se mettre à écrire ; mais les sentiments qui remplissaient son âme la jetaient dans une telle agitation, que ce fut au milieu du plus grand trouble qu'elle traça ces mots :

« Mon père ! mon bon père ! prenez courage, « votre enfant est près de vous. Elle espère « obtenir votre délivrance ; l'amie dévouée qui « l'accompagne a de puissantes protections ; en- « core quelque temps de cette vie de souffrances,

« et vos fers seront brisés, et votre Edma aura « le bonheur de vous presser dans ses bras. En « attendant, elle sera sans cesse avec vous par la « pensée ; chaque jour, en regardant les murs « de votre prison, elle demandera au Seigneur « de vous soutenir, de vous consoler, de ranimer « vos espérances !

« Père chéri ! que ne puis-je vous dire tout ce « qui se passe dans mon cœur en vous écrivant, « en vous adressant pour la première fois, depuis « mon enfance, ce doux nom de père que jus- « qu'ici je n'ai prononcé qu'en gémissant !

« Hélas ! j'ignorais votre sort affreux ; main- « tenant que je l'ai découvert, je n'aurai de repos « qu'après vous avoir fait rendre la liberté. Mon « excellente amie et moi, nous n'attendons qu'un « signe pour aller nous jeter aux pieds du souve- « rain ; il ne résistera pas aux prières de cet « ange de vertu, aux larmes d'une pauvre enfant « qui invoquera sa clémence.

« Courage donc ! oui, courage, ô mon bien- « aimé père ! songez à votre fille ; vivez pour « elle ; du fond de cet horrible cachot où vous

« languissez, bénissez-la, et comptez sur sa pru-
« dence, sur sa tendresse. Désormais sa vie tout
« entière sera consacrée à vous dédommager de
« tant de maux. »

Après avoir tracé ces lignes en palpitant d'émotion, Edma dit à son amie :

« Que va-t-il penser, mon Dieu ! en ne trouvant pas une seule fois le nom de ma pauvre mère dans cette lettre ?

— Il soupçonnera la triste vérité, répondit Mme de Senneville, après avoir lu : ton silence la lui laisse entrevoir. Du reste, je partage entièrement ton avis : l'abuser dans cette circonstance serait lui préparer pour l'avenir un coup plus douloureux encore. La Providence, d'ailleurs, lui a ménagé une si grande consolation, que tout doit faire espérer qu'elle le soutiendra dans cette nouvelle épreuve. Calme donc tes inquiétudes, ne trouble pas le bonheur que cette divine Providence t'a aussi réservé ; tu dis à ton père de vivre pour toi ; maintenant, je dois te dire à mon tour : Vis pour lui.

— Et pour vous donc, ma généreuse amie? répliqua Edma en se jetant au cou de l'excellente femme. N'êtes-vous pas aussi mon bien sur la terre ? Ne partagez-vous pas avec l'auteur de mes jours tous les sentiments dont mon cœur est rempli ? »

A ces paroles, Mme de Senneville parut doucement émue. Elle aimait sa fille adoptive avec uue telle tendresse, que même à son insu il se glissait parfois dans son âme certaine velléité de jalousie, disposition presque toujours inséparable d'un grand attachement; et ce fut avec joie que la bonne Marguerite s'entendit rassurer sur ce point.

Après cet épanchement d'affection, les deux amies allèrent prendre enfin le repos qu'un si long voyage leur avait rendu nécessaire. Excédée de fatigue, la fille du prisonnier dormit pendant quelques heures ; mais, dès que le jour parut, elle se leva, et son premier mouvement fut de courir à sa croisée, pour regarder les hautes murailles de la forteresse.

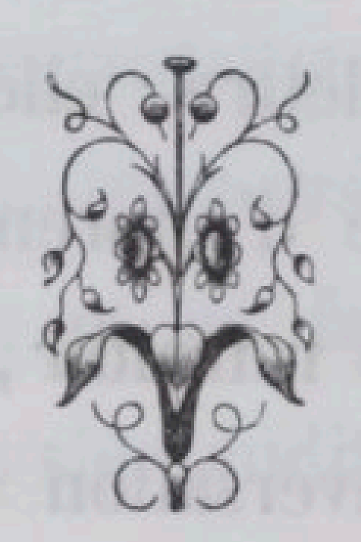
« C'est là qu'il gémit ! dit-elle avec une inex-

primable angoisse, et il ignore que son enfant compte chacune de ses douleurs... Mon Dieu, prenez pitié de lui ! accordez à la pauvre Edma le bonheur de l'embrasser ; faites qu'après tant d'années de souffrances il puisse encore compter quelques jours heureux auprès de sa fille ! »

Au moment où elle finissait cette fervente prière, sa compatissante hôtesse vint l'avertir que Luigi attendait sa lettre : elle la lui porta aussitôt, et eut la joie d'apprendre que le zèle de Franck, loin de se refroidir, s'était encore augmenté par une conversation qu'il avait eue avec le fidèle serviteur. Celui-ci lui avait parlé de toutes les vertus qui distinguaient sa jeune maîtresse, et l'honnête gardien s'était engagé de nouveau à la servir avec un entier dévouement.

Après le départ de Luigi, Edma retourna se mettre en prière, afin que le Seigneur protégeât la mission du bon Franck, et elle demeura jusqu'au réveil de son amie dans cette pieuse occupation. La journée et un grand nombre d'autres se

passèrent néanmoins sans qu'elle apprît aucune nouvelle de son père, et dès lors sa douloureuse anxiété alla toujours croissant.



CHAPITRE X.

> Ceux qui se confient au Seigneur seront comme la montagne de Sion, qui ne s'ébranle par aucun orage.
>
> PSALM. CXXIV, 1.

Pendant quinze jours Edma pria en vain, et pourtant, quelle que fût sa profonde affliction, elle ne cessa pas d'espérer; car sa foi dans la bonté divine l'emportait sur sa douleur, et la sauvait du découragement.

Enfin, elle fut récompensée de sa persévérance. Un matin qu'elle était à sa fenêtre, où elle

passait souvent des heures entières, elle aperçut Franck de très-loin, lui faisant un signe qu'elle comprit aussitôt. S'étant hâtée de descendre, elle le joignit derrière la haie qui conduisait à sa demeure. Dans ce lieu désert nul regard indiscret ne devait les troubler.

« Tout va bien, lui dit l'excellent homme dès qu'elle fut près de lui : l'occasion m'a favorisé; j'ai pu m'approcher du colonel, et votre nom que j'ai prononcé a paru le rendre à la vie. Mais, en ce moment, nous étions sous les yeux des sentinelles, je fus contraint de garder votre lettre, et ce n'a été que depuis, tandis qu'il traversait un sombre couloir en compagnie de ses gardiens, que je réussis à la lui glisser. Il n'avait ni papier, ni plume, ni encre, pour vous écrire; lui procurer ces objets était le plus difficile; j'y parvins cependant. Par un bonheur inespéré, un de mes camarades demanda à sortir pour quelques heures, on me désigna pour le remplacer dans les rondes faites plusieurs fois, chaque nuit, chez les détenus politiques; et quoique je fusse accompagné, je parvins à remettre furtivement à votre père un

cornet où j'avais renfermé tout ce qui lui était nécessaire pour vous répondre. A son tour, il réussit, hier au soir, en passant près de moi, à me glisser sa lettre.

— Et vous me l'apportez ? demanda vivement la jeune fille.

— La voici, répondit le garde ; mais, avant de la lire, écoutez-moi, car il faut que je vous quitte ; mon service m'appelle. Tenez une réponse prête pour dans quelques jours ; donnez-la à Luigi, et je tâcherai de la faire passer encore. Pourtant je dois vous dire que ces messages sont trop dangereux pour les répéter souvent. L'essentiel était de ranimer l'espérance du prisonnier ; ce but est atteint ; maintenant soyons prudents ; sans quoi nous risquerions, vous, de river ses fers ; moi, ma liberté, le pain de mes enfants...

— Dieu nous préserve d'un tel malheur, bon Franck, interrompit Edma : heureuse de ce que vous avez fait pour moi, je me soumettrai désormais à tout ce que la prudence exigera pour ne compromettre ni vous ni mon père. Dites-moi seulement s'il ne serait pas possible que par quel-

que autre appui j'entrasse dans cette prison, n'importe à quel titre. Pour jouir du bonheur de le voir, ne fût-ce qu'un seul moment, sans même me faire connaître à lui, j'accepterais avec joie les fonctions les plus serviles...

— N'achevez pas, reprit vivement le gardien. Consentiriez-vous donc, pour une satisfaction passagère, à exposer le malheureux colonel à de nouvelles rigueurs, qu'assurément il ne pourrait plus supporter ? Songez-y bien, tout espoir de délivrance serait à jamais perdu si l'on venait à vous découvrir. Ah ! croyez-moi, soumettez-vous plutôt à la nécessité ; quand Dieu voudra vous rapprocher de votre père, il saura bien vous aplanir les voies. En attendant, si vous êtes prudente, si vous renoncez à vos périlleux desseins, je consens, non à me charger d'une correspondance qui nous perdrait tous trois, mais à vous donner de temps en temps des nouvelles verbales : ceci ne peut compromettre personne, et je m'y engage volontiers ; voyez ce que vous voulez faire.

— Me conformer à vos avis, bon Franck, répondit en soupirant la jeune fille ; ne rien entre-

prendre sans votre autorisation ; je vous en fais la promesse.

— Eh bien ! donc, à cette condition comptez sur moi. »

En achevant ces mots, le garde s'éloigna rapidement, tandis qu'Edma, de son côté, se hâta de rejoindre Mme de Senneville, ne voulant pas lire sans elle la lettre de son père.

Cette lettre, elle la tenait pressée sur son cœur, palpitant d'impatience, et l'on peut imaginer quelles furent ensuite ses impressions lorsqu'elle la parcourut.

« Edma, enfant chérie, bénie soit à jamais « ta tendresse filiale ! » disait l'infortuné captif. « Je n'espérais plus rien ; ma vie s'éteignait ; « depuis longtemps je demandais à Dieu le repos « de la tombe, et maintenant je le supplie de me « laisser vivre... Oui, ma fille, ton nom, pro- « noncé à mon oreille, a retenti jusqu'au fond « de mes entrailles ; il m'a fait sortir de l'espèce « de torpeur dans laquelle j'étais plongé ; puis ta « lettre est venue m'apporter des joies que j'eus

« à peine la force de soutenir. Ivre de bonheur, « je la relus bien des fois avant qu'une pensée « douloureuse pût surgir dans mon âme ; mais, « frappé enfin de ton silence sur ta mère, l'idée « de sa mort m'est apparue...

« Edma, je t'en conjure, réponds, où est ma « Louise ? Pourquoi ne t'a-t-elle pas accompa- « gnée ? Si elle vivait, eût-elle cédé à une autre « le bonheur d'être avec son enfant, de se rap- « procher de l'infortuné qu'elle chérissait ? Non, « non... mon Dieu ! une telle douleur doit-elle « donc me frapper encore ? mais alors à quoi « servirait ma délivrance ?...

« Insensé ! qu'ai-je dit ? Pardonne, mon Edma. « Puisque le Ciel a daigné te conserver à mon « amour, ne seras-tu pas ma consolation ? pour « toi, ne dois-je pas m'armer de courage ?

« Eh bien ! parle donc ; dis-moi la vérité quelle « qu'elle soit. Si la mort m'a ravi la meilleure, la « plus aimée des femmes, je la pleurerai jusqu'à « mon dernier jour ; mais je m'efforcerai de vivre, « de subir sa perte en chrétien et en père. Toi « aussi, pauvre enfant, ne réclames-tu pas mes

« plus chères affections ? Ne me promets-tu pas « encore bien des joies en ce monde, par ta ten- « dresse, par ces douces vertus dont j'ai trouvé « avec tant de délices l'expression dans ta lettre? « Va, sois sans inquiétude : quand l'âme a subi « longtemps les rigueurs de l'adversité, elle con- « naît la mesure de ses forces, et je sens qu'auprès « de toi les miennes se soutiendront.

« Adieu, ma fille, mon Edma chérie. Il faut « que je te quitte ; je crains d'être surpris, et « pourtant que de choses me restent à te de- « mander !

« Dis à l'amie généreuse qui t'accompagne, « que pour elle aussi le captif va prier à chaque « heure de sa triste existence.

« Mon Dieu ! serait-il vrai qu'un jour il me sera « donné de te presser sur mon cœur, chère en- « fant? Ah! quoi qu'il advienne, sois mille fois « bénie pour ton dévouement filial, pour les con- « solations que tu as apportées à ton malheureux « père ! »

Tenter de décrire les sentiments d'Edma à la

lecture de cette lettre serait les affaiblir. Ce qu'on peut dire, c'est l'embarras dans lequel elle se trouva par rapport à la question que lui adressait son père. Fallait-il le laisser dans l'incertitude où il flottait si douloureusement, ou bien lui dire la vérité ? Elle pencha d'abord pour ce dernier parti ; puis la crainte de lui causer une affliction au-dessus de ses forces la détermina à éluder ce point dans sa réponse. Leur correspondance ne tarda pas d'ailleurs à être supprimée : ainsi que l'avait annoncé le garde, il fallut cesser ces épanchements de tendresse où l'un et l'autre trouvaient un charme si puissant, et le séjour d'Edma à Brünn devint alors un véritable supplice.

Sans doute, Franck lui apportait encore de temps en temps, de vive voix, des nouvelles de celui qui occupait toutes ses pensées, et c'était un soulagement ; mais elle entendait parler sans cesse des rigueurs exercées sur les prisonniers d'État dans cet affreux donjon où elle ne pouvait pénétrer, et les déchirements de son cœur allaient toujours croissant. Elle en vint même, en songeant continuellement aux privations que su-

bissait son père, à ne plus vouloir accepter que la plus chétive nourriture : une table bien servie excitait ses pleurs, et le bien-être dont elle se trouvait environnée lui semblait à charge. S'interdisant jusqu'au sommeil, elle passait souvent des nuits entières à regarder ces formidables murs qui renfermaient tant d'infortunés. Là, se représentant les maux qu'ils enduraient, elle demandait au Ciel, dans toute la ferveur de son âme, d'y mettre fin, de lui rendre l'auteur de ses jours.

On comprend facilement que de telles angoisses ne pouvaient manquer d'altérer ses forces. De jour en jour, on voyait augmenter la souffrance qui la minait sourdement; et pourtant, cette douleur si profonde ne s'exhalait jamais par aucune plainte. Seulement, quand son amie essayait de l'arracher à ses tristes pensées, elle lui montrait la prison, et pleurait en silence.

Enfin, cette dernière concevant des craintes sérieuses sur la santé d'un être aussi cher, résolut de ne plus s'arrêter aux avis qu'elle continuait de recevoir sur les dispositions du souverain. Elle écrivit directement à son ancien protecteur, et,

un matin, tandis qu'Edma, dans l'attitude du plus grand abattement, regardait encore ces tristes murailles, elle la prit par la main, et lui dit :

« Viens, habille-toi, et partons.

— Partir ! s'écria la pauvre enfant, eh ! ne savez-vous pas que ma vie est enchaînée ici, que je ne quitterai ce funeste séjour qu'avec mon père ?

— Oublies-tu qu'avant tout il faut solliciter sa grâce ?

— Hélas ! je ne le sais que trop. Mais vous-même m'avez dit que le moment n'est pas venu d'implorer la clémence de celui de qui elle dépend. Jusque-là ma place est marquée au pied de ces murs. N'insistez pas pour me les faire quitter, ma digne amie ; ne donnez pas à une infortunée qui vous doit tout, et qui vous chérit à l'égal d'une mère, la douleur de résister pour la première fois à votre volonté. Laissez-moi dans ce lieu jusqu'à l'instant où je pourrai aller me jeter aux pieds de l'empereur.

— C'est là que je veux te conduire, interrompit Mme de Senneville. Quels que soient les obstacles, il faut tout tenter dès à présent pour obtenir l'ac-

complissement de tes vœux; car je ne puis être plus longtemps l'impassible témoin de ta souffrance. »

A ces mots, Edma bondit de joie.

« Ma généreuse amie! c'est Dieu lui-même qui vous inspire, dit-elle. Cette pensée était dans mon cœur sans que j'osasse l'exprimer. Par déférence pour votre opinion, pour celle de vos amis, je me résignais en gémissant à suspendre des démarches dont va dépendre le bonheur ou la désolation de ma vie entière; mais puisque maintenant vous consentez à les entreprendre, partons sans retard; j'ose croire que le Ciel nous sera favorable. »

Aussitôt que les deux amies eurent pris cette résolution, elles firent appeler Luigi, qu'elles laissèrent à Brünn, afin qu'il pût leur transmettre, par les soins de leur obligeante hôtesse, les nouvelles qu'il recevrait du prisonnier; et lorsqu'elles eurent tout réglé pour que ces nouvelles leur parvinssent avec sûreté, elles prirent la route de Vienne.

Un profond saisissement s'empara de toutes deux lorsqu'elles entrèrent dans cette ville; car l'une y avait souffert autrefois, durant son exil,

de poignantes afflictions, et l'autre allait y trouver la réalisation ou la ruine de ses plus chères espérances.

Cette alternative la faisait frémir. Incapable d'exprimer les sentiments qui se pressaient dans son cœur, et comprenant néanmoins ce que devait aussi éprouver sa bienfaitrice dans un pareil lieu, elle lui dit en arrivant :

« C'est pour moi, ma tendre amie, que vous êtes venue chercher ici tant de déchirants souvenirs. Ah ! pourquoi ne puis-je en adoucir l'amertume ! Mais allons ensemble prier pour ceux que vous avez tant aimés et pour mon pauvre père ; que nos premiers pas dans cette ville nous conduisent au pied des autels ; vous m'avez appris à y trouver toujours des consolations pour le passé comme pour l'avenir. »

En parlant ainsi, elle emmena Mme de Senneville vers une petite église qu'elle venait de remarquer, et qui était située très-près du logement indiqué par la bonne Joanne.

Là, agenouillées longtemps l'une et l'autre dans un profond recueillement, elles ne s'aper-



K. Girardet del. Ferdinand sc.

DEUX ÉTRANGERS, PLACÉS A QUELQUE DISTANCE, POUVAIENT VOIR LES LARMES QU'ELLES RÉPANDAIENT EN PRIANT.

LES LARMES QU'ELLES RÉPANDAIENT EN PRIANT.

çurent pas que deux étrangers, placés à quelque distance, pouvaient voir les larmes qu'elles répandaient en priant. Ce ne fut qu'au moment où Edma se releva pour suivre sa compagne qu'elle les remarqua. L'un était d'un âge mûr, l'autre sortait à peine de l'adolescence ; mais la majesté de sa taille, la régularité de ses traits, son air noble et grave, tout en lui semblait commander le respect et donner l'idée d'une haute origine.

Ces étrangers devancèrent les deux dames, et le plus jeune, s'étant retourné au moment de sortir, leur laissa voir alors sur sa figure une expression de profonde mélancolie qui les frappa.

Une voiture sans armoiries l'attendait près de l'église. Avant d'y monter, il donna quelque chose à une pauvre femme, qui parut recevoir son aumône avec de grandes démonstrations de joie. Quand il fut parti, la même femme vint implorer aussi la charité des deux amies.

« Connaissez-vous les personnes que vous venez d'aborder? lui demanda en allemand Mme de Senneville.

— Certainement oui, Madame, répondit l'in-

digente : c'est notre duc de Reichstadt et son gouverneur. Il vient quelquefois dans cette église, où, tous les ans, le 5 mai, on célèbre un service commémoratif pour son père. La première fois qu'il y fut amené par son oncle, le prince Charles, le cher enfant n'avait alors que dix ans, et c'était pitié de voir son chagrin. Aussi chacun pleura avec lui; il est si bon, et nous l'aimons tant!

— Le duc de Reichstadt, le fils de Napoléon! répétait tout bas Edma en s'en retournant avec son amie. Quoi! nous avons vu ce jeune prince, dont le berceau fut environné de tant de gloire, que de si grands témoignages d'allégresse accueillirent à son entrée dans la vie, et dont un sceptre brisé est maintenant l'unique héritage! Oh! qu'il doit souffrir s'il connaît l'immensité de ses pertes!

— Il les connaît en effet, répondit Mme de Senneville. Il sait qu'il fut salué en naissant du titre de roi de Rome et destiné à porter une brillante couronne; mais, doué d'un esprit aussi juste qu'élevé, et fortifié d'ailleurs par une éducation solide, il paraît subir ces revers avec toute la dignité qui convient au malheur. On le dit fort in-

struit et sincèrement attaché à son aïeul, ainsi qu'à la famille impériale, qui de son côté lui témoigne toute l'affection qu'il est digne d'inspirer.

— Les destinées de ce jeune prince sont-elles donc irrévocablement fixées? demanda Edma.

— Tout semble l'annoncer, répondit son amie. Du reste, si quelque événement, que nul ne peut prévoir, venait les remettre en question, si de nouveaux combats étaient livrés à son noble cœur, on peut juger, d'après le discernement et la sagesse dont il a fait preuve jusqu'ici, qu'il en sortirait victorieux. »

Le lendemain de cette rencontre, qui avait produit sur Edma une vive impression, elle fut présentée par son amie au prince de M***, qui, pendant et après l'émigration de cette dernière, lui avait témoigné le zèle d'une sincère amitié. Il l'accueillit avec autant de distinction que d'empressement, et son regard s'arrêta ensuite avec un profond intérêt sur la fille du prisonnier.

Pâle, tremblante, se soutenant à peine, celle-ci fut d'abord incapable d'articuler un seul mot; mais on lisait dans ses traits expressifs tout ce qui

se passait dans son cœur. Enfin, ayant levé les yeux sur l'homme d'État, elle aperçut en lui cette vive sympathie qu'une âme généreuse ne saurait refuser au malheur, et, s'enhardissant, elle osa invoquer son appui.

« Mon unique espérance est en vous, Monseigneur, lui dit-elle ; daignez tendre une main secourable à la pauvre jeune fille qui depuis son enfance n'a connu que des douleurs. Rendez-lui son père, et le Ciel bénira un si grand bienfait. »

Elle fondit en larmes en prononçant ces mots, et celui qui l'écoutait parut vivement touché. Forcé, cependant, par les circonstances, il lui présenta une foule d'objections qui semblaient sans réplique : la première était la volonté, formellement manifestée par le monarque, de n'accorder aucune grâce avant une époque qu'il lui cita, et qui était encore fort éloignée.

« Alors, reprit la jeune infortunée avec l'énergie du désespoir, ce n'est donc plus à un temps de détention, c'est à mourir que l'empereur condamne mon père ? Eh bien ! je veux du moins que Sa Majesté apprenne de ma bouche l'inévitable

résultat que doit avoir une rigueur que je ne juge pas dans son principe, mais qui semble excessive aujourd'hui, puisque le captif subit sa peine depuis onze ans, et qu'il succombe sous le poids de ses fers... Monseigneur, prenez pitié de lui, de sa malheureuse fille; conduisez-la aux pieds du souverain; Dieu lui inspirera ce qu'il faudra dire pour arriver à son cœur, pour exciter sa clémence! »

Ici le prince, toujours plus attendri, échangea un regard avec Mme de Senneville, dont la figure portait comme celle d'Edma l'empreinte d'une profonde anxiété; puis, cédant au puissant intérêt qu'elles lui inspiraient l'une et l'autre, il leur promit d'employer tout son crédit auprès de l'empereur pour le rendre favorable à leurs vœux.

Elles se retirèrent alors; mais la pauvre enfant, en repassant dans sa mémoire les objections multipliées qui venaient de lui être faites, sentit se ranimer ses craintes, et passa le reste du jour dans un accablement dont rien ne put la faire sortir.

Cependant, dès le lendemain, sa protectrice

reçut de très-bonne heure un message qu'elle se hâta de lui communiquer.

« Tes désirs vont être accomplis, lui dit-elle. Aujourd'hui même tu verras l'empereur. Il doit se rendre à Schœnbrünn, et l'on nous conseille de l'aborder lorsqu'il se promènera dans les jardins de ce palais, habité par son petit-fils. »

A cette nouvelle, Edma parut ressentir une grande joie; puis une pâleur soudaine se répandant sur son visage, elle demeura immobile et glacée. A la morne expression de ses traits, on eût dit qu'une profonde terreur était venue s'emparer de toutes les facultés de son âme.

« Qu'as-tu donc? lui demanda son amie en la regardant avec inquiétude; y a-t-il de quoi t'affliger dans ce que je t'annonce? ne voulais-tu pas demander à l'empereur la grâce de ton père?

— Et s'il refuse cette grâce? répondit la malheureuse enfant d'une voix brisée; s'il me repousse, plus d'espoir, mon père mourra... »

Mais tandis que ces paroles s'échappent de ses lèvres avec une indicible épouvante, son regard s'arrête sur un tableau appendu dans sa chambre,

et qui représentait l'image du Christ. Aussitôt un rayon d'espérance vient luire à son cœur. Tombant à genoux, elle prie avec une telle ferveur, une telle confiance, qu'en se relevant elle n'était plus la même.

« Venez, mon excellente amie, dit-elle : maintenant je me sens plus forte. Que m'importent, en effet, les rigueurs d'un homme, si Dieu daigne être mon appui ? Il est le Roi des rois ; c'est en lui que réside la suprême puissance, et de sa seule volonté il peut briser les chaînes de mon infortuné père. Marchons ! »

Et déjà elle entraînait son amie. Celle-ci l'arrêta en lui faisant remarquer qu'elle n'était vêtue que d'une robe de voyage, avec laquelle il n'était pas convenable qu'elle parût devant l'empereur. Elle donna donc à regret quelques minutes à sa toilette, qui du reste ne se composa que du vêtement noir adopté depuis son départ de Châtillon ; mais, nous l'avons dit, ce costume s'harmonisait si bien avec le genre de beauté dont elle était pourvue, et surtout avec la tristesse répandue dans ses traits, qu'il était impossible

de la voir sans être touché, et sans éprouver le besoin de lui témoigner l'intérêt qu'elle faisait naître.



CHAPITRE XI.

> Essuyer des larmes est le plus beau devoir des rois.
>
> KOTZEBUE.

Les deux amies sont enfin sur la route de Schoenbrünn, de ce palais où résidait le jeune prince qui, à peine au seuil de la vie, en avait déjà compté toutes les vicissitudes, toutes les déceptions, et que la mort devait choisir sitôt pour sa victime (1).

(1) Le duc de Reichstadt mourut à Schoenbrünn, d'une phthisie du larynx, le 22 juillet 1832. Il était né au palais des Tuileries le 20 mars 1811.

En descendant devant cette demeure impériale, Edma sentit de nouveau défaillir son cœur; mais elle apprit que François II n'y était pas encore arrivé; et, quelle que fût son impatience de lui parler, elle se réjouit presque de ce délai accordé à sa timidité naturelle, dont l'amour filial pouvait seul la faire triompher.

Agréablement surprise à la vue des magnifiques jardins qui s'offrirent à ses regards, elle y entra avec son amie, non sans craindre pourtant que leur immense étendue ne lui fît manquer la rencontre de l'empereur. Mme de Senneville partageant cette crainte, elles se mirent dès lors à chercher quelqu'un qui pût leur dire si ce prince avait un lieu de prédilection où il se rendît habituellement.

Au bout d'un quart d'heure de vaines recherches dans ces belles allées solitaires, elles rencontrèrent enfin un des employés du château. Il parut disposé à leur donner tous les renseignements qu'elles désiraient, et y ajouta même une foule de détails qu'assurément elles ne songeaient pas à lui demander.

« Quand Sa Majesté arrivera, leur dit-il, vous la verrez aussitôt rejoindre Mgr le duc de Reichstadt, lequel se promène en ce moment vers le pavillon qui porte le nom de Son Altesse. C'est là que l'on conserve les instruments qu'il fabriqua dans son enfance, après avoir lu *Robinson Crusoé*, dont il voulut aussi imiter l'habitation en creusant une caverne. Son gouverneur l'aida dans ce travail, qui lui plaisait beaucoup.

— Ce jeune prince, interrompit Mme de Senneville, a, dit-on, une grande bonté de cœur?

— Aussi, repartit l'employé, chacun le sert avec autant de zèle que d'affection; mais cette bonté, dont Monseigneur donne chaque jour de nouvelles marques à ceux qui l'approchent, n'est pas son seul mérite: ce qu'on admire le plus en lui, c'est cette raison précoce, cette haute intelligence qui le rend si supérieur aux jeunes gens de son âge. Déjà il a fait des progrès extraordinaires dans toutes les sciences qu'on a voulu lui enseigner, et son ardeur pour l'étude ne se refroidit jamais. Il faut entendre là-dessus ses professeurs: ils le regardent comme pouvant devenir

l'un des princes les plus instruits de l'Europe, et vous pensez bien que cela redouble encore le respect qu'on a pour lui. »

Cet éloge du noble orphelin dans la bouche du bon Allemand offrait trop d'intérêt aux deux amies pour qu'elles ne se fussent pas prêtées à l'écouter plus longtemps, si la crainte de manquer la rencontre du monarque ne les eût forcées à l'interrompre, pour demander à l'employé s'il croyait que Sa Majesté dût tarder à venir joindre son petit-fils.

« Je le crois d'autant moins, répondit-il, que l'archiduchesse Sophie est déjà arrivée. Elle se promène avec Son Altesse, qu'elle aime tendrement. Tenez, les voici ; ils viennent de ce côté. Rangez-vous devant cette charmille ; vous allez les voir. »

En achevant ces mots, l'employé s'éloigna, et les deux amies prirent la place qu'il leur avait indiquée.

« Qu'elle est belle ! et qu'elle paraît bonne ! dit tout bas Edma à sa compagne, en regardant l'archiduchesse. Si j'osais l'aborder !... »

Mme de Senneville n'eut pas le temps de répondre, que déjà les promeneurs vinrent à passer. Ils saluèrent gracieusement les deux étrangères. Edma tenait un placet à la main. Le duc, l'ayant reconnue aussitôt pour la même personne qu'il avait vue priant et pleurant dans la petite église, parla à voix basse à l'archiduchesse. Celle-ci revint alors sur ses pas; et, s'arrêtant devant la jeune fille, elle lui demanda avec bonté si elle avait quelque requête à présenter à l'empereur.

« Oh! oui, Madame, répondit cette dernière palpitante d'émotion, je viens de bien loin pour implorer la grâce de mon père, depuis onze ans prisonnier d'État au Spielberg, et je n'ai que mes larmes pour appui... »

Ici le jeune prince, demeuré un peu en arrière, se rapprocha vivement; car les paroles qu'il venait d'entendre ranimaient en lui de déchirants souvenirs, et il jeta sur l'archiduchesse un regard si expressif, qu'elle comprit aussitôt ce muet langage.

« Nous parlerons, dit-elle, comme répondant

à la pensée qu'elle vient de saisir ; oui, nous intercèderons en faveur de ce prisonnier. »

Puis, s'adressant de nouveau à Edma :

« Allez vers ce pavillon, que vous voyez d'ici ; vous vous y reposerez quelques instants ; quand mon père sera venu, nous le conduirons vers vous.

— Soyez bénie, Madame ! et vous aussi, prince ! » répond la jeune fille en s'éloignant avec son amie.

Bientôt elles arrivent au pavillon ; mais elles ont à peine le temps de s'y asseoir, que Mme de Senneville se lève.

« Voici l'empereur ! dit-elle, ses enfants lui parlent ; il les écoute attentivement ; le jeune duc lui prend la main ; il la porte à ses lèvres ; son aïeul paraît attendri... Edma, du courage ! »

Celle-ci alors se précipite au-devant du monarque, tombe à ses pieds, et s'écrie :

« Grâce ! grâce ! pour mon père, Sire ! Il est mourant, rendez-le à mon amour ! »

C'est en très-bon allemand qu'elle a articulé

ces mots, et c'est aussi dans la même langue que François II, en la relevant, lui adresse diverses questions. Elle y répond, au milieu de son trouble, d'un ton si touchant, si candide, que le prince semble l'écouter avec intérêt.

Jusque-là, cependant, rien ne prouve qu'il doive faire grâce, et la malheureuse jeune fille est dans un tel état d'anxiété qu'elle paraît près de s'évanouir. Son amie la regarde avec inquiétude. Tout à coup, inspirée par son cœur, elle aussi se jette aux genoux du souverain, et lui dit :

« Sire, ayez pitié de cette enfant ; il n'en est pas de plus digne des bontés de Votre Majesté.

— Je le sais, répond le monarque se hâtant de relever la comtesse, et je connais aussi les vertus de sa noble amie. »

Puis, s'adressant de nouveau à la fille du prisonnier.

« Rassurez-vous, Mademoiselle, lui dit-il, je vais donner des ordres : votre père vous sera rendu. Toutefois, recommandez-lui bien de ne pas abuser de cette grâce qu'il vous doit. »

En même temps il prend le bras de son petit-fils, et s'éloigne.

Nous essaierions vainement de décrire ce qu'Edma ressentit en ce moment. D'abord, son regard s'était porté sur l'empereur et sur le jeune prince, qui avait daigné intercéder aussi pour elle. Elle voulait leur dire sa joie, sa reconnaissance; les mots restèrent suspendus à ses lèvres; la voix lui manqua, et elle tomba sans mouvement entre les bras de son amie.

L'archiduchesse, qui s'était arrêtée, se prêta à la secourir avec le plus vif intérêt. Enfin des larmes se firent jour; l'heureuse fille put exprimer ses sentiments; et, comblée des bontés de la charmante princesse, elle quitta Schoenbrünn, d'où elle emportait au fond de son âme une de ces félicités sans mesure, qui, au premier abord, ressemblent à la douleur dans leur expression.

Elle voulait reprendre sur-le-champ la route de Brünn; mais Mme de Senneville lui fit observer qu'il fallait avant tout communiquer l'heureux résultat de leur démarche à celui qui le

premier avait provoqué la clémence de l'empereur ; elles se rendirent donc auprès de lui.

Il les attendait, et parut si bien s'associer à leur joie, que ce nouveau témoignage de bonté mit le comble à leur gratitude.

Une circonstance qu'il fut obligé de faire connaître à Edma vint cependant troubler le bonheur qu'elle ressentait. Elle avait cru que lorsque la grâce accordée par le monarque serait annoncée officiellement, rien ne s'opposerait plus à ce qu'elle embrassât son père et l'emmenât avec elle; mais les formalités exigeaient, lui dit-on, que ce dernier sortît de la forteresse, accompagné d'un commissaire du gouvernement, lequel le conduirait jusqu'aux frontières. La seule chose qu'on pût accorder à sa fille était de suivre sa voiture à une certaine distance, jusqu'au moment où il leur serait permis de se réunir.

On promit du reste à Edma de l'instruire ponctuellement des ordres qui seraient donnés pour le moment de la délivrance et de la route qui serait suivie.

Il fallut bien souscrire à ces dispositions, qu'on

lui présenta comme autant de faveurs inusitées ; et le soir même elle partit pour Brünn avec sa protectrice, espérant, lorsqu'elles seraient arrivées dans cette ville, faire parvenir sur-le-champ l'heureuse nouvelle au pauvre captif. Mais là encore son espérance fut déçue. Luigi, n'ayant pu voir Franck un seul moment durant l'absence des deux amies, ne savait rien concernant le colonel, et cette ignorance replongea Edma dans toutes ses inquiétudes.

Poursuivie par la crainte que la grâce n'arrivât trop tard, elle ne put goûter aucun repos, malgré son extrême fatigue, et passa, comme naguère, une grande partie de la nuit à s'agiter devant les murs de l'horrible prison.

Dès que le jour parut, le fidèle Luigi vint cependant calmer ses alarmes : il avait enfin réussi à parler secrètement à Franck, et celui-ci, après l'avoir rassuré sur l'état du prisonnier, s'était chargé de lui annoncer sa prochaine délivrance.

Plus tranquille alors, la tendre fille sentit renaître toute sa joie, et courut embrasser la généreuse amie à qui elle la devait.

Cette amie, si parfaite, si noble dans son dévouement, voulut encore ajouter au bonheur dont elle la voyait jouir, en la mettant à même de récompenser le zèle du compatissant gardien.

Une somme de mille francs fut déposée entre les mains de Luigi, pour être donnée à son hôte au moment du départ, avec ce mot : *Pour aller voir le bon frère.*

Par une circonstance imprévue, la boîte qui contenait cette somme fut remise avant l'instant convenu. Franck accourut aussitôt, demanda à parler à Edma, et lui dit avec son ordinaire brusquerie :

« Pensez-vous donc, Mademoiselle, que j'aie agi par une vile cupidité ? reprenez cet or, et sachez que je ne vends pas mes services.

— Aussi ne les avons-nous pas achetés, bon Franck, se hâta de répondre cette dernière. C'est votre excellent cœur qui vous a fait prendre pitié de mon père, de la douleur dans laquelle j'étais plongée, et c'est le nôtre aujourd'hui qui cherche à vous procurer le plaisir d'embrasser un parent

dont vous êtes tendrement aimé. Ne nous refusez pas, je vous en supplie. Nous avons promis à votre excellent frère de le voir au retour ; laissez-nous la joie de lui annoncer votre venue ; je lui dirai mes obligations envers vous, bon Franck, et ces obligations resteront à jamais gravées dans ma mémoire, comme l'un des plus doux souvenirs que je puisse invoquer.

— En vérité, je ne sais comment vous faites, balbutia le garde d'une voix attendrie ; mais vous l'emportez toujours sur mes résolutions .. Eh bien ! oui, j'accepte. Dites à mon Antoine que bientôt je serai dans ses bras, et que peut-être, dans la suite, nous nous réunirons pour ne nous plus quitter... Maintenant, revenons à votre père : je lui ai laissé entrevoir la bonne nouvelle ; il a eu la force de contenir sa joie ; seulement il a prononcé votre nom avec un tel accent, qu'il m'a remué jusqu'au fond des entrailles... Enfin il n'y a plus qu'un peu de patience à prendre : ce matin, le gouverneur est venu ; et je soupçonne par un mot qu'il a laissé échapper, que la sortie pourrait bien avoir lieu aujourd'hui

même. Ces sorties se font ordinairement de nuit, dans le plus grand secret possible. Tenez-vous donc pour avertie ; mais soyez prudente jusqu'au bout. Adieu, Mademoiselle. Si vous daignez vous souvenir du pauvre Franck, soyez sûre que lui aussi se souviendra de vous sans cesse. Puisse le Ciel vous récompenser en comblant tous vos vœux ! »

L'avis que l'excellent homme venait de donner, et qui fut confirmé quelques moments après par un message confidentiel adressé à Mme de Senneville, la mit dans la nécessité de faire les dispositions nécessaires pour le départ. Plus calme que sa jeune amie, elle y présida, à l'aide de Luigi et de la bonne Joanne, avec tant de précision et de mystère, que nul soupçon ne put s'élever.

Cette dernière connaissait heureusement en dehors de la ville, sur la route de Vienne, une maison isolée où la voiture de nos voyageuses fut envoyée d'avance avec leur léger bagage ; et quand l'obscurité fut venue, elles se rendirent à pied dans ce lieu solitaire, conduites par leur

obligeante hôtesse, à laquelle Mme de Senneville laissa aussi des marques de gratitude. Le fidèle Luigi, chargé de venir leur annoncer la sortie du prisonnier, resta seul à Brünn, muni d'un bon cheval de main.

On peut imaginer quelles furent les diverses impressions de notre Edma durant les longues heures qui s'écoulèrent dans cette pénible attente : c'étaient tour à tour une joie presque délirante et des craintes sans mesure. Assise à côté de son amie, sur le devant de la voiture qui devait les emporter dès que celle du captif viendrait à paraître, elle écoutait dans un profond saisissement le moindre bruit ; ses lèvres s'agitaient sans paroles ; sur son front ruisselait une sueur glacée, tandis que ses regards erraient vainement dans l'espace, et plusieurs fois elle fut sur le point de demander à son amie de la ramener à Brünn.

L'arrivée de Luigi vint heureusement mettre fin à cet affreux supplice.

« Le voici ! signora, lui dit à voix basse le zélé serviteur, dans quelques minutes ils sont ici. »

Bientôt, en effet, le bruit d'une voiture se fit distinctement entendre. Edma poussa un cri étouffé en l'apercevant. Cette voiture passa près de la sienne ; celle-ci s'ébranla en même temps, et la pieuse enfant, les mains levées au ciel, murmura une fervente action de grâces.

Cependant la joie qui débordait son cœur ne tarda pas à être troublée par la défense expresse que dut lui rappeler Mme de Senneville de se montrer à son père avant qu'il eût dépassé Vienne. Cette défense devenait pour elle un nouveau genre de torture ; aussi, quelle que fût la résignation dont elle cherchât à s'armer, elle était toujours prête à transgresser l'ordre.

Ce qui mettait le comble à sa peine, c'était la lenteur du voyage. Très-souvent la voiture du prisonnier n'allait qu'au pas : les plus sinistres suppositions se présentaient alors à la malheureuse jeune fille, et son amie ne parvenait pas toujours à la rassurer.

Ce fut au milieu de ces tourments que se fit la route de Vienne. Arrivé dans cette ville, le colonel de B*** fut conduit à la direction générale de la

police, où il devait passer la nuit, et il fut permis à sa fille de lui écrire ; mais quand l'âme aspire à un grand bonheur, elle ne saurait se contenter des faibles compensations qui lui sont offertes en échange. Edma savait d'ailleurs que sa lettre serait lue avant de parvenir à son père, et la contrainte imposée par cette conviction détruisit le charme qu'elle eût trouvé, dans tout autre circonstance, à épancher ses sentiments.

Enfin, le lendemain, un nouveau message arriva à Mme de Senneville. Elle l'avait provoqué la veille en écrivant secrètement à son protecteur. En lisant sa réponse, elle parut radieuse, donna des ordres à Luigi, et avertit ensuite Edma de s'apprêter à partir. Celle-ci lui obéit sans oser la questionner ; car, redoutant sans cesse quelque rigueur de la part de l'autorité, et ne se sentant pas la force de l'apprendre en ce moment, elle préférait s'abandonner à la prudence de son amie, et la suivit en silence.

Lorsqu'elles eurent quitté Vienne, il lui fut impossible cependant de renfermer ses nouvelles craintes en ne voyant pas sur la route la voiture de

son père, qu'elle avait supposé devoir précéder la leur, et ce ne fut pas sans peine que Mme de Senneville réussit à la calmer.

« Mon Edma se défie-t-elle donc de sa Marguerite? lui dit l'excellente femme; la croit-elle capable d'abuser de sa confiance?

— Vous ne sauriez faire une telle supposition, ma généreuse amie, répondit Edma. Mais pourquoi cette voiture dont je suivais hier les traces avec tant de bonheur et d'anxiété, à la fois, ne précède-t-elle pas aujourd'hui la nôtre? Êtes-vous sûre que nous la retrouvions, que ces gens-là n'aient pas trompé votre bonne foi en retenant captif mon infortuné père?

— Non, rassure-toi, reprit Mme de Senneville; bannis ce triste sentiment de défiance. Plus qu'une autre, tu serais injuste en t'y abandonnant; car, au milieu de tes plus grandes afflictions, tu n'as rencontré que de douces sympathies, et bientôt tu verras jusqu'où s'étend pour toi cette faveur du Ciel... Je dois me taire; mais rouvre ton cœur à l'espérance... Encore quelques moments, et tu seras au comble de tes vœux. »

Ces paroles changèrent subitement les impressions d'Edma ; elle regarda celle qui venait de les prononcer, et une joie indicible pénétra dans son âme.

Jusque-là, tout entière à son inquiétude, elle n'avait pas encore remarqué l'absence de Luigi. S'en étant aperçue enfin, elle demanda la raison de cette absence, et Mme de Senneville lui montra un cavalier accourant à leur rencontre. C'était le jeune Italien, qui en les voyant fit reprendre à son cheval le chemin par où il était venu. Il tourna ensuite sur la droite, la voiture des deux dames le suivit, et roula dans l'avenue d'une charmante villa, cachée precédemment à leurs yeux par les arbres de haute futaie qui bordaient la route.

« Mon père serait-il en ce lieu ? demande vivement Edma ; parlez, parlez, ma digne amie.

— Calme-toi, je t'en conjure, » répond cette dernière.

Mais c'est à peine si l'heureuse fille l'a entendue. Déjà elle s'est élancée hors de la voiture ; en

deux bonds elle franchit le perron de la jolie villa. Un homme vient à sa rencontre; c'est le prince de M***.

« Monseigneur !...

— Oui, c'est moi, aimable enfant; j'ai voulu être témoin de votre joie et de la sienne... Mais pour que cette joie soit complète, modérez-vous, s'il se peut ; ménagez son extrême faiblesse... »

En parlant ainsi, il lui offre la main, et la conduit jusqu'à une pièce où le prisonnier est étendu sur un lit de repos. En voyant sa fille, il jette un cri, lui tend les bras; elle s'y précipite, et on n'entend plus alors sortir de leurs lèvres que des sons inarticulés...

Bientôt cependant Edma s'arrache à cette délicieuse étreinte.

« Mon père! mon bon père! s'écrie-t-elle, calmez votre émotion, ne troublez pas tant de félicité par un excès de joie qui peut vous être funeste. »

Ici le prisonnier la regarde ou plutôt la contemple avec ce ravissement, ce mélange de ten-

dresse et d'orgueil dont le cœur d'un père sait si bien savourer les douceurs : c'est la première fois qu'il goûte le charme d'un pareil sentiment, et il semble ne pouvoir s'en rassasier, quand tout à coup un souvenir douloureux vient troubler les délices de son âme.

« Et ta mère? dit-il d'une voix étouffée, l'ai-je donc perdue?

— Elle est au ciel, répond Edma. Son dernier vœu en ce monde fut votre délivrance; elle est allée la demander au Seigneur; il a exaucé sa prière, et maintenant, mon bon père, il vous faut vivre pour votre Edma, pour l'enfant qu'elle a léguée à votre amour; vous l'avez promis!

— Va, je tiendrai cette promesse, si Dieu daigne la ratifier, reprend M. de B*** en pressant de nouveau sa fille sur son cœur. Chère Edma! tu es la vivante image de ma Louise; je retrouve en toi ses traits, son âme, ses vertus. Ah! puis-je me plaindre quand la Providence réservait à mes douleurs une telle consolation? »

La jeune fille, se tournant alors vers son amie

et le prince de M***, qui, demeurés à quelques pas en arrière, contemplaient cette scène avec un profond attendrissement :

« Venez, venez, leur dit-elle, c'est à vous que je dois mon bonheur ; jouissez de votre ouvrage ! »

Puis, saisissant la main de Mme de Senneville, elle dit à son père : « Voici l'ange tutélaire qui m'a tirée du malheur, qui a veillé sur ma jeunesse, qui m'a amenée dans vos bras ; remerciez-la de tant de bienfaits. »

A ces mots, M. de B*** regarde la noble femme, et veut se jeter à ses pieds pour lui exprimer ses sentiments ; mais elle le retient, et lui dit avec cet accent qui lui gagnait tous les cœurs :

« Elle vous parle de bienfaits, et je lui dois les dernières jouissances de ma vieillesse : j'étais triste, isolée dans la vie ; ses soins, sa tendre affection, sont venus me rendre au bonheur... Oh ! quand vous aurez vécu auprès d'elle, vous cesserez de la croire mon obligée ! »

Un pareil éloge de sa fille mit le comble à la joie de l'excellent père ; mais M. de M***, crai-

gnant de le voir succomber sous le poids de tant d'émotions, chercha à les affaiblir en annonçant qu'il était forcé de retourner à Vienne.

« Usez en toute liberté de cette demeure, dit-il au colonel ; elle m'appartient, et j'ai obtenu que vous l'habitassiez jusqu'au moment où vos forces vous permettront de prendre la route de la France. Ces dames resteront avec vous ; mais je n'ai pu vous sauver la présence du commissaire qui vous a accompagné jusqu'ici : c'est, du reste, un homme aussi bon que distingué, et il a ordre de ne gêner en rien vos épanchements. Adieu, Monsieur, continua le prince, chez lequel la gravité de l'homme d'État avait fait place, en cet instant, à la plus affectueuse bienveillance ; veuillez vous souvenir quelquefois du vif intérêt que je vous porte, ainsi qu'à cette chère enfant, si bien faite pour vous donner encore d'heureux jours. »

Puis, se tournant vers la comtesse de Senneville et lui prenant la main qu'il porta à ses lèvres, il ajouta avec l'expression d'une vive sensibilité :

« Adieu, vous aussi, ma digne amie. Je vous

dois les douces impressions que je viens de ressentir ; elles resteront gravées dans ma mémoire. Quand vous serez rentrée dans votre paisible retraite, priez pour l'ami que vous laissez dans le monde, et qui vous portera toujours le plus respectueux attachement. »

En achevant ces mots, il voulut s'éloigner ; mais l'ancien captif, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, l'arrêta par une vive exclamation :

« Monseigneur ! daignez m'entendre, dit-il. Vous avez été mon libérateur, vous m'avez arraché à une mort déplorable pour me rendre à des joies qui surpassent tous les maux que j'ai endurés ; eh bien ! achevez votre ouvrage ; complétez mon bonheur en prenant aussi pitié de mes pauvres compagnons d'infortune restés au Spielberg : ils sont plus dignes que moi de votre généreux appui ; car beaucoup d'entre eux ont puisé dans les souffrances qui nous ont été communes les hautes vertus qui font les saints. Daignez donc, Monseigneur, leur tendre, comme à moi, une main secourable. Au nom du Ciel, au nom de

l'humanité, invoquez en leur faveur la clémence du monarque, brisez leurs fers; ils les portent depuis si longtemps! »

Ce discours, auquel l'homme d'État ne s'était pas attendu, parut d'abord lui faire éprouver un sentiment pénible, et il hésita un moment dans sa réponse. Puis, craignant sans doute d'affliger par un refus celui qui venait d'implorer si chaleureusement sa compassion envers des infortunés dignes à tous égards du plus grand intérêt, il laissa échapper quelques paroles qui semblaient renfermer une promesse, et sortit en pressant affectueusement la main de M. de B***.

Cependant, cette scène avait achevé d'épuiser les forces du colonel. Après le départ du prince, il demeura sans voix, et sa pâleur devint si effrayante, que la pauvre Edma perdit un moment tout espoir. Penchée sur le lit de repos où son père était expirant, elle comptait avec une mortelle angoisse les faibles battements de son cœur, et frémissait à la vue des tristes ravages produits par la misère et la souffrance sur ce corps débile.

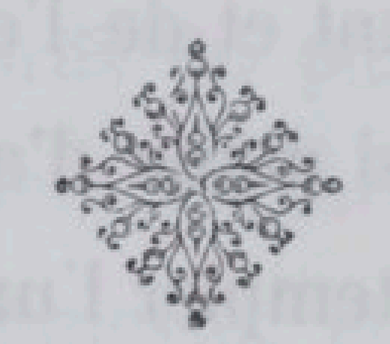
Un médecin, que l'infatigable Luigi courut chercher à Vienne, vint heureusement arrêter l'effet de cette crise nerveuse, et les espérances de la tendre fille se ranimèrent. Enchaînée pendant huit jours auprès de son cher malade, elle sembla dès lors renaître avec lui, et trouver à chaque instant une nouvelle source de bonheur dans les soins qu'elle lui prodiguait.

De son côté, l'heureux père, en se voyant ainsi entouré de son enfant et de l'excellente amie qui la lui avait rendue si digne d'affection, ne se lassait pas de les contempler l'une et l'autre. Pour lui, cette existence inespérée était comme l'avant-goût des joies célestes, et souvent il s'écriait :

« Non, je n'ai pas acheté trop cher une pareille félicité! O mon Edma! ne crains plus rien : Dieu verse à pleines mains ses grâces sur nous; il me donnera des jours pour en savourer les délices! »

Sa santé, en effet, parut se raffermir, et bientôt les deux amies eurent la joie de reprendre avec lui la route de France. Cette route, elles l'avaient parcourue, trois mois auparavant, au milieu des plus déchirantes pensées, et mainte-

nant un seul regard jeté sur l'objet de leur sollicitude les dédommage de tous les tourments qu'elles ont soufferts.



CHAPITRE XII.

Le bonheur tient plus aux affections qu'aux événements.

Mme ROLAND.

Ici devrait peut-être s'arrêter notre récit, car ce qui nous reste à dire ne présente aucune de ces péripéties dont beaucoup de gens se montrent avides dans leurs lectures; mais c'est uniquement pour la jeunesse que nous écrivons; et si parmi nos jeunes lecteurs il s'en trouve qui aient éprouvé quelque sympathie pour les nobles qualités dont

Edma et Marguerite leur ont donné l'exemple, pourquoi nous priverions-nous du plaisir de suivre avec eux les deux amies jusque dans la paisible retraite qu'elles ont quittée avec tant de regret ?

Alors, le sentiment qui les unissait répandait déjà dans leur cœur de puissantes consolations : par lui, le fardeau de l'adversité s'allégeait pour toutes deux, parce qu'elles s'entr'aidaient à le porter. Maintenant, ce fardeau a disparu ; leurs jours ne seront plus marqués que par d'innocents plaisirs, et le tableau du bonheur dont elles vont jouir ne saurait être dépourvu de charme pour ceux qui ont été touchés des vertus qu'elles surent mettre en pratique au sein des épreuves.

Près d'elles est aussi un être dont on a plaint les maux, et dont on aime à compter les joies. Doué d'une âme sensible et élevée, l'ancien captif n'a rien perdu de ses nobles facultés dans les fers, et ces joies inespérées qui viennent de lui échoir en partage lui semblent si délicieuses, que le souvenir de ce qu'il a souffert s'efface déjà de sa pensée comme celui d'un vain songe. Plus il

s'approche de notre belle France, dont il a autrefois partagé la gloire et les revers en marchant sous ses drapeaux, plus son cœur s'épanouit, plus il se sent heureux.

Cependant, avant de le conduire dans la jolie vallée qu'elles se plaisent souvent à lui décrire, les deux amies veulent acquitter la promesse faite au frère Antoine, ainsi qu'au bon Franck : y manquer leur semblerait de l'ingratitude, et ce fut vers Namur qu'elles se dirigèrent en quittant l'Allemagne.

M. de B*** avait alors repris assez de force pour espérer qu'il gravirait sans trop de peine la côte de l'ermitage; lui-même souhaitait de connaître le frère de l'honnête gardien dont le zèle compatissant lui avait rendu la vie. Aussi ce fut avec un égal empressement que tous trois se firent mener au pied du rocher solitaire.

Un profond silence régnait en ce moment aux alentours; les croisées de la maison étaient fermées, et les plantes du charmant jardin, naguère si soigneusement entretenues par le vieillard, paraissaient desséchées sur leurs tiges.

« Il est sans doute arrivé quelque malheur au pauvre ermite, dit Luigi en se précipitant à bas de son siége. Permettez que je monte seul. »

Et, sans attendre la réponse de ses maîtres, il gravit les terrasses, qu'il redescendit peu d'instants après, la pâleur sur le front.

« Je ne me trompais pas, dit-il aux deux amies d'un air consterné, le bon frère est malade ; on le dirait à sa dernière heure. Épargnez-vous un si triste spectacle ; mais souffrez que je demeure auprès de ce cher mourant, que je lui consacre quelques soins : il est seul, abandonné !...

— Nous irons avec vous, Luigi, » répondit Edma.

Puis, souriant à son père, qui était descendu de voiture ainsi que Mme de Senneville, elle les devança à l'ermitage, et arriva la première auprès du vieillard, étendu dans son oratoire sur un lit de feuilles sèches, et qui paraissait en effet près d'expirer. Sur sa poitrine était un crucifix, que de temps en temps il s'efforçait de porter à ses lèvres en murmurant une prière. Une douce sé-

rénité, reflet de sa belle âme, dominait encore les ravages produits dans ses traits par la maladie.

Saisie à la fois de respect et de compassion, la jeune fille se mit à genoux auprès du pieux solitaire, et lui dit en allemand :

« Bon frère, vous souffrez ! mais reprenez courage : nous vous apportons des nouvelles de Franck, de votre Franck bien-aimé : il vous chérit, il brûle du désir de vous revoir ; bientôt il sera près de vous. En attendant qu'il arrive, nous voici pour vous servir, pour soulager vos maux. »

Ces paroles ont retenti jusqu'au fond du cœur du vieillard ; on dirait que par un pouvoir magique elles l'arrachent à la torpeur dans laquelle il était plongé. Soulevant tout à coup sa paupière, et regardant la jeune fille, qui lui répète le nom de Franck, il dit avec le sourire du bonheur :

« Que Dieu est bon ! »

Et des larmes brillent sur ses joues creuses.

En cet instant, Mme de Senneville s'approche. S'étant munie, en passant à Vienne, d'un élixir dont

pendant la route le père d'Edma a fait usage avec succès, elle en présente une cuillerée au malade, et l'oppression dont il paraissait souffrir se dissipe presque aussitôt.

Moins inquiètes alors, les deux amies se hâtèrent toutefois de faire appeler un médecin habile; et pendant plusieurs jours elles secondèrent si bien avec Luigi ses soins empressés, qu'elles eurent la satisfaction de voir disparaître complétement les symptômes qui les avaient alarmées pour la vie du bon frère, auprès duquel fut placé un habitant du pays, chargé de le servir jusqu'à l'arrivée de Franck.

Nous l'avons déjà dit, mais il est des remarques sur lesquelles on aime à s'appesantir parce qu'elles ont du charme pour le cœur : de tous les plaisirs de ce monde, il n'en est pas de comparable à celui qu'on goûte en faisant éclore un sentiment de bien-être là où il n'y avait que de l'affliction ou de la souffrance. Ce plaisir, Marguerite et Edma en connaissaient bien les douceurs, et jamais cependant il ne leur avait paru si délicieux qu'au moment où le pieux ermite, ramené par leurs

soins à la santé, les combla de ses bénédictions.

En le quittant, il leur restait à accomplir une seconde promesse : Mme de C*** et la sœur Sainte-Thérèse avaient exigé qu'elles les rendissent témoins de leur bonheur ; aussi, ce fut d'abord vers Paris que leur route se dirigea. Plusieurs jours furent consacrés à ces deux femmes si dignes de reconnaissance et d'affection ; puis elles reprirent le chemin de leur solitude, où Luigi les avait devancées.

Un seul regret restait à Edma en y retournant : c'était l'absence de l'excellent ami qui le premier avait tendu une main secourable à son enfance. Après avoir pendant si longtemps versé le secret de ses douleurs dans le sein de cet homme de bien, elle eût voulu lui voir partager la félicité dont elle jouissait, et n'avait pu se dédommager de cette privation qu'en lui écrivant aussitôt après la délivrance de son père. N'ayant reçu depuis lors aucune lettre de lui, l'espoir d'en trouver une au retour lui donnait une double impatience d'arriver.

Enfin ses vœux vont être accomplis; déjà elle est parvenue, avec ses compagnons de voyage, au sommet de la montagne qui domine Tarare. Encore quelques lieues, et les deux amies reverront leur charmante vallée.

Oh ! comme en ce moment leur cœur se dilate ! que de douces pensées viennent leur sourire, lorsque, étant descendues sur la route avec l'ancien captif, elles lui montrent le magnifique paysage qui s'étend à leurs pieds, et qu'elles lui indiquent le point de l'horizon où est située la paisible retraite où il pourra désormais oublier les maux qu'il a soufferts !

Cependant, au milieu même de cette ravissante contemplation, la vue d'un épais nuage, ordinaire précurseur de la tempête, vient les forcer tout à coup de remonter en voiture. Le soleil se cache, des tourbillons de poussière s'élèvent de la plaine, on entend au loin gronder la foudre; et, du haut de la montagne que tournent nos voyageurs, cette soudaine révolution de la nature a quelque chose de sinistre qui imprime dans leur âme une sorte

de terreur dont ils ne peuvent d'abord se défendre.

« C'est sur notre vallée que plane ce signe destructeur des moissons, dit en pâlissant Mme de Senneville. Quand l'habitant des campagnes l'aperçoit, il tremble pour ses champs, pour le fruit de ses longs et pénibles travaux que la grêle menace de lui ravir... Prions pour nos bons voisins; demandons à Dieu de leur épargner un tel fléau. »

En même temps, ses regards inquiets continuent de suivre le cours des nuages; mais bientôt ceux qui avaient paru s'amonceler sur la commune de Châtillon semblent se disperser et s'étendre au delà. Évidemment l'orage s'éloigne; tout annonce qu'il a passé sur le coin de terre qui intéresse nos voyageurs sans lui causer aucun dommage. Plus tranquilles alors, ils poursuivent gaiement leur route.

Enfin, ils ne sont plus qu'à une petite lieue de leur demeure; et Edma, en faisant admirer à son père la beauté des sites qui l'avoisinent, cherche déjà à découvrir l'antique manoir dont naguère

elle aimait tant à reproduire les formes pittoresques : une colline élevée lui en dérobait encore la vue. Quelques instants après, ce n'est plus le vieux château qui l'occupe : un autre objet attire toute son attention. Au détour de la colline, elle vient d'apercevoir de loin Luigi, soutenant les pas d'un vieillard qui s'avance sur la route, entouré des plus proches voisins de Marguerite. Dès lors, la jeune fille ne peut détacher ses regards de la figure de cet étranger. Plus il approche, plus elle se sent émue; car il lui semble reconnaître l'ami de son enfance, Butura, son premier protecteur.

« C'est lui! s'écrie-t-elle en le montrant à son père et à Mme de Senneville ; oui, c'est bien l'excellent homme dont je vous ai si souvent parlé... Voyez, il me tend les bras! »

Puis, faisant arrêter, elle se précipite hors de la voiture, et court vers le vieillard, qui la contemple avec une effusion de tendresse impossible à décrire, et reste quelques instants comme suffoqué par les sentiments qu'il éprouve. La vue de l'ancien captif et de la noble femme à laquelle

Edma doit son bonheur le rappelle cependant à lui-même.

« C'est un cœur dévoué qui vient à vous, leur dit-il. Puisse cette chère enfant devenir entre nous le lien d'affection que depuis si longtemps j'aspire à former ! »

A ces mots, M. de B*** et Marguerite elle-même pressent les mains du bon vieillard. Mais les villageois qui l'ont accompagné interrompent cette scène pour exprimer aux deux amies la joie qu'ils ressentent de leur retour.

« Aujourd'hui, dit l'un d'eux à Mme de Senneville, l'orage a passé sur nos récoltes ; il menaçait de les ravager, et pourtant nous n'avons rien craint : nous vous savions près de nous, nous comptions sur vos prières, nous espérions que le bon Dieu ne voudrait pas gâter un si beau jour en laissant tomber cette maudite grêle. Tenez, dame Marguerite, c'est vous qui nous portez bonheur ; ne nous quittez plus. Où iriez-vous pour être plus aimée, ainsi que cette chère demoiselle, qui suit si bien vos traces ? »

On peut imaginer quelle sorte d'impression

produisent sur Edma et sur sa mère adoptive ces naïfs témoignages d'attachement, et comme elles en remercient leurs bons voisins. Ceux-ci les ramènent jusqu'à leur demeure, où, par les soins de Luigi, un repas splendide est préparé. Chacun y prend place, et la journée s'achève au milieu de tous les ravissements qu'éprouvent les âmes pures quand c'est l'amitié qui les réunit.

Dès le lendemain, l'heureuse Edma voulut montrer à son père et à l'ami de son enfance les ruines du vieux château qu'elle affectionnait.

« C'est là, leur dit-elle, que bien souvent j'allais penser à vous, c'est là que j'ai rencontré pour la première fois ma bien-aimée Marguerite. Alors j'étais seule, isolée dans le monde, et je l'eus à peine vue, que tout changea pour moi : ses paroles me semblèrent celles d'un ange consolateur; elles ranimèrent mon âme abattue; je me sentis renaître; je connus les délices de l'amitié, et la vie m'apparaissant sous un tout autre aspect, je repris courage pour supporter ses maux. C'est

aussi, continua l'heureuse fille, près des ruines de l'antique manoir, que je rencontrai le fidèle Luigi, qui, peu après, sauva mes jours, et auquel je dus la découverte de votre captivité, mon bon père. Ah! comment n'aimerais-je pas ce lieu consacré par de si chers souvenirs! Venez-y avec moi; venez m'aider à y rendre de nouvelles actions de grâces à Dieu pour les insignes faveurs dont il m'a comblée.

— Et que tu méritais si bien d'obtenir, » interrompit en l'embrassant Mme de Senneville.

Tous les quatre s'acheminèrent donc vers les ruines, que M. de B*** et le docteur visitèrent avec le plus vif intérêt. Ils allèrent ensuite s'agenouiller dans la vieille chapelle, puis ils revinrent s'asseoir sur le siége rustique adopté autrefois par les deux amies; et, après s'être livrés aux plus doux épanchements, le vénérable Butura mit le comble à la joie commune en annonçant qu'il ne quitterait plus la petite colonie.

N'ayant aucun parent qui eût droit à son héritage, il apportait à Edma le fruit de ses longs travaux; et, en la forçant d'accepter ses dons, il

la mit ainsi à même d'imiter Marguerite dans ses bonnes œuvres, comme elle l'imitait déjà dans les vertus qui font les nobles cœurs.

FIN.

Tours, imp. Mame.

[illegible] d'[illegible] [illegible]
[illegible], [illegible] [illegible]
[illegible] ses nobles [illegible]

[illegible]

